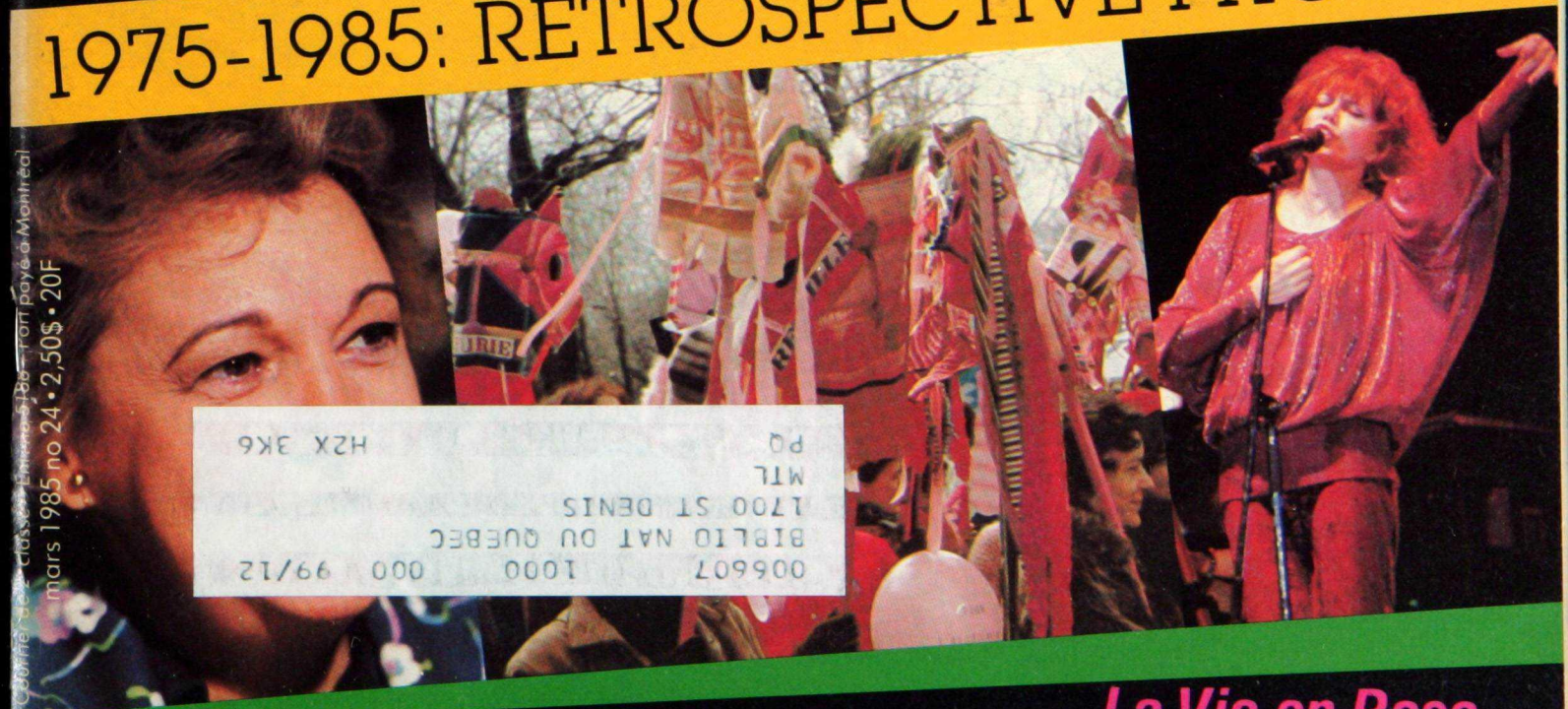
EVUES:
lorgentaler
e c i n
Lambert
arcnitecte

LA VIE EN ROSE

Le magazine féministe d'actualité

LES FÉMINISTES SE CRITIQUENT

1975-1985: RÉTROSPECTIVE PHOTOS



006607 1000 000 99/12
BIBLIO NAT DU QUEBEC
1700 ST DENIS
MTL
PQ H2X 3K6

mars 1985 no 24 • 2,50$ • 20F

La Vie en Rose a 5 ans!

CONFÉRENCE NATIONALE SUR LA SÉCURITÉ ÉCONOMIQUE DES QUÉBÉCOISES

MONTRÉAL
14 · 15 · 16
MAI · 1985

DÉCISIONS 85

Gouvernement du Québec
Secrétariat à la condition féminine
Secrétariat des conférences socio-économiques

SOMMAIRE

Chevauchée rose : Joyce Rock Photo de Pauline Julien : Ginette Clément

19
Les féministes se critiquent
Francine Pelletier

20
Le mal de tête
Ginette Paris

24
La majorité silencieuse
Josette Giguère

26
Malaises d'une casseuse de veillées
Lucie Leboeuf

28
Un féminisme de préférence
Nicole Brossard

30
Une aventure à hauts risques
Françoise Collin

32
1975-1985: DIX ANS DE FÉMINISME
Rétrospective photos.
Recherche: Joanne McDermott et Ariane Émond.
Conception: Sylvie Laurendeau.

42
Les filles des féministes
Carole Beaulieu

45
Friedan la mystifiée?
Hélène Sarrasin

47
Un héritage insupportable
Ginette Noiseux

48
Nécessairement moralistes
Nancy Huston

Photo de la Photo de Lise Payette : Archives du Parti québécois

ÉDITORIAL 4
La gloire aller-retour
Françoise Guénette

COURRIER 7

COMMUNIQUÉS 9

CHRONIQUE DÉLINQUANTE 10
Y a-t-elle une féministe dans la salle?
Hélène Pedneault

ACTUALITÉ FÉMINISTE 12
Henry Morgentaler
La Conquête de l'Ouest
Françoise Guénette

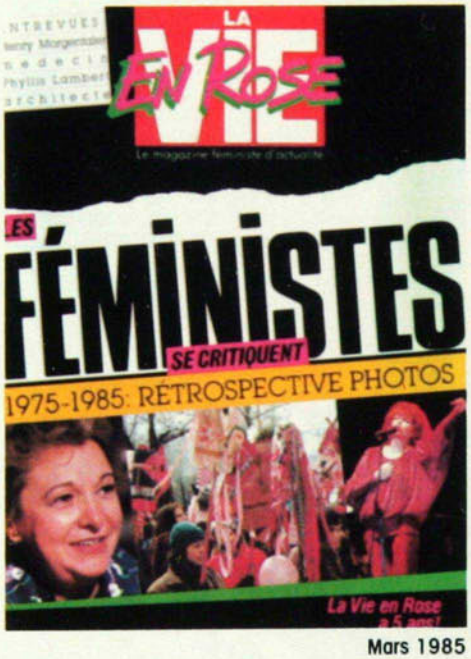
ENTREVUE 16
La passion selon Phyllis Lambert
Anne-Marie Alonzo, Françoise Guénette

JOURNAL INTIME ET POLITIQUE
Mon père à moi 54
Hélène Pedneault

FLASHES 60
Livres, cinéma, arts visuels, spectacle, théâtre

CALENDRIER 68

Mars 1981



Mars 1985

La gloire aller-retour

par Françoise Guénette

Mars, le mois du féminisme à la une. Le mois des bilans donc des oublis, des promesses donc des mensonges, des grands reportages rétrospectifs donc des erreurs d'interprétation. Mars, le mois du féminisme rentable et visible, occulte aisément le féminisme combatif mais invisible des onze autres mois. C'est un premier paradoxe.

Paradoxe aussi de *La Vie en rose*, qualifiée de «réussite», surtout le 8 mars. Pour nous, cela évoque un malaise et, de plus en plus, un signe d'avertissement. Car où est la «gloire» de *La Vie en rose* ?

Bien sûr, nous *durons* depuis cinq ans déjà, avec derrière nous quatre insérés dans le *Temps fou* et 24 numéros, alors que tant d'autres sont apparus, fulgurants, puis ont sombré dans le ciel des magazines et revues. Effectivement, parties d'un projet sans le sou et «dérisoire» («*La Vie en rose* n'aura pas de télex, pas d'envoyée spéciale à Kaboul, ni à Téhéran. Sauf exception, personne sur Les Lieux», disions-nous en mars 80), nous en sommes arrivées à tirer tous les mois à 20 000 exemplaires et à rouler 350 000 $ de chiffre d'affaires en 1984. Il est vrai que 6 000 femmes (et hommes) sont maintenant abonnées, et qu'avec les ventes en kiosques et le facteur de multiplication, près de 60 000 Québécoises lisent *La Vie en rose*. Oui, le magazine emploie désormais huit femmes et une quinzaine de collaboratrices régulières dont les cachets ont doublé depuis deux ans.

Certainement, les deux fêtes du 8 mars organisées à Montréal par le magazine, *La Fièvre du mardi soir* (1983) et *Rose Tango* (1984), ont été très courues. Évidemment, nous sommes invitées souvent à nous prononcer sur tous les sujets, de la stérilisation des personnes handicapées à la nomination de Francine Lalonde ou à l'auto-financement des groupes de femmes. Et dans les cégeps et universités, nous recevons enfin des cachets, comme les autres «spécialistes».

Tous dus en premier lieu à la visibilité de *La Vie en rose*, ces symptômes de reconnaissance publique nous ont construit une réputation de PME culturelle réussie que nous avons nous-mêmes consolidée en entretenant un discours positif, axé sur l'expansion du projet plutôt que sur ses contradictions. Aux autres femmes et aux médias, nous avons parlé plus facilement de nos tirages, succès et projets que de nos angoisses financières, de nos problèmes de fonctionnement et de nos tiraillements idéologiques.

Avions-nous tort ou raison ? On nous a accusées de triomphalisme et il y avait sans doute un peu de cela. Mais nous voulions tellement réussir et durer ! Nous étions sûres de nous et du projet, énergiques, confiantes, candides... et étonnées par le succès rapide et apparent de l'entreprise. Ex-militantes-boudées-par-les-médias, nous avions tout à coup un rôle public à assumer : pour avoir choisi de fonder un magazine plutôt, par exemple, qu'un groupe de recherche sur les femmes et l'information, c'était inévitable. Nouvelle, cette représentation «officielle» du féminisme semblait populaire. Certaines n'y ont vu qu'une commercialisation du

féminisme. Sans vouloir parler au nom de toutes, nous leur réfléchissions une image publique du féminisme, donc d'elles-mêmes. Et combien de féministes ont l'habitude de se voir *publiques* ? De là peut-être pour plusieurs, l'origine du malaise et, par conséquent, la difficulté de se situer face à *La Vie en rose*.

Et aujourd'hui, cette étiquette de réussite nous écorche la peau. Le mot a un aspect fini, achevé, définitif, glacé comme la colle des «tirettes à mouches», et rappelle tous ces commentaires agacés : «Mais les femmes ont tout, maintenant, qu'est-ce qu'elles ont encore à chialer ?»

En ce sens, le succès de *La Vie en rose* sert aussi de diversion : il détourne l'attention des préoccupations de celles, majoritaires, qui ne «réussissent» pas selon les mêmes critères : les travailleuses aux emplois menacés, les mères sans garderies, les femmes battues sans refuge ou recours, etc. Car il est tellement plus facile pour le pouvoir et la presse d'interpeller le journal qui s'affiche que d'aller sur tous les terrains du quotidien chercher l'avis des milliers de femmes et féministes anonymes. Manipulée par l'anti-féminisme, le conservatisme, l'intolérance, la réussite de *La Vie en rose*, c'est-à-dire de quelques-unes et d'*un* projet, sert même d'écran aux luttes de centaines d'autres femmes.

Et nous-mêmes, le label risque de nous stopper. Alors que nous ne sommes pas *arrivées* : *La Vie en rose* est un projet inachevé, en devenir – en mouvement, de grâce – et tout arrêt peut lui être fatal. Car nous ne sommes pas satisfaites, nous, de l'état actuel de «l'enfant». Tout en mesurant bien le chemin parcouru depuis cinq ans, non, ce n'est pas encore le magazine dont nous rêvions, qui porterait sur le monde et ses palpitations un regard impitoyablement féministe... mais aussi original, drôle, humain, diversifié, international et multiracial, qui «rendrait visibles toutes les luttes, recherches et réalisations des femmes d'ici et d'ailleurs», et qui, enfin, «provoquerait de nécessaires débats à l'intérieur même du féminisme»...

Cela, tout cela qui était prioritaire, et l'essence même du projet politique de *La Vie en rose* de 1980, l'avons-nous réussi ? En partie seulement. Bien sûr, nos «scoops», Simone de Beauvoir, Kate Millett, les dossiers salaire au travail ménager, avortement ou pacifisme, les fêtes du 8 mars... étaient aussi de grands coups pour le féminisme d'ici. Mais l'humour ? Mais l'amour ? Mais la maternité quotidienne ? Mais le débat hétéro-sexualité-lesbianisme ? Mais les rapports avec les hommes ? Mais la priorité aux chercheures et auteures québécoises ? Mais l'ouverture au monde ?

Beaucoup reste à faire. Et, malgré l'amélioration de nos moyens techniques et financiers, rien n'est garanti : nous sommes peu, nos ventes en kiosques gonflent moins vite que nos coûts d'impression, notre percée sur le marché est difficile, nous avons du mal à susciter une relève *et* féministe *et* journalistique, et nous frôlons parfois le burn-out collectif ! ! ! (D'ailleurs, comment cela n'est-il pas encore arrivé ?)

Parce que nous croyions à ce projet de «folles», nos vies personnelles depuis cinq ans y sont quasi entières investies ; nous avons emprunté à la caisse pop et pris des risques financiers ; nous avons appris l'écriture journalistique, le marketing, l'administration, les trucs de la distribution et le trac sans fin de la publication, nous avons mâchouillé des chiffres et digéré nos erreurs. Tout cela était, est encore, inhabituel pour les femmes que nous étions. Nous avons dû dépasser nos propres peurs de l'argent, de la visibilité, de l'échec et, pire, du succès ; accepter l'angoisse et l'insomnie, mais aussi l'affection et la fidélité des lectrices.

Bref, nous avons, c'est vrai, misé gros pour gagner gros. Comme dans une histoire d'amour, il n'y a que le *trop* qui tienne et *La Vie en rose*, entre vous et nous, n'est pas autre chose.

LE MAGAZINE DE LA SOLIDARITÉ

MOUVEMENTS

PRINTEMPS 1985:

— Un dossier sur les femmes et le pouvoir
— Imaginer le pouvoir... pourquoi pas?
— La discrimination systémique: changer les règles du jeu
— Maria Rosa Dalla Costa, un point de vue d'Italie
— Les centres de femmes du Québec, un geste politique
— La lutte des garderies: vous en souvenez-vous?
— Une table-ronde des vice-présidentes de la FTQ, de la CSN et de la CEQ: du pouvoir et des syndicats.

EN KIOSQUES DÈS LE 2 MARS.

FEMMES PROFESSIONNELLES

Thérapie individuelle et de groupe

4581 Fabre H2J 3V7
Métro Mont-Royal
524-3289

marie cabana
psychologue

«La respiration est la corde pour aller au fond du puits»
disent les Orientaux

Rebirth
Une expérience de la profondeur

PAULE LEBRUN

thérapeuthe gestaltiste
formée au Breath Therapy

session individuelle et de groupe

Le Zorbou, centre de créativité et d'éveil, 844-0751

Bureau: (514) 272-0612
1214 avenue Van Horne
Outremont H2V 1K3

Monique Panaccio
PSYCHOLOGUE

psychothérapie et psychanalyse.

DENISE NOËL
PSYCHANALYSTE

5350 RUE WAVERLY
MONTRÉAL H2T 2X9

TÉL: (514) 495-3696

DANIÈLE TREMBLAY **M.A.P.s**

Psychologue
Thérapie individuelle et de couple

Expertise psycho-légale :
agression sexuelle divorce

426 est, boulevard Saint-Joseph,
Montréal, H2J 1J5 527-0974

Bur. Laval
(514) 688-1044

Luce Bertrand M.P.s.
PSYCHOLOGUE
«Une femme à l'écoute des femmes»

PEURS – DÉPENDANCES – CULPABILITÉ
HÉTÉROSEXUALITÉ – HOMOSEXUALITÉ
CROISSANCE – CHEMINEMENT

Membre de la Corporation professionnelle des travailleurs sociaux du Québec

Neil-Anne Toegel
Intervention Féministe
Individuelle - De groupe

175, De l'Épée
Outremont, Qué. H2V 3T1 **Tel: (514) 279-8916**

BUREAU: (514) 769-2176

Pierrette Tremblay, M.Ps.
PSYCHOLOGUE

Crise situationnelle – idées suicidaires
stress – homosexualité
phobie – séparation – deuil
Membre de la Corporation Professionnelle des Psychologues du Québec

À la défense de Peanuts

L'article de Claire Lapointe, «Le monde selon Mafalda», m'a fait bondir d'indignation ! Est-il bien nécessaire, lorsqu'on veut décrire une oeuvre (et j'imagine que c'est le but de la chronique littérature), de la comparer à une autre, en l'occurence *Peanuts*, complètement différente, écrite à une époque différente, dans un pays différent ?

Je suis une fan de *Mafalda*. J'apprécie également une foule d'auteurs de BD, dont Bretecher n'est pas la moindre. Et j'adore les *Peanuts*. Et je ne vois pas pourquoi il faudrait dénigrer l'un pour valoriser l'autre. Les personnages de *Peanuts* me font rire depuis longtemps, je les aime et il me semble que chacun d'eux me ressemble un peu (eh oui ! même Lucy !). Ils ne sont pas pour moi «les voisins que vous ne voudriez pas avoir», ils ressemblent aux voisins que j'ai. Évidemment, pour aimer, il faut connaître, et si on se contente de la page hebdomadaire dans *La Presse*...

On n'y parle pas de politique ? La candidature de Linus à la présidence de son école était pourtant une belle satire des élections américaines. Ils ont «la conscience sociale paresseuse» ? Ça me rappelle le club des Faiseurs de bonshommes de neige (critique du sport organisé et de la compétition) ou la rencontre de Charlie Brown avec le «petit bum» qui lui vole son gant de baseball. Et Peppermint Patty n'est-elle pas un magnifique personnage féministe ? Courageuse, indépendante, insoumise, à la fois généreuse et affectueuse... Finalement, la psychologie des personnages me semble bien remettre en question tout l'ordre de la société nord-américaine, et les rapports humains qu'elle engendre.

Mais, de toute façon, faut-il tout voir à travers une «grille d'analyse», quelle qu'elle soit ? On a le droit d'aimer ou de ne pas aimer, de rire ou de ne pas rire mais faut-il le faire au nom d'une «ligne», ou d'un dogme, ou d'un système idéologique ?

Et pardonnez-moi, mais j'ai bien rigolé sur la conclusion de l'article, qui déplore le manque de féminisme de Quino. Est-il écrit que les artistes sont tenu-e-s de dénoncer les injustices, toutes les injustices ? Et là, on tombe dans une discussion sur l'art en général : la responsabilité de l'artiste, la liberté d'expression... Je ne m'embarquerai pas là-dedans.

Personnellement, je suis allergique aux dogmes. Faut-il rejeter l'oeuvre de Michel Tremblay parce qu'elle n'est pas «politique» ? Et Jacques Brel n'a-t-il écrit que de la merde parce qu'affreusement misogyne ? Le perfectionnisme idéologique, maladie particulièrement dangereuse lorsqu'elle atteint ceux qui sont au pouvoir, peut sembler anodin pour les individus, mais il nous priverait de bien des bonheurs...

FRANCINE LABRIE
STE-ADÈLE

Fierté déplacée

J'ai toujours défendu les féministes dans leurs revendications qui m'apparaissent justifiées (...) Je suis donc prête à remettre en question les stéréotypes et à repenser l'avenir – mais pas au prix de mes goûts. Car il est mal vu pour les femmes aujourd'hui 1) d'aimer cuisiner, à moins que ce ne soit des «spécialités», 2) d'aimer coudre ou tricoter, à moins d'y gagner sa vie, 3) de s'adonner au ménage, à moins que l'armée familiale n'ait créé un champ de bataille, 4) de cajoler ou de s'inquiéter de ses enfants, sans recevoir l'étiquette de «mère-poule»...

Mais pourquoi donc certaines femmes aujourd'hui s'enorgueillissent-elles de ne *pas* être des femmes de maison ? Est-on fière de ne pas savoir nager ? Faut-il en dévaloriser certaines pour en déculpabiliser d'autres ?

Pour ma part, je me considère comme privilégiée d'avoir moins d'argent mais plus de temps. Du temps pour écouter mes adolescentes, du temps pour les aimer, du temps pour créer et apprendre.

La pression est très forte pour que nous devenions toutes des «super-femmes» et peut-être que mes filles n'y échapperont pas. Mais je refuse de penser que c'est le féminisme qui les y aurait conduites.

DANIELLE TAYLOR
VILLE LASALLE

ÉQUIPE DE RÉDACTION : Ariane Emond, Françoise Guénette, Claude Krynski, Louise Legault, Lise Moisan, Francine Pelletier • **RÉDACTION** : Françoise Guénette, Francine Pelletier • **ADMINISTRATION** : Louise Legault • **PROMOTION** : Ariane Emond • **SECRÉTARIAT** : Andrée-Anne Delisle • **DIRECTION ARTISTIQUE** : Sylvie Laurendeau • **COLLABORATION** : Anne-Marie Alonzo, Carole Beaulieu, Sylvie Bélanger, Nicole Brossard, Françoise Collin, Gloria Escomel, Josette Giguère, Nancy Huston, Lucie Leboeuf, Joanne McDermott, Joanne Melanson, Ginette Noiseux, Ginette Paris, Hélène Pedneault, Diane Poitras, Hélène Sarrasin • **ILLUSTRATION** : Marie-Josée Chagnon, Suzanne Côté, Marlène Devost, Thérèse Godbout, Christine Lajeunesse, Diane O'Bomsawin • **PHOTOGRAPHIE** : Marik Boudreau, Ginette Clément, Suzanne Girard • **MAQUETTE** : Diane Blain, Sylvie Laurendeau, Luce Venne-Forcione (publicité) • **CORRECTION D'ÉPREUVES** : Suzanne Bergeron, Louise Malette • **COMPOSITION** : Concept Médiatexte Inc. • **PELLICULAGE** : Dupligraphix • **IMPRESSION** : Imprimerie Canadienne Gazette Inc. • **DISTRIBUTION** : Les Distributeurs associés du Québec (DAQ), tél. : 645-8754, extérieur : 1-800-361-4550 • **PUBLICITÉ** : Claude Krynski : 843-7226 • **ABONNEMENT** : 1 an, 10 numéros : 19$, 2 ans, 20 numéros : 33$, 3 ans, 30 numéros : 45$. Tarif international par voie de surface : 30$, par avion : 44$. Marie-France Poirier : 843-8366 • LA VIE EN ROSE est subventionnée par le Conseil des arts du Canada et par le ministère des Affaires culturelles du Québec. Ce numéro est subventionné également par le Secrétariat d'État, programme Promotion de la femme, mais les opinions exprimées dans le magazine ne représentent pas forcément celles du Secrétariat d'État. • LA VIE EN ROSE est publiée par les Productions des années 80, corporation sans but lucratif. On peut nous joindre de 9 h 30 à 17 h au 3963, rue Saint-Denis, Montréal, H2W 2M4, ou en téléphonant : (514) 843-8366 ou 843-7226. Copyright 1984 – LA VIE EN ROSE. Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés. Dépôt légal : Bibliothèques nationales du Québec et du Canada. ISSN-0228-5479. Indexée dans Radar et membre de l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois. Courrier de deuxième classe : 5188. Commission paritaire 4 067 CDN.

FEMMES PROFESSIONNELLES

Tél. bur.: 274-8097

Nicole Reeves, M.A.
Psychologue
Psychothérapie individuelle

831, rue Rockland
Montréal, Qc H2V 2Z8

dc
HÉLÈNE BÉLANGER
DOCTEUR EN CHIROPRATIQUE

407, ST LAURENT, SUITE 110, MONTRÉAL, QUEBEC H2Y 2Y5 (métro Place d'Armes)
SUR RENDEZ-VOUS (514) 871-8520

Offrez-le en cadeau.

- *Un outil de références.*
- *Un répertoire unique de ressources.*
- *Un guide pratique de services et produits.*

Vente en kiosque dès le 8 décembre

3,25 $

(514) 845-4281
376, rue Sherbrooke Est,
Montréal H2X 1E6

Parizeau, De Lagrave et Croteau
Avocats & Procureurs
Barristers & Solicitors

Nathalie Croteau
Carole De Lagrave

ACCEPTONS LES MANDATS D'AIDE-JURIDIQUE

4017A, rue Notre-Dame ouest
Montréal (Québec) H4C 1R3
Tél. (514) 937-9326

ÉTUDE JURIDIQUE À MAJORITÉ FÉMININE

Unterberg
Labelle
Jenneau
Dessureault
et associés

1980 ouest Sherbrooke suite 700
Montréal H3H 1E8
934-0841

Paul Unterberg
Lise Labelle

Lise Leduc
avocate

Grenier
&
Leduc
avocats

4213 ouest, rue St-Jacques
Montréal, Québec, Canada
H4C 1J5
Métro Place St-Henri
(514) 935-6839

Bohémier, Dame, Lamarche

822, rue Mont-Royal est
Montréal H2J 1X1

Me Hélène Bohémier
Me Suzanne Dame
Me Lucie Lamarche
Avocates

526-9164

COMMUNIQUÉS

Le calendrier du 8 mars

Le 8 mars, une *soirée en poésie, chansons et musique*, organisée par la Fédération des femmes du Québec, le YWCA, le Conseil consultatif canadien de la situation de la femme, le Conseil des femmes de Montréal, aura lieu au *YWCA, 1355, rue Dorchester, ouest, Montréal. Inf. : 284-2040.*

Du 4 au 18 mars, la *librairie Aube-épine* offre 15% de rabais sur tous les livres neufs. *Au 4050, rue Saint-André, Mtl, 524-9890.*

Le 9 mars, une grande *Fête de solidarité* viendra clôturer la tournée du Québec effectuée en février et mars par des femmes du Nicaragua, du Guatemala, des Philippines et de l'Afrique du Sud. *À 20 h, à l'église Notre-Dame des Sept Douleurs, 284, rue de l'Église, Verdun. Inf. : Lise Garnier : 526-9682.*

Le 10 mars sera la journée des activités de *l'Intersyndicale des femmes* (regroupement des comités de condition féminine des grandes centrales syndicales), *au Pavillon Judith-Jasmin de l'Université du Québec à Montréal, rue Sainte-Catherine.*

De 10 à 18 h, ateliers, kiosques, films et vidéos, animation. Le thème *Imaginons le pouvoir des femmes* sera discuté dans des ateliers sur la santé, l'éducation, le travail, la politique, l'amour, les syndicats.

À 13 h 30, panel : *Le pouvoir des femmes versus le pouvoir de l'État.* À 17 h, cocktail en hommage à Léa Roback, une pionnière syndicaliste et féministe. Garderie sur place. *Inf. : Lise Moisan : 598-2097.*

Travailleuse ou chômeuse ?

Au Bas de l'échelle est là pour aider les non-syndiqué-e-s. Par un service téléphonique, des séances d'accueil, des sessions d'information sur vos droits, etc. *Inf. : 6839-A, rue Drolet, nº 305, Mtl H2S 2T1 : 270-7878.*

Avec ou sans emploi, syndiquée ou non, les trois *conseillèr-e-s de la FTQ* sont là pour vous renseigner sur vos droits sociaux : assurance-chômage, logement, santé et sécurité, immigration, impôts, etc. *Inf. : Les conseillers sociaux FTQ, 20, boul. de Maisonneuve ouest, Mtl H2X 1Z3. 844-8644.*

Manif anti-Reagan

Les 17 et 18 mars, Mulroney et Reagan se rencontrent à *Québec*. Pour protester contre ce rapprochement Ottawa-Washington, avec ses conséquences sociales et politiques, joignez-vous à la Coalition, le 17 mars à 13 h, face au Parlement. Transport par autobus de Montréal. *Inf. : Centre international de solidarité ouvrière : 598-2020, ou Coalition québécoise pour la paix : 849-1956. Inf. à Québec : (418) 647-5856.*

Léa Roback

Photo : Anne de Guise

Télé-violence

Parents et consommatrices-teurs d'images, comment réagir à la violence des vidéo-clips et séries télévisées ? l'Association nationale des téléspectateurs (et spectatrices ?) vous invite à un colloque sur *La Violence à la télévision : quoi faire ?, les 29 et 30 mars au Centre Saint-Pierre, 1212, rue Panet, Mtl. Inf. : Rachel Lauzon : 729-6393.*

5e Déméritas

Encore une fois, le Conseil du statut de la femme vous demande de décerner les prix Déméritas et Éméritas à la pire et à la meilleure des publicités. Envoyez vos votes au *Comité pour la publicité non sexiste du CSF, 1255, Carré Philippe, No 708, Mtl H3B 3G1. Inf. : 843-8383 ou sans frais : 1-800-361-4349.*

Amnistie pour les femmes

Du 11 au 16 mars, le groupe Amnistie internationale de l'Université de Montréal, en collaboration avec le service d'animation culturelle de l'U. de M. vous invite à une semaine autour du thème : *Les Femmes et les droits de la personne.* Cinéma, théâtre, conférences, témoignages, ateliers vous informeront sur la situation des femmes au Salvador, au Guatemala, en Haïti, en Afrique du Sud, en URSS et aux Philippines, et vous donneront des moyens concrets pour aider les milliers de prisonnières d'opinion actuellement détenues. *Inf. : Andrée Lemieux : 343-6524.*

Femmes de Charlesbourg

Vous êtes assistée sociale, chômeuse, chef de famille, et vous habitez la région au nord de Québec ? Pour connaître vos droits et vous entraider, contacter le *Regroupement des femmes sans emploi au nord de Québec : 101, rue de l'Église, Charlesbourg. (418) 849-9110.*

Montréalaises d'abord

Le *Centre des femmes* a 12 ans ! Et il offre toujours une grande variété de cours, entre autres «La femme et l'argent» et des cours de français aux anglophones. De plus, en mars et avril, on propose aux femmes immigrantes des réunions d'information : «Chercher du travail» (6 mars), «L'entrevue avec l'employeur» (13 mars), «La situation des femmes dans leurs pays d'origine (19 mars), «L'arrivée des femmes au Québec» (27 mars), «Le statut des femmes au Québec» (27 mars), «Le statut des femmes au Québec» (3 avril). *Pour toute information sur les services et les cours offerts : le Centre des femmes de Montréal, à 3585, rue Saint-Urbain, Mtl H2X 2N6. 842-4780.*

Info-femmes, à Pointe-aux-Trembles, offre toujours des café-rencontres, des cours de croissance personnelle, des techniques de recherche d'emploi, des consultations individuelles, etc. *Information et inscription sur place : 1050, boul. Saint-Jean Baptiste, Pointe-aux-Trembles, ou tél. : 645-1526.*

Le *YWCA* commence le 12 mars, pour ses lunch du mardi, une série de 10 films : *Ciné-femmes, tous les mardis midis, à 12 h 15, au 1355, boul. Dorchester ouest, tél. : 866-9941, no 43.*

Radio populaire

Dans la nouvelle programmation de *Radio Centre-Ville*, radio communautaire et multilingue, (CINQ-FM, 102, 3 sur la bande FM), l'émission *Micro-ondes* peut vous servir. C'est un «babillard radiophonique au service des groupes populaires et des syndicats». Il suffit de transmettre les informations que vous voulez diffuser, *avant le jeudi midi, à Evelyne Foix, au 495-2597. L'émission est diffusée le vendredi de 10 à 11 heures.*

Y a-t-elle une féministe dans la salle?

ou

«Que de souvenirs, que de souvenirs...[1]»

par Hélène Pedneault*

Chère Marianne, chère lâcheuse,

Je profite de la Décennie des femmes pour revoir avec toi les dix dernières années de fun vert que nous avons passées à militer ensemble. Toi, tu as eu ton voyage plus vite que moi, et j'espère que tu ne t'ennuies pas trop à Sainte-Anémone-de-Résurgence entre tes 12 poules, ton coq, tes 18 chats, ton élevage de visons et tes 8 chèvres. Ça profite ce petit monde-là !

Ce n'est pas comme nous. On sera toujours aussi cassées vu que le militantisme féministe ne fait partie d'aucun plan de carrière, que ce n'est pas une job, – ça nous fait un moyen trou dans notre curriculum vitae ! – et que de toute façon, ça paraît mal de dire qu'on a été militante féministe pendant 12 ans. Que de réunions, que de colloques, que de manifestations. (Entre toi et moi, heureusement que ça a diminué !) Que de souvenirs...

As-tu déjà calculé les heures qu'on a passées en réunion pendant 12 ans ? C'est phénoménal. On devrait se faire enregistrer au livre des records Guinness, ça nous ferait au moins un diplôme ! T'en rappelles-tu comme j'haïssais ça marcher, en hiver comme en été, mais j'étais pareil de toutes les manifs à cause de mon maudit sens du devoir. Heureusement qu'on avait déjà réglé son cas au bas de nylon, sinon on se serait gelé les cannes ! Que de corne sous les talons, que d'ampoules, que de souvenirs...

On générait tellement d'ampoules d'une manif à l'autre qu'on aurait pu alimenter Hydro-Québec pendant quelques décennies. Moi, je te jure, je devais en avoir d'au moins 200 watts à certains moments. Que d'éblouissements, que de souvenirs...

T'en rappelles-tu, au début, à l'époque de «Vous LA femme» ? C'était-tu fatikant d'entendre toujours parler de nous au singulier (c'est vrai qu'on était singulières... !) comme s'il n'y avait qu'une seule femme concernée. *LA* femme par-ci, *LA* femme par-là... On a-tu cherché laquelle c'était ! Dire qu'après dix ans, il y a des attardé-e-s qui le disent encore. Que de dénonciations, que d'engueulades, que de communiqués de presse, que de souvenirs...

T'en rappelles-tu comment on s'est «enfargées dans le poil» aussi, dans les débuts ? J'avais fait une dermite parce que mes jambes n'étaient plus habituées au poil. Le médecin m'avait dit que c'était causé par l'angoisse. Alors je lui avais répondu : Si je comprends bien, je fais de l'angoisse sur les jambes ? N'empêche qu'à force d'économiser sur la lame de rasoir, sur la mousse à raser, sur le Neet, la cire ou l'esthéticienne (ça coûte cher en maudit), ça nous a permis de nous acheter plus de livres de femmes (ça coûte cher en maudit aussi, je connais des éditeurs qui devaient être morts de rire pendant la montée du féminisme...). T'en rappelles-tu, à cette époque, on était capables de lire *L'Euguélionne* en trois jours alors que raisonnablement ça aurait dû nous prendre deux semaines. Que d'enthousiasme, que de nuits blanches, que de souvenirs...

T'en rappelles-tu, dans les réunions, on n'osait pas parler quand on n'était pas d'accord ? J'avais appelé ça «le syndrome du blender». Il y avait des filles tellement pressées de comprendre qu'elles passaient tout dans le blender : il fallait que rien dépasse et que tout le monde pense pareil. C'était-tu fatikant ! C'est-tu ennuyant de toutes penser pareil !

Il y en avait d'autres aussi qui mesuraient le taux de féminisme de chaque femme comme on mesure les tremblements de terre sur l'échelle Richter, de 0 à 10, comme jadis certains groupes de gauche étaient capables de mesurer le taux de bourgeoisie, de conviction politique ou de prolétariat au mot près. Les curés faisaient pareil pour mesurer le taux de foi chez leurs zouaves. «J'aguis» ça être mesurée. Ça me met sur un stress incroyable. Encore aujourd'hui, je ne vais pas m'acheter de brassière à cause de ça. Que de belles «ostinations», que de beaux collectifs...

Parce qu'on pensait que personne menait, que tout le monde avait une influence égale dans les décisions... Ça permettait à certaines de se déresponsabiliser dans le collectif, et à d'autres de nous faire accroire qu'elles n'étaient pas en train d'exercer un pouvoir. Comme si les leaders naturelles n'existaient pas. Que d'illusions, que d'énergie perdue, que de souvenirs...

N'empêche que ça eu du bon, faut pas cracher sur les collectifs. Après, ça fait du monde solide, capable de faire face à n'importe quoi ! T'en rappelles-tu quand la politesse a foutu le camp et qu'on est devenues grossières ? Quand on s'est mis à traiter Guy des Cars et Jean-Paul II de séniles, Jean-Yves Desjardins d'impuis-

LE MAGAZINE DE L'INFORMATION AU QUEBEC

Le 30

«Le 30» est heureux de féliciter toute l'équipe de «La Vie en rose» à l'occasion de son cinquième anniversaire. «5 ans d'entêtement» titre d'ailleurs la première page de notre dernier numéro, portant entre autre sur «La Vie en rose».
Nous vous invitons à vous le procurer. «Le 30», le magazine de l'information au Québec est au monde du journalisme et de la communication ce que «La Vie en rose» est à celui du féminisme: le fruit de la passion de savoir et d'informer.

sant et Georges-Hébert Germain de taon ? Et c'est rien, ça, ce sont les insultes les plus polies. Il y en a que je n'ose même pas écrire tellement elles sont salées. Que ça faisait du bien de faire une farce cochonne de temps en temps ! Aujourd'hui on doit se retenir un peu plus à cause de l'image et du marketing, mais on n'en pense pas moins... ! Que d'impolitesse, que de grossièretés, que de souvenirs...

Pis toute la vague d'auto-défense, les cours de Wen-Do, toutes ces planches qu'on a cassées en s'imaginant que c'était le cou de Philippe Sollers ou les jambes de Jean-Yves Desjardins. Que d'agressivité défoulée, que de muscles...

C'est étonnant qu'avec toutes ces techniques de défense il n'y ait pas eu d'hommes battus ! Comme disait Benoîte Groult : «Qu'est-ce qu'on a été gentilles !» Ils ont beau traiter les femmes de castratrices, n'empêche qu'ils devraient se rendre compte qu'il n'y en a pas beaucoup qui ont été castrés pour vrai ! Ni battus, ni violés, ni tués en série, ni mutilés, ni rien. Je me demande encore aujourd'hui de quoi ils ont peur. Ça continue de me mystifier.

T'en rappelles-tu quand on s'est mis à parler de nos ovaires et de notre clitoris ? Et que le monde aimait pas ça. Que de gêne, que de pudeur, que de souvenirs... Et la jouissance ! On est venues tellement mêlées à un moment donné qu'on savait même plus qui on désirait. C'est là que nos chums ont commencé à nous faire les gros yeux parce qu'on se mettait à «cruiser» la voisine ou à regarder nos amies de trop près ! Même Pauline Julien s'est mise à chanter «j'pensais jamais que j'pourrais faire ça, danser avec mon amie d'fille, sentir monter le sensuel, et aimer ça à part de d'ça». Que de mélanges, que de malentendus, que de souvenirs...

On s'est battues pour rapetisser les gros mots mal employés comme frigide, hystérique, névrosée, folle, et j'en passe. Par contre, on a vu apparaître des nouveaux mots comme sexage, sexuation, et on s'est mis à féminiser les termes. On a refusé d'être noyées dans le genre masculin. Alors ça donne des affaires comme : «Les étudiant-e-s concerné-e-s devront remettre leurs travaux-elles aux enseignant-e-s syndiqué-e-s qui doivent rendre des comptes aux directeurs-trices de leur département». Et on dit que ça alourdit une phrase ! Voyons donc... Que de mauvais genres, que de problèmes de grammaire, que de souvenirs...

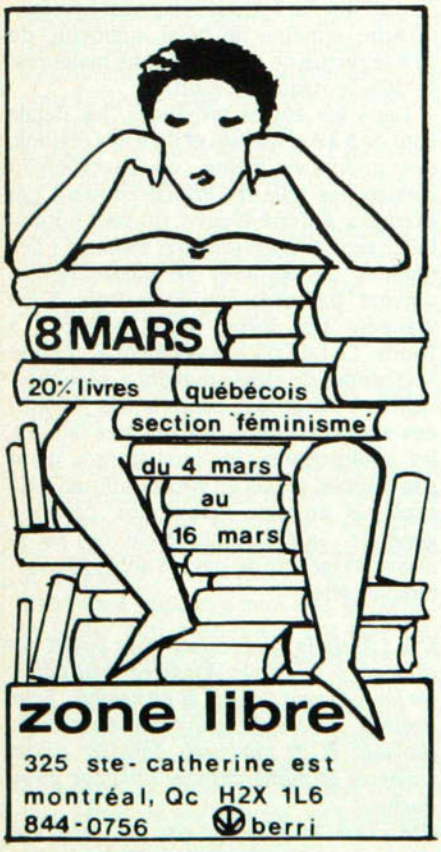
Bon, avec tout ça, je vais être en retard à ma thérapie. Parce que tu sais que maintenant on a lâché les groupes pour l'individuel. En fait, on essaie de retrouver notre individualité. Appelons ça le «backlash» du collectif. Ah ah ah !

Pas besoin de te dire que ma lettre est confidentielle. Il ne faudrait surtout pas qu'elle tombe sous les yeux de Georges-Hébert Germain. On aurait l'air de quoi de se critiquer comme ça, entre nous. Et ne t'inquiète pas pour moi. Je continue d'infiltrer *La Vie en rose* depuis trois ans et elles ne s'en sont pas encore rendu compte. Tout va bien.

Je t'embrasse. Sororellement, comme on disait dans le temps.

* Avec la délirante collaboration de Marie-Claude Trépanier.

1/ Phrase empruntée à un monologue de Clémence.



La Thématique contemporaine de l'égalité

Répertoire, résumés, typologie

L. Marcil-Lacoste

246 p. 28$

• *Première bibliographie systématique de l'égalité au XX• siècle*

Sociétés et vieillissement

Revue
Sociologie et sociétés
Vol. XVI, n° 2
Sous la direction de
J.C. Massé
et M.-M. T. Brault
150 p. 9,50$

• Questionnement d'une société moderne face au phénomène du vieillissement.

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
C.P. 6128, Succ. «A» Montréal (Québec) Canada H3C 3J7
Tél. : (514) 343-6321-25

Henry Morgentaler

La Conquête de l'Ouest

par Françoise Guénette

À l'automne 1982, six ans après que sa victoire juridique ait acquis aux Québécoises plus d'accessibilité à l'avortement, le docteur Henry Morgentaler remontait à l'assaut dela loi fédérale en ouvrant des cliniques d'avortement à Winnipeg et Toronto. C'était reparti : poursuites pour contravention aux articles 251 et 252 de la loi de 1969, procès devant jurys, manifestations Pro-Vie et contre-manifestations Pro-Choix, retour de la controverse dans les médias et l'opinion canadienne, attaques des cliniques, menaces personnelles... et, en novembre dernier, à Toronto, un autre acquittement pour le docteur. Qui songe maintenant à l'Alberta.

La Vie en rose a voulu rencontrer Henry Morgentaler en janvier dernier, pour analyser ses motivations d'humaniste et ses tactiques de nouveau croisé (une croisade que nous trouvons nécessaire et courageuse) mais aussi pour discuter avec lui, entre autres, d'une possible «moralité féministe de l'avortement». Après tout, avec combien d'hommes partageons-nous une connaissance aussi intime de la question ?

LVR : *Vos déplacements soulèvent des vagues pancanadiennes de hargne et de controverse. Votre clinique de Winnipeg a été attaquée, on vous a menacé avec des sécateurs, votre tête est mise à prix. Aux États-Unis, trente cliniques d'avortement ont été attaquées depuis un an. Avez-vous peur de la montée de ce terrorisme anti-avortement ?*

HM : Oui, cette montée de violence est inquiétante. J'y vois la banqueroute morale du mouvement anti-avortement. Ces gens emploient des moyens désespérés parce qu'ils ont perdu leur bataille et qu'ils le savent : une majorité croissante de Canadiens favorisent la liberté de choix, les sondages le confirment.

LVR : *Depuis 1976, on a l'impression que c'est réglé au Québec, mais c'est trompeur : il y a des régions où avoir un avortement est très problématique...*

HM : C'est quand même réglé à 90% : les Québécoises sont plus choyées que toutes les autres Canadiennes. En plus des hôpitaux et des cliniques privées, il y a maintenant huit CLSC et quatre centres de santé des femmes qui offrent des avortements financés par le gouvernement, sans comité thérapeutique, en dehors des hôpitaux, donc de façon tout à fait contraire à la loi.

La plupart des Québécoises ont donc accès à des avortements médicalement bien faits. Leur santé est mieux protégée ; elles n'ont plus à aller en Ontario ou aux États-Unis, les délais sont diminués... et on sait que ce facteur temps est critique. Chaque semaine de délai augmente de 20% le risque de complications majeures, de 30% le risque de mort.

Dans les autres provinces, les délais sont de 5 à 8 semaines et il y a des régions, des provinces même, où l'avortement n'existe pas. L'Île-du-Prince-Édouard, par exemple. À Terre-Neuve, un seul hôpital fait... sept avortements par semaine ! Les femmes d'Alberta et de Saskatchewan doivent traverser aux États-Unis. C'est vraiment très inégal d'une province à l'autre. En fait, n'y ont vraiment accès que les femmes de classe moyenne, blanches, habitant les grands centres. Les femmes des régions rurales, les femmes isolées, les adolescentes, les immigrantes n'ont pas d'accès, et pas de voix politique. Cela explique un peu, selon moi, l'apathie générale : la classe moyenne, qui est la classe dirigeante du pays, a accès à l'avortement, elle.

LVR : *Après le Québec, vous avez ouvert des cliniques à Toronto et Winnipeg. Vous partez ces jours-ci pour Calgary et Edmonton... Votre stratégie est-elle de couvrir le Canada de cliniques et de provoquer dans les autres provinces la même impasse juridique qu'au Québec ?*

HM : Oui, la stratégie est de forcer les

Photo : Radio-Québec

choses parce que le processus politique est bloqué.

LVR : *Attendez-vous quelque chose des conservateurs ?*
HM : Non. C'est un parti beaucoup plus à droite que les libéraux, déjà pas mal à droite ! On connaît la position des ministres clef : Mulroney est personnellement opposé à l'avortement, John Crosbie et Jack Epp aussi... Je m'attends à peu de changements, malheureusement.

Quand j'ai adopté cette stratégie, à l'automne 82, c'était la même chose. Les gouvernements ne voulaient pas toucher à cette question. Mais les comités thérapeutiques disparaissaient les uns après les autres et l'accès à l'avortement devenait ardu dans tout le pays : il fallait réagir et, comme cela avait été acquis au Québec grâce à l'acquittement par jury, il me semblait que la seule façon de débloquer le processus était de retourner devant le peuple, c'est-à-dire d'offrir une clinique en disant : «Voilà, ma clinique offre de bons services médicaux. Si vous me traduisez en justice, je vais gagner».

LVR : *Effectivement, à Toronto, en novembre, un jury vous acquittait encore. Pourquoi avez-vous qualifié ce 4e acquittement de «victoire morale» ? Victoire pour les femmes ou pour le système du jury ?*
HM : Pour les deux. Pour les femmes d'abord ; ça montre que les jurés, les représentants du peuple, croient que les femmes ont droit au service médical qu'elles désirent. C'est aussi une victoire morale pour la démocratie telle que représentée par les jurys. Le jury est une sorte de soupape de sécurité contre l'arbitraire : c'est vraiment la sagesse collective, le gros bon sens qui s'oppose souvent à la classe dirigeante et à l'establishment, et surtout aux juges et avocats. Pour ces gens-là, c'est la loi qui prime, même caduque, même désuète, même cause de souffrances pour des milliers de gens... Quand les jurés ne condamnent pas, c'est que la loi n'est plus respectée, donc à changer.

LVR : *Vous dites qu'une majorité croissante de Canadien-ne-s favorisent le libre choix. Pourquoi cette opinion majoritaire n'aboutit-elle pas à un plus gros lobbying politique, formel ou informel ?*
HM : C'est surtout, à mon avis, parce que le lobby anti-avortement est très bien organisé, farouche, fanatisé et très bien financé. Les politiciens ont peur de ces gens-là, de se faire harceler la nuit, de leurs millions de lettres. L'Église catholique officielle et les églises protestantes évangéliques sont aussi derrière tout ça. Les politiciens ont peur de ces institutions et de perdre là des votes.

Les partisans du libre choix, eux, pensent que c'est déjà acquis. Le mouvement féministe, d'après moi, n'est pas très bien organisé au Canada ; un mouvement bien organisé aurait déjà dû aboutir à un changement de loi. Pour ne pas la changer, cette loi mal faite, le gouvernement invoque l'absence de consensus dans le pays. Mais le consensus n'est pas nécessaire pour une loi permissive. Aux États-Unis, il n'y a pas de consensus non plus et les Américaines ont une loi bien meilleure que la nôtre : depuis 1973 et la légalisation par la Cour suprême, toutes les femmes peuvent aller chez un médecin, dans une des 600 cliniques existantes ou dans un hôpital et réclamer un avortement dans de bonnes conditions.

LVR : *Entre les politiciens, l'opinion publique, les médias, les tenants des deux clans, la question morale est toujours venue fausser le débat. Nous, les féministes, avons toujours traité l'avortement comme un service médical inaccessible et non comme une question morale. Mais aujourd'hui, des féministes s'interrogent et cherchent une «éthique féministe de l'avortement[1]». On le sait, nous, quant on avorte, qu'on met fin à une vie possible ; on trouvait plus urgent de résoudre le problème concret des femmes qui ne voulaient pas de cette vie-là, mais ça n'empêche pas de se poser individuellement la question quand on fait le choix d'avorter. Vous la posez-vous cette question ou l'avez-vous résolue une fois pour toutes ?*
HM : Je l'ai résolue depuis longtemps. Évidemment, il faut questionner chaque geste qu'on pose : est-ce un geste moral et responsable, ou non ? Il y a plusieurs volets. D'abord, quelles sont les conséquences de cet acte, donner la vie ? On sait que les enfants désirés, voulus, ont plus de chances de recevoir amour et affection, plus de chances de devenir des adultes bien dans leur peau, capables d'entrer en relation avec autrui, plus coopératifs, moins frustrés. Il y a un tel décalage entre la biologie et la possibilité réelle de bien soigner des enfants que ça me paraît irresponsable – à moi, qui suis humaniste – de dire à une jeune fille de 12 ans : «Tu dois absolument continuer cette grossesse parce que c'est le bon Dieu qui donne la vie». C'est ce que dit la morale catholique, par exemple. Et ce n'est pas vrai : la fécondation est souvent un accident biologique. Forcer une femme, qu'elle ait 12 ou 45 ans, si elle n'est pas prête, si elle a déjà trop d'enfants, si elle est mentalement instable ou malade, forcer une femme à devenir mère contre son gré sans tenir compte des conséquences, pour moi c'est hautement immoral.

LVR : *Vous sentez-vous soutenu par un mouvement organisé, par beaucoup de gens et de ressources ?*
HM : Le mouvement féministe a essayé de ramasser des fonds à Toronto et à travers tout le pays... mais sans beaucoup de succès. Les fonds recueillis étaient insuffisants : les frais d'avocats sont énormes ! Mais je me sens très soutenu par l'opinion publique...

Récemment, j'ai fait un petit essai : par une petite annonce dans la *Gazette*, j'ai demandé des fonds directement à la population. En une semaine, on a recueilli 15 000$! Je prépare d'autres annonces pour les journaux francophones du Québec. Jusque-là, c'était bizarre : au Québec, il semblait y avoir une apathie générale, même chez les féministes. J'ai demandé à quelques-unes d'organiser un fonds de soutien et il n'y a eu aucune réponse. L'énergie n'était pas là. Comme si les gens disaient : «Que les femmes des autres provinces se débrouillent, nous, on a réglé notre problème.» C'était un peu décevant pour moi.

LVR : *Vous croyez que c'est un manque de solidarité ?*
HM : Oui, pour moi c'est un manque de solidarité.

LVR : *Le film de Paul Cowan,* La Justice en procès : l'affaire Morgentaler, *vous présente comme «un dissident qui remplit un devoir moral en bravant une loi qu'il trouve injuste[2]». Êtes-vous vraiment cet homme-là ?*
HM : Un peu, oui. Je ne suis pas un dissident au point d'être une minorité d'une personne, mais dans le sens où j'ai reconnu qu'il y avait une loi injuste, qu'il y avait des victimes à cette loi et que j'étais dans une position clef, comme médecin, pour venir en aide à ces femmes-là. C'était un devoir moral. C'était comme de voir des gens se noyer dans une rivière ; il suffisait d'étendre le bras pour les aider. Mais s'il y avait un écriteau disant que c'est contre la loi d'étendre le bras et d'aider une personne qui se noie, est-ce que je le ferais, oui ou non ? Cette image m'avait aidé à prendre la décision.

LVR : *En plus d'avoir survécu aux camps nazis, le fait d'être Juif a-t-il pu jouer dans votre choix de lutter pour l'avortement ? Vous sentiez-vous l'homme élu du peuple élu, choisi pour remplir une mission... ?*
HM : Mes parents avaient laissé le judaïsme et la religion réelle de la famille était le socialisme. Mon père était leader syndical, échevin et l'un des chefs du mouvement socialiste de notre ville natale, Lodz, en Pologne.

LVR : *Votre mère aussi militait ?*
HM : Oui, et elle était une des premières féministes car le mouvement socialiste reconnaissait l'égalité des hommes et des femmes. C'était illégal : on envoyait les socialistes en Sibérie. De mes parents, j'ai gardé ces notions de dignité per-

sonnelle et collective, de nos responsabilités envers la collectivité. Je voulais devenir, comme Pasteur, un bienfaiteur qui découvre des microbes...

Alors quand j'ai défié la loi, ce n'était pas pour le plaisir de la rébellion. Il y avait en-dessous de ça une philosophie, et une compréhension profonde de mon devoir médical. Ça se tenait bien ensemble. Et, une fois dans la lutte, cela a pris une envergure telle que j'avais comme un fardeau, une cause sur mes épaules ; il ne fallait pas que je lâche.

LVR : *Aviez-vous l'impression d'être le symbole de la lutte, d'en être le principal protagoniste ou d'être un héros solitaire ? Le film de Paul Cowan vous donne vraiment une image de justicier, de cowboy solitaire défiant la loi seul et sans appui. Par exemple, on voit des manifestations d'opposant-e-s à l'avortement mais aucune des manifs des groupes de femmes qui ont soutenu votre action et qui, de 1973 à 1976, ont aussi fait changer l'opinion publique... N'est-ce pas une grande lacune du film ?*

HM : Oui, c'en est une. Je me suis toujours senti appuyé par beaucoup de gens mais, malheureusement, cet appui était souvent silencieux, je ne le connaissais pas... De temps en temps, je me sentais très exposé à toute la puissance de l'État, du gouvernement, de la police, de la prison, des gardiens. Souvent, je me sentais très seul là-dedans...

LVR : *Mais vous n'étiez pas seul. Il y avait des troupes derrière vous. Des groupes comme le Comité de défense Morgentaler et, plus tard, le Comité de lutte pour l'avortement libre et gratuit, organisaient conférences de presse et manifs. Ce n'était pas négligeable comme donnée. Aviez-vous besoin ou non de ces groupes pour gagner ?*

HM : Oui, absolument. J'avais besoin d'encouragement et je l'appréciais. Moi, je n'ai jamais eu l'idée que j'étais le seul à mener le combat. J'en étais devenu le symbole par la force des choses...

LVR : *Selon vous, les pressions des féministes ont-elles contribué autant que votre lutte juridique à modifier la situation au Québec ?*

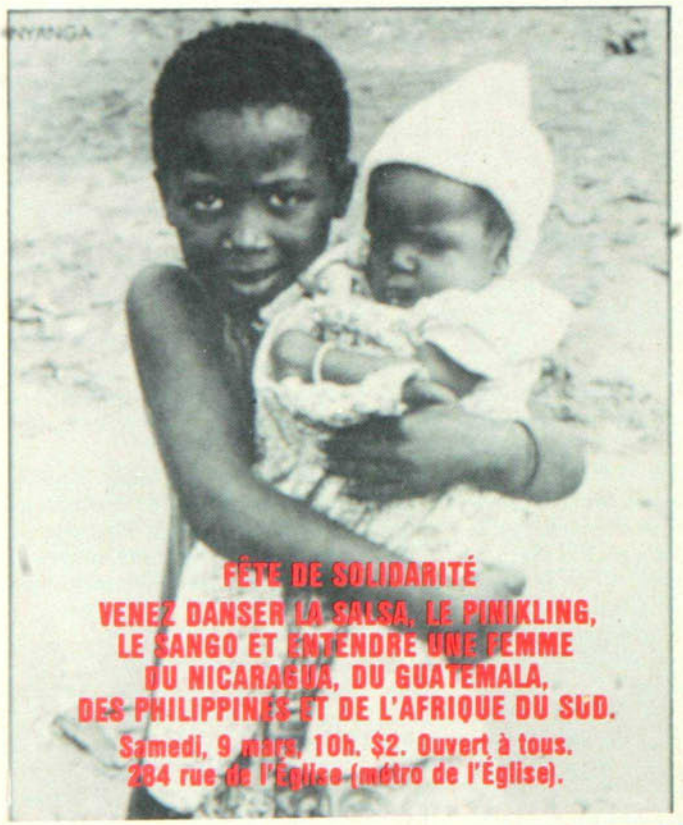
HM : C'est difficile à dire. C'était important. Ce sera aux historiens d'identifier l'élément déterminant. Ça allait bien ensemble : un homme posait un geste tel qu'il s'alignait sur la lutte féministe (coïncidence historique ?). Je ne suis pas assez prétentieux pour croire qu'il n'y avait d'important que mes actions. Par contre il fallait que je sois appuyé par des gens auxquels je tenais, qui partageaient la même idéologie que moi. C'est important encore aujourd'hui.

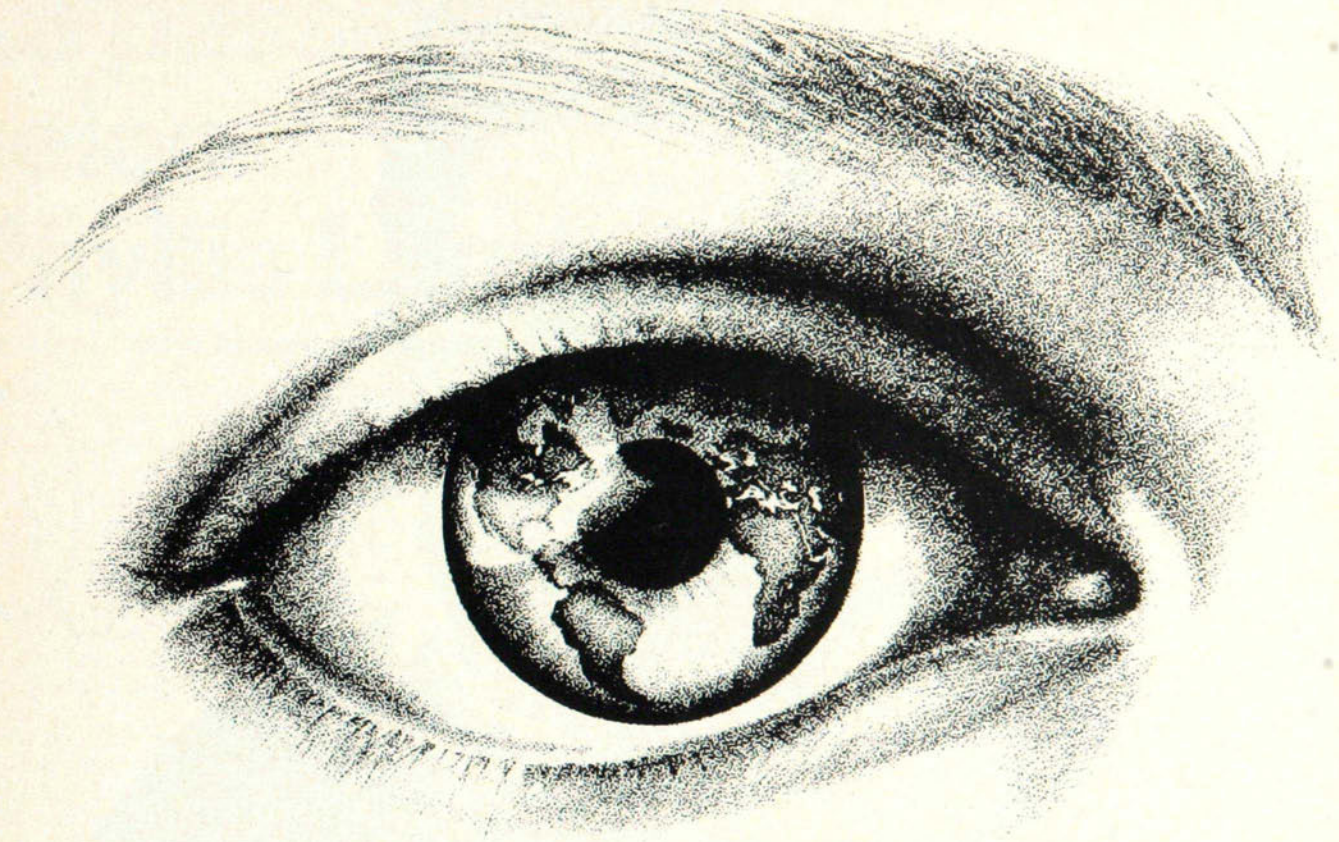
1/ C'est le propos de *Not an Easy Choice*, un essai de Kathleen McDonnell, The Women's Press, 1984 (Rapporté dans *Kinesis*, décembre 1984). L'auteure y développe une pensée féministe critique et défait quelques idées reçues : même féministe, une femme peut demeurer incertaine de sa position face à l'avortement ; les opposants à l'avortement, surtout des femmes, ne sont *pas* un monolithe idéologique de droite : à part les fanatiques, plusieurs ont une conception large et... intéressante du droit à la vie ; la notion du choix s'enracine dans un système de valeurs qui prône les droits individuels, ce que les féministes ont souvent rejeté ; etc. Tout en réaffirmant le droit fondamental des femmes à décider de leur corps, McDonnell nous prévient : la technologie de la reproduction et les droits du foetus sont les prochaines questions à affronter.

2/ *La Justice en proces : l'affaire Morgentaler*, de Paul Cowan (ONF, 1984) raconte la lutte juridique menée par le docteur Morgentaler entre 1970 et 1976, au moyen de reconstitutions des procès, d'entrevues et d'archives. Le film éclaire «un cas complexe qui remettait en cause des lois, le rôle du jury, les pouvoirs des tribunaux et de l'opinion publique, etc.» mais transforme parfois Morgentaler en héros de thriller américain.

En janvier, à l'Outremont, l'ONF sortait aussi *L'Avortement, histoire secrète*, de Gail Singer, du Studio D. De cette «enquête sur la réalité de l'avortement en Irlande, au Japon, en Thaïlande, au Pérou, en Colombie et... au Canada», on sort troublée et informée : «Chaque année dans le monde, de 30 à 35 millions de femmes se font avorter. La moitié le font illégalement et environ 84 000 y trouveront la mort.» Ces deux films, le dernier surtout, sont à voir... même si Radio-Canada (CBC) a refusé de les programmer parce que soi-disant «biaisés» en faveur de l'avortement : une décision scandaleuse.

Fin janvier, sortait également le documentaire de Suzanne Guy, *C'est comme une peine d'amour* : ds femmes jeunes et vieilles témoignent de leurs avortements... et cela déborde sur les rapports entre femmes et hommes (*Le Devoir*, 9/2/85). À suivre...





UN REGARD NEUF SUR LE MONDE

...regard neuf parce qu'il y a du sang neuf au journal Le Devoir! Une nouvelle équipe de journalistes dynamiques et chevronnés qui s'ingénient à tamiser la masse d'information quotidienne pour ne vous en livrer que l'essence. Une substance digne d'intérêt. La meilleure vue d'ensemble des événements dans le monde politique, social et culturel.

Un regard neuf sur les affaires

Avec la récente publication d'un nouveau cahier exceptionnel: Le Devoir Économique, le journal Le Devoir devient le seul quotidien à vous offrir un contenu économique et financier exhaustif. Tout y est! À tous les jours! Dans une mise en page intelligemment structurée, pour un maximum d'efficacité et un minimum de temps de lecture.

Jetez-y un coup d'oeil! Le Devoir pourrait bien être le seul quotidien dont vous ayez besoin désormais...ABONNEZ-VOUS!

LE DEVOIR ESSENTIEL!

La passion selon Phyllis Lambert

par Anne-Marie Alonzo et Françoise Guénette

Qu'est-ce qui nous impressionne le plus ce jour-là, dans le grand bureau blanc de la directrice du Centre canadien d'architecture, Phyllis Lambert ? D'être face à l'une des architectes majeures d'Amérique du Nord ? Ou d'approcher pour la première fois, *une* multimillionnaire, l'une des rares Québécoises à être tombée dans l'argent étant petite comme Obélix dans la potion magique ?

En fait, mouton noir de la dynastie Bronfman, femme d'argent et de pouvoir aux gestes de mécène et aux placements sûrs, Phyllis Lambert nous intrigue depuis longtemps. Pourquoi, par exemple, lit-elle Roland Barthes ?

L'ambiguïté et la gêne ne durent pas. Phyllis Lambert se révèle attentive, directe, souriante et l'heure arrachée à son agenda chargé (elle part dans quelques heures pour Le Caire) s'étire en toute curiosité réciproque.

Nos questions ne la désarment jamais. Au féminisme, entre autres, elle n'oppose pas l'attitude courante des femmes de pouvoir, qui donnent facilement en exemple leur réussite personnelle à toutes celles «qui n'ont qu'à le vouloir pour s'imposer». Oui, les conditions de la majorité des femmes sont parfois effroyables, reconnaît Phyllis Lambert, et elle s'en dit solidaire. «Mais de loin», précise-t-elle sans aucune mauvaise conscience, sans forcer son discours, et cette franchise même est ce qui, somme toute, nous la rend sympathique.

Elle n'a pas réponse à tout mais, sur certains sujets, serait intarissable : la participation des citoyens au développement urbain, les valeurs fondamentales de l'architecture, etc. De l'architecture, sa passion première, elle a déjà dit de bien belles choses. Alors, pressentant la rebelle, nous l'interrogeons plutôt sur elle-même, son curieux parcours.

Comment la fille de Samuel Bronfman – magnat du pétrole, de l'alcool et de l'immobilier – a-t-elle quitté le confort ouaté et conservateur du Westmount de 1950 pour étudier les beaux-arts à Paris, devenir une architecte renommée, parcourir le monde et puis, dans les années 70, devenir la figure de proue du mouvement de restauration du patrimoine montréalais, qui s'opposa au maire Drapeau et aux autres développeurs acharnés, en lien avec les comités de citoyens ? L'argent n'explique pas tout, ni la culture : la passion et la volonté ne sont que d'elle.

«Enfant, j'étais sculpteur. De 11 à 18 ans, j'ai même exposé. Je travaillais surtout l'argile. Mais je n'ai pas voulu poursuivre. Je suppose que je n'étais pas passionnée à cent pour cent. Sans être tellement sportive, je montais à cheval, j'aimais beaucoup aller dans les bois, être avec les animaux... Mais la sculpture était ma chose à moi. Je rêvais de devenir un «sculpteur fameux», comme ça, je serais libérée de ma famille et je ferais ma vie moi-même.»

LVR : *Vous avez donc étudié à Vassar, la prestigieuse université américaine pour jeunes filles bien, en littérature américaine et sociologie, et même pondu une thèse sur l'exil européen de Henry James. Et puis, le 17 mai 1949 – vous aviez 21 ans – vous avez épousé à Montréal le financier français Jean Lambert. Un mariage qu'on a présenté comme un autre effort de vous dissocier de votre famille...*

PL : C'était tout à fait vrai. Le mariage était ma porte de sortie, ma planche de salut. Je voulais aller étudier la peinture et la sculpture en France. Ma famille a dit : «Jamais de la vie ! Une jeune fille dans une ville comme Paris, ça ne se fait pas !»

Vous comprenez, à l'époque, les filles n'allaient pas du tout à l'université. Des filles de mon école, très peu se sont formées : elles se sont mariées, sont devenues les «femmes de quelqu'un», ont eu des enfants qui sont allés dans la même école qu'elles... Je trouvais ça impensable ! Et puis Paris, c'était la grande culture. On étudiait le français, nos professeurs nous en parlaient beaucoup. C'était plus «glamourous» que Londres ou New York.

LVR : *En 1953, vous êtes donc allée à Paris. Et c'est alors que votre père vous a envoyé de New York une coupure du* Time Magazine, *avec l'esquisse du Seagram's Building qu'il s'apprêtait à construire sur Park Avenue. Le projet vous a paru si laid que vous l'avez convaincu d'attendre. En six semaines, vous avez embauché l'architecte qu'il fallait, Mies van der Rohe, et on vous a confié la supervision du travail. Aviez-vous pensé à l'architecture auparavant ?*

PL : À Vassar, je m'y intéressais, comme chroniqueur artistique d'un journal étudiant : cours, reportages... C'était en 1945, 1946, à la fin de la guerre et il y avait la question des sites à protéger. Mais avec l'affaire du Seagram, une fois rentrée en Amérique pour mettre le projet sur pied, j'ai été passionnée.

LVR : *Y avait-il des femmes architectes reconnues à cette époque-là ?*

PL : Non... Quand j'ai commencé à travailler sur le Seagram, on a voulu m'interviewer pour les pages féminines du *New York Times* et j'ai refusé. J'ai toujours détesté ça. Pour moi, c'était ça, la femme : le social, le papotage... À mon avis, nous étions tous des êtres humains et je ne voulais pas être classée dans la boîte *femmes*. Sans être insultant, c'était... *moindre*.

LVR : *Ça représentait ce que vous refusiez : la dépendance. Et votre volonté de prouver votre indépendance semblait forte.*

PL : Je ne voulais rien *prouver*. Je ne pouvais pas supporter, envisager autre chose. Je crois que j'ai toujours agi de façon à éviter l'insupportable et je ne pouvais pas imaginer de vivre dans une maison avec toutes ces choses domestiques. Je voulais faire ce que j'aimais, tester mes possibilités, non pas *prouver*.

LVR : *Vous avez déjà dit : «Parce que femme, j'ai fait ce que j'ai voulu...[1]» Or, la plupart des femmes pourraient dire exactement le contraire. Aviez-vous conscience d'être dans une situation exceptionnelle ?*

PL : Au début, je trouvais agaçant de ne pas être un garçon, parce que les garçons pouvaient avoir et faire plus de choses. Les filles allaient dans des «finishing schools», avec toutes ces choses que je trouvais affreuses. En vieillissant, j'ai trouvé ma piste à moi et – quel bonheur ! – je n'étais pas programmée. On misait le gros lot sur le dos de mes frères, ma soeur aînée était programmée comme tous les aînés mais moi, on me laissait libre. Plus tard, étonné, mon père m'a dit : «Oh ! Je croyais que tu étais ma «pretty little daughter» !

Photo : Gabor Szilasi/CCA

LVR : *Étiez-vous rebelle ?*

PL : Je n'aimais pas qu'on me dise quoi faire. Mais rebelle, non. Plutôt très gaie, indépendante, solitaire... et je n'ai jamais senti le besoin de plaire, pour obtenir des choses par exemple. Je ne sais pas pourquoi. Mais je sais que j'étais beaucoup aimée. Pas tellement par mon père, mais par ma mère et par les amis de la famille.

LVR : *Vous êtes d'une famille juive, est-ce que la religion était importante ?*

PL : Non, c'était plutôt une tradition. Mon père trouvait important, pour être civilisé, d'appartenir à des traditions. La famille et la religion en étaient de très fortes. Je pense que deux choses ont marqué ma vie : une appartenance à une longue histoire et une culture identifiable. On me racontait la sortie des Juifs d'Égypte et je me voyais dans cette continuité. L'autre message de la religion était : «You care about others.» Nous ne sommes pas seuls mais dans une communauté, d'où la notion de solidarité, de responsabilité sociale.

En 1957, l'édifice Seagram est terminé, qualifié de «chef-d'oeuvre d'une beauté formelle et fonctionnelle» par le *New Yorker* et... Phyllis Lambert a décidé d'être architecte. De ses quatre ans de travail avec Mies van der Rohe, elle gardera le goût d'une architecture de la sobriété, aux formes pures et rigoureuses.

Elle étudie donc l'architecture, d'abord à Yale, puis à l'Illinois Institute of Technology, promotion 1963. Son premier gros projet sera ensuite la construction à Montréal du Centre Saidye Bronfman (du nom de sa mère), pour lequel elle recevra le prix Massey d'architecture en 1970. D'autres réalisations aux États-Unis et au Canada lui vaudront encore des prix prestigieux et, en 1981, la médaille du mérite de l'Ordre des architectes du Québec.

Droguée de l'architecture depuis plus de 20 ans, Phyllis Lambert en a cependant une conception assez inusitée. Ainsi, elle lit Roland Barthes et les structuralistes : la sémantique dans l'histoire de l'art l'intéresse parce que «l'architecture n'est pas isolée des idées, nous ne sommes pas que des façonneurs sans pensée...»

«Je lis beaucoup en histoire de l'architecture, pour comprendre la continuité des idées. Vous savez, en ce moment, il y a une crise en architecture. On revient en arrière pour se demander : qu'est-ce qu'on fait ? Quelle est la base de l'architecture ? On est là, à fabriquer des éléments commerciaux mais y a-t-il plus que ça ? Je pense que oui. C'est pourquoi les philosophes et les historiens m'intéressent. J'ai découvert Michel Foucault, par exemple, avant qu'il ne devienne la rage des architectes. Mais je lis aussi Italo Calvino, c'est magnifique, et Michel Tremblay. Quand j'ai donné un cours en urbanisme, j'ai même demandé aux étudiants de comparer la perception des quartiers dans Michel Tremblay *(La Grosse Femme)* et Gabrielle Roy *(Bonheur d'occasion)* !»

LVR : *Vous considérez-vous comme une intellectuelle – il y a une forte part de réflexion chez vous – ou une femme d'action ?*

PL : Comment peut-on agir sans se poser la question du sens de ce qu'on fait ? Mais intellectuelle ? Je ne sais pas. Einstein en était un... Moi, j'aime trop l'action : je ne pourrais pas rester dans une chambre à lire et à écrire tout le temps. Même si j'aime beaucoup écrire... sur l'architecture, uniquement.

LVR : *Jamais de fiction ?*

PL : Pourquoi la fiction ?

LVR : *(Anne-Marie) : Parce que moi, j'en fais !*

PL : Mais vous ne faites pas d'architecture ! ! !

LVR : *Pensez-vous que vous êtes quelqu'un de moderne ?*

PL : Qu'est-ce que ça veut dire ? Je ne suis pas rétro, je ne vis pas dans le passé. Je me souviens d'avoir parlé à quelqu'un qui ne savait pas si les Romains étaient venus avant ou après les Égyptiens. Je lui ai dit : «Mais comment pouvez-vous ne pas savoir ça, vivre sans le savoir, sans voir la suite des choses, et où l'on s'inscrit dans la vie ?» Cet homme de 60 ans m'a répondu : «J'ai vécu très bien sans savoir ça.» Pour moi, c'est une image.

Évidemment, on est moderne, dans la mesure où l'on se débat avec la vie, en architecture par exemple. Pendant l'entre-deux guerres, on a essayé de casser avec le passé, et là, c'était du modernisme. Mais cela a créé d'autres problèmes : est-ce qu'on avait rompu trop vite ?

Phyllis Lambert elle-même, depuis 15 ans, est passée «de la conception d'édifices modernes à la préservation du patrimoine urbain[2]». Après avoir travaillé à New York, Chicago, Los Angeles et Toronto, elle rentre à Montréal en 1972, à la mort de son père, au moment où les développeurs immobiliers démolissent de plus en plus de vieux édifices montréalais, comme la maison Van Horne, rue Sherbrooke. Des comités de citoyens ont déjà commencé à réagir et Phyllis Lambert se joint à eux. Elle deviendra administratrice de *Sauvons Montréal* le regroupement de ces organismes, auquel on doit la survie et le classement historique de plusieurs vieux bâtiments.

En 1975, elle fonde avec d'autres *Héritage Montréal* qu'elle présidera jusqu'en 1984, une fondation qui recueille des fonds, finance les groupes de pression et intervient auprès des promoteurs et des pouvoirs publics. Elle sera aussi présidente de la Société du patrimoine urbain, coordonnatrice du projet coopératif de rénovation des 600 logements de Milton Park. Elle créera le Groupe de recherche sur les bâtiments en pierres grises de Montréal (une autre de ses vieilles passions) et, en 1979, le Centre canadien d'architecture.

Celui-ci abritera bientôt, dans la vieille maison Saughnessy, sauvée elle aussi des démolisseurs, la plus grande collection de photos et de dessins d'architecture au monde. C'est le projet favori de Phyllis Lambert, qui veut aussi continuer d'intervenir en préservation du patrimoine.

«Si l'on pouvait faire cent fois Milton Park, cent fois McGill College... Les coopératives d'habitation, par exemple, sont des initiatives importantes pour que les citoyens aient plus de contrôle sur leur environnement. Selon moi, rien n'est plus horrible que d'être soumis à un gouvernement, à une autorité extérieure, sans pouvoir élaborer son jugement soi-même et réagir. Si les gens sont abrutis et abîmés et que quelqu'un arrive de l'extérieur pour leur dire de sortir de leur maison, qu'on va élargir leur rue, etc. là, ils sont en exil, puisqu'ils n'ont pas de contrôle sur leur quartier, sur leur ville, donc sur leur vie. Ce contrôle venu de l'extérieur, je trouve ça abominable.»

LVR : *Est-ce qu'un changement du pouvoir politique municipal changerait quelque chose ?*

PL : Je ne sais pas. Cette volonté politique de contrôler n'est pas unique à la Ville de Montréal. Dans les arts aussi, toute notre énergie passe à combattre l'État, qui devrait plutôt nous stimuler. Je me demande si on ne devient pas fasciste dans ce pays. Et je ne pense pas au gouvernement du Québec, l'un des meilleurs au Canada.

LVR : *Cela ne vous donne pas envie de faire de la politique, pour changer les règles, comme on dit ?*

PL : C'est difficile, si vous avez déjà une passion pour ce que vous faites. Parce que du moment où vous êtes au pouvoir, vous avez l'obligation d'écouter tout le monde et d'agir avec beaucoup de gens, donc vous négligez ce que vous préférez. Et puis, j'aime bien une société composée de groupes de pression.

Je suis moi-même une «femme de pression» et j'adore ça, comme moyen d'influer sur les gestes posés à Montréal. Aux États-Unis, le lobbying est vraiment institutionnalisé, chaque compagnie a son lobbyiste. Ce qui n'est pas le cas au Québec, malheureusement...

LVR : *Selon vous, cela offre plus de chances de succès que le pouvoir lui-même ?*

PL : Si l'on veut prendre le pouvoir, il n'y a qu'un poste à chercher : celui de «boss». Sinon c'est trop difficile. J'ai eu cette expérience avec la Biennale des arts de la rue. J'avais un certain pouvoir mais je n'étais pas commissaire. Si je l'avais été, cela aurait marché.

Suite à la page 59

LES FÉMINISTES SE CRITIQUENT

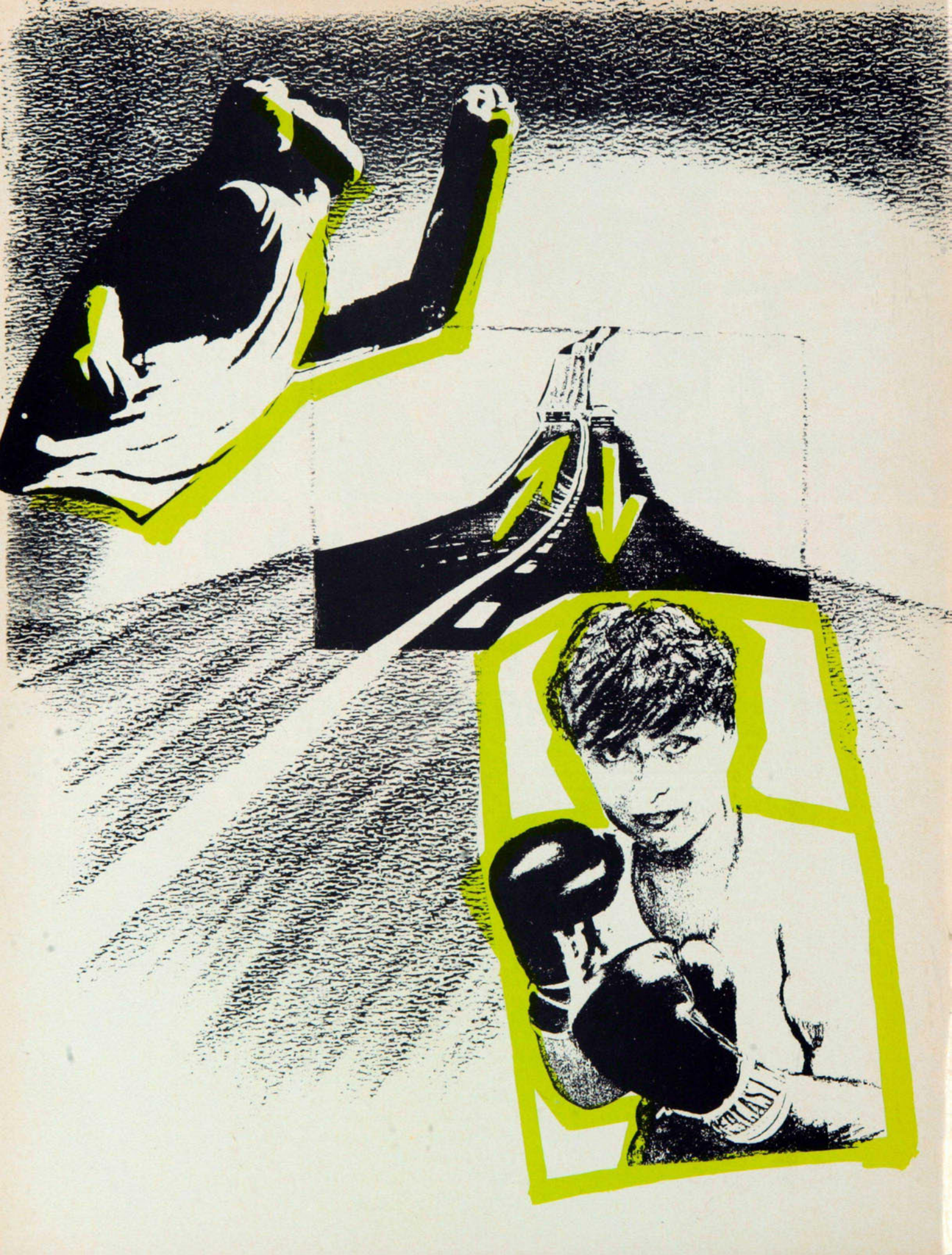
Il y a dix ans, qui aurait songé à faire un dossier critique sur le féminisme? C'était le grand «boum» et c'était l'euphorie, à voir ce mouvement des femmes québécoises prendre forme, à nous voir naître, une à une. Nous nous garderions bien de répéter les erreurs, les débats stériles, les horribles chicanes des groupes de gauche dont plusieurs étaient issues. Et surtout, nous avions une confiance béate en ce nouveau miracle, la sororité.

C'est vers 1980 que nous avons commencé à nous rendre compte que nous n'étions pas des saintes, que «l'être-femme» ne réglait pas tout, que le féminisme n'était pas parfait, comportait des pièges comme toute idéologie et que, non, nous n'étions pas toutes les mêmes. Mais tout cela, nous ne l'avons jamais dit très haut ni très fort. Peur de porter flanc à «l'ennemi»? Peur de nous miner nous-mêmes et de perdre espoir en ce beau et nécessaire mouvement de révolte? Ou simplement n'étions-nous pas assez sûres de ce que nous avions à nous dire?

Quoi qu'il en soit, rares sont les militantes de 1985 qui ignorent l'existence de nouvelles tensions à l'intérieur du mouvement. Ces tensions influencent de plus en plus le féminisme d'ici... sans provoquer encore – et c'est une chance! – les déchirantes confrontations entre tendances féministes qu'auront connues, ces dernières années, les Françaises et les Américaines.

Mais n'avons-nous pas intérêt maintenant à mieux nous expliquer entre nous?

C'est la raison fondamentale de ce dossier: dire ce que nous n'avons pas encore osé dire, nommer les malaises, énumérer les tabous, clarifier nos positions pour mieux savoir où nous allons. Loin d'être exhaustif, ce dossier n'est qu'un pas dans la bonne direction et plusieurs des textes témoignent de la difficulté que nous avons d'être critiques lorsqu'il s'agit de nous-mêmes. Mais pour nous, de *La Vie en rose*, ces réflexions ouvrent une démarche aussi excitante qu'essentielle – et que nous vous promettons de poursuivre. F.P.



Le mal de tête

par Ginette Paris

Il était une fois une femme de 44 ans ; moyennement belle et bonne, intelligente et habituée à l'autonomie. Elle aimait et était aimée de ses deux enfants et de son mari. Un matin d'août, elle commenca à s'ennuyer. Son fils de 20 ans faisait tout le bricolage et le souper trois fois par semaine. Sa fille de 18 ans était responsable des lavages et de l'aspirateur ; toutes les données du budget familial «rentrées» dans son ordinateur, elle payait les comptes et équilibrait le budget. Père et époux attentif, son mari était journaliste et travaillait à la maison. Il mettait volontiers de l'ordre et faisait les courses en prenant ses marches. Bref, la vie domestique n'était pas un poids, mais pour tout le monde un roulis confortable.

«Mission accomplie», se disait notre héroïne. Sa vie de famille et l'éducation de ses enfants étaient une réussite. Elle était maintenant libre de faire ce qui lui tentait.

Elle voulait apprendre ; voyager intérieurement, intellectuellement, émotivement. Avec une motivation à plus long terme : faire quelque chose pour la cause des femmes. La voilà donc inscrite en septembre à une série de cours universitaires en «études féministes».

Sept mois plus tard, dans la grisaille de mars et en vue de la fin de session, elle ordonna ses notes en un petit résumé.

Féminisme no 1

Les femmes sont différentes des hommes. Biologiquement, culturellement, économiquement, psychologiquement, spirituellement, etc. Enfin, hommes et femmes ne vivent pas dans le même univers. Par exemple, il n'est pas «naturel» pour les femmes de penser en termes hiérarchiques, analytiques ou linéaires. Elles habitent plus spontanément le cerveau droit alors que les hommes ont surdéveloppé le cerveau gauche. Elles sont du côté de la vie, les hommes du côté de la mort. Elles sont la Voie, la Vérité, le Salut mais pour l'instant elles sont opprimées. La société, parce qu'elle est le résultat de l'esprit masculin, opprime la féminité.

Il faut exiger la reconnaisance de ces différences fondamentales et des besoins spécifiques des femmes. Il faut aussi plus de femmes au gouvernement pour contrebalancer la pensée et la législation masculines.

Il faut revaloriser le féminin, le lunaire, le yin, l'anima, la déesse, le corps, la nuit, la matière, l'enfant, l'émotion, l'humide, l'irrationnel.

Il faut parler au féminin : l'enfante, la doctoresse, la professeure, l'écrivaine. Il faut se tenir avec des femmes, avoir des amies femmes et si possible les préférer à tout autre compagnie masculine. Il faut lire des femmes, aller dans des restaurants tenus par des femmes, avoir sa menuisière, sa déménageuse et sa banquière.

(Ici, note personnelle, gribouillée à la mine dans la marge des feuilles à trois trous : Serait-il plus féministe d'aimer plus ma fille que mon fils ? Une féministe devrait-elle ne mettre au monde que des filles ?)

Féminisme no 2

La féminité est une catégorie inventée par le patriarcat pour y maintenir les femmes : il n'y a finalement que des personnes humaines, et les différences biologiques importent moins que les différences culturelles, individuelles. Qu'on ne vienne pas nous parler de notre capacité à ressentir, de notre devoir de sauver le monde de la destruction, de nos qualités intuitives. Le fait de naître mâle ou femelle ne devrait préjuger d'aucune qualité spécifique. Une femme peut exceller dans les domaines scientifique, politique, militaire et, autant qu'un homme, contrôler ses sentiments et soutenir la compétition. Il faut enseigner aux filles à être des leaders, à grimper dans les arbres et plus tard à grimper dans la hiérarchie corporatiste et gouvernementale.

Accepter d'être classée dans la catégorie «femme» c'est se faire avoir tôt ou tard. À preuve, l'histoire des femmes et le portrait de la colonisée contemporaine.

(Ici, note personnelle : Le féminisme no 2 suggère-t-il que si je suis «typiquement féminine», je perds ma force et que si je suis forte, il s'agit d'une force «humaine» et non «féminine» ?)

Consultations

À ce point de sa récapitulation, notre étudiante attrapa un mal de tête à vous séparer définitivement le cerveau droit du cerveau gauche.

Elle consulta d'abord une femme médecin qui lui dit qu'une dent de sagesse, jamais sortie, faisait pression sur la mâchoire et le crâne. La patiente n'en conclut pas qu'il fallait arracher la dent, mais plutôt en extraire la sagesse.

Ce qui l'amena chez une thérapeute gestaltiste, pour «explorer ensemble» les contradictions entre les féminismes no 1 et no 2. La cliente fit l'exercice de «mettre le chapeau» de la féministe no 1 et de s'exprimer. Ensuite, elle «mit le chapeau» de la féministe no 2 et parla de cet autre point de vue, avec autant de conviction, ce qui confirma qu'elle s'identifiait autant à un féminisme qu'à l'autre. Après quelques séances, thérapeute et cliente en arrivèrent au diagnostic suivant: le mal de tête était l'expression psychosomatique d'une polarisation, vécue comme insoutenable, entre le féminisme no 1 et le féminisme no 2.

Fascinée par tout ce qu'elle découvrait

Ginette Paris est professeure en psycho-sociologie à l'UQAM. Elle a écrit *Le Réveil des dieux* (Éd. de Mortagne, 1981) et, bientôt à paraître, *Le Mythe d'Aphrodite* (Éd. Boréal Express, 1985).

Illustration : Marie-Josée Chagnon

(enfin, l'aventure intérieure...), l'étudiante consulta alors une très sage et toute grisonnante thérapeute jungienne, analysée en sa jeunesse par Jung en personne !

Elle lui demanda : 1) ce qu'était la polarisation, 2) pourquoi cela lui donnait tant mal à la tête, et 3) comment s'en sortir. À la première question, la très sage femme répondit que la polarisation est une façon d'interpréter toute forme d'opposition comme une contradiction. À la deuxième, elle répondit que l'opposition ainsi interprétée lui donnait mal à la tête parce que l'analysée, s'identifiant aux deux pôles ainsi mis en contradiction, se trouvait devant un choix impossible mais selon elle inévitable. Pour répondre à la troisième question, l'analyste lui laissa entendre que ce serait plus long.

Après plusieurs rencontres, en effet, l'analysée commença à entrevoir une issue. Elle devait, par une «quête héroïque, initiatique», réussir : a) à extraire la sagesse, b) à résoudre l'insoutenabilité de la contradiction, c) à devenir créatrice dans l'expression de son féminisme.

Solution

À ce moment, le mal de tête était devenu si insoutenable que l'édifice délicat de sa vie quotidienne, aménagé avec art et patience depuis tant d'années, menacait de s'écrouler dans la crevasse qui se creusait entre les deux cerveaux. La vie domestique étant un écosystème très organique, plus elle avait mal à la tête, plus il y avait de «bugs» dans le budget familial et moins il y avait de choses qu'elle aimait dans le frigo. Son mari l'oubliait dans ses commissions et son fils bricolait de plus en plus chez sa blonde...

Elle prit alors l'initiative d'enlever son mari pour un voyage d'un mois. Aux Caraïbes, le punch au rhum aidant, l'odeur «femelle» de l'humide terre équatoriale, le bruit sensuel de la Mer Aphrodisiaque, la couleur ravissante des hibiscus, la profusion des poinsettias, des lauriers-roses, le chant du coq et le grognement des cochons, les baignades quotidiennes et la chaleur ralentissante, produisirent sur son inconscient un effet tropical, c'est-à-dire qu'il se mit à foisonner de symboles et de rêves tous plus «archétypaux» les uns que les autres.

La veille de son retour, elle fit le rêve suivant : elle regardait un commercial à la télévision. La voix off d'une grande prêtresse déclarait : «Pourquoi vous contenter de 1 ou 2 ? c'est un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, Violette... Violette... qu'il vous faut !». Sur l'écran, une seule image : le signe mathématique de l'infini, auréolé d'une luminosité spirituelle...

Ce rêve puissant la combla de joie, et elle constata alors que son mal de tête avait disparu. Curieuse tout de même de son sens, elle se présenta dès son retour chez la vénérable sibylle-thérapeute. Au bout d'une heure, l'énigme était résolue. Le «Violette, Violette» se référait à la couleur violet, une couleur non pure, en quelque sorte une intermédiaire entre deux pôles qui seraient le blanc (féminisme no 1) et le noir (féminisme no 2). Le «Violette, Violette» suggérait ici que la solution était dans la gamme complète des couleurs.

Le «1,2,3,4,5,6,7,» indiquait une direction: pour échapper à la polarisation contradictoire et dogmatique entre les féminismes no 1 et no 2, l'inconscient suggérait de multiplier les catégories, donc les féminismes, afin de correspondre aux variations infinies de la force et de la liberté des femmes... et ce jusqu'à l'infini symbolisé par le signe.

Libérée de son mal de tête, munie d'une interprétation de son rêve qui lui semblait adéquate, l'étudiante analysée revint à sa motivation première : «faire quelque chose pour la cause des femmes». Elle se donna comme tâche de coordonner, harmoniser, confronter les différentes manifestations de l'effort féministe. Permettre la diversité mais éviter le chaos. Conserver la rigueur, la radicalité de certaines formes du féminisme, mais multiplier la communication entre les tribus. Elle ne travaillerait plus à la recherche «du» féminisme, mais à la multiplication «des» féminismes, en commençant par découvrir son propre féminisme.

Conclusion

Ici, elle tira un trait et ajouta sa conclusion personnelle :

«Non seulement je n'ai pas à trancher entre féminismes no 1 et no 2, mais je n'ai pas non plus à trancher entre : le féminisme des lesbiennes et celui des femmes mariées, des députées, des prostituées, des mères célibataires, des femmes collaboratrices de leur mari et celui des amazones ; le féminisme jeune, vieux, ancien, moderne et postmoderne, américain, européen, québécois et tiers-mondiste ; le féminisme politique, littéraire, cinématographique, philosophique, théologique, économique et technologique ; le féminisme psychiatrique et antipsychiatrique, gynécologique et auto-gynécologique ; le féminisme drop-out, drop-in, officiel et officieux, secret et déclaré, comique et tragique, ludique et institutionnel, théorique et pratique ; le féminisme maternel, paternel, fraternel, sororal, filial ; le féminisme rose, noir, blanc, bleu, bariolé, picoté, carreauté ; le féminisme de la pouponnière, de la maternelle, de l'école primaire et du secondaire, du collège et de l'université.

Le féminisme peut se diversifier et il peut également se qualifier : il peut être franc ou manipulateur, opportuniste ou courageux, pertinent ou impertinent, timide ou audacieux, génial ou imbécile. Il y aura de plus en plus de variations du féminisme, parmi les cinq races et les cinq continents... et plus il y en aura, plus il y aura de tribus féministes qui devront apprendre à communiquer ensemble.»

Fin.

Épilogue

Cette histoire s'inspire de l'expérience vécue d'une étudiante adulte de l'UQAM, à qui j'ai enseigné pendant trois ans. Évidemment, j'interprète ici des confidences et des bribes de conversations échelonnées sur trois ans. Par souci de réalisme romanesque, je lui ai fait relire ce texte, pour voir si elle s'y reconnaîtrait. Elle m'a dit que je lui prêtais trop de conscience... et qu'elle avait eu plus qu'un «simple mal de tête» : «J'en suis presque devenue folle tellement j'étais confuse et contradictoire. Pour le reste, c'est mon histoire, je la signerais comme une déposition pour la police.»

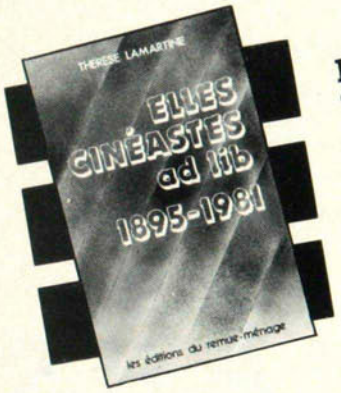
Elle était d'accord pour que je me cache ainsi derrière son personnage, à condition que j'ajoute brièvement ce que moi j'en pense. Alors voici, le plus carrément possible, quelques opinions personnelles.

Admettre la diversité ne signifie pas que tout se vaut. *Tout* et *n'importe quoi* ne font pas partie du féminisme. Il y a féminisme et anti-féminisme. Le féminisme est un système. Un système peut supporter l'opposition (il y a opposition par exemple entre la louve et la brebis, l'érable et le hêtre dans un écosystème biologique) mais non pas la contradiction (la pollution au mercure d'un ruisseau, par exemple, est en contradiction avec la présence des poissons, puisqu'elle les menace d'extinction). Il y a opposition mais non pas contradiction entre le féminisme radical, séparatiste, de la lesbienne, et le féminisme de la femme collaboratrice de son mari, parce que l'un peut exister et l'autre aussi (c'est d'ailleurs très souvent le radicalisme des unes qui permet la modération des autres).

Le féminisme peut avoir plusieurs visages, mais cela ne veut pas dire que n'importe quel comportement peut être qualifié de féministe, du moment qu'il s'agit d'une femme. Chaque féminisme a sa cohérence et sa rigueur et doit exprimer une des facettes fondamentales du féminisme : l'autonomie, la force, la valeur inaliénable des femmes. Rester à la maison peut être compatible avec une des figures du féminisme, mais s'y faire battre par son mari et trouver cela normal est en contradiction avec l'idée même du féminisme et ne parlons plus alors de féminisme.

La polymorphie du féminisme n'a rien à voir avec les bons sentiments, dans le genre : «Nous sommes toutes des femmes, aimons-nous les unes les autres», mais a tout à voir avec la stratégie de l'action. On ne travaille pas de la même façon si l'on cherche à obtenir l'uniformité idéologique (c'est-à-dire une seule ligne de parti), ou si l'on cherche à fonder une confédération des tribus.

NOUVEAUTÉS



ELLES CINÉASTES... AD LIB 1895-1981

Thérèse Lamartine

De tous les pays, de 1895 à nos jours! Une véritable anthologie du cinéma des femmes, *Elles cinéastes... ad lib* est un livre indispensable qui allie au plaisir de la découverte celui de la discussion passionnée et polémiste.

472 pages, illustré. En librairie: 27,95$

LA PATERNITÉ USURPATRICE

L'origine de l'oppression des femmes

Âzâdée Âzâd

Un livre audacieux, une recherche qui puise à diverses disciplines – ethnologie, anthropologie, histoire, sociologie – pour développer une théorie féministe profondément radicale des rapports de procréation. L'auteure se penche plus particulièrement sur la paternité biologique et sociale, ses ambiguïtés et prétentions de même qu'à son rôle crucial dans la mise en place et le maintien du patriarcat.

264 pages. En librairie: 15,95$

LA JOURNÉE INTERNATIONALE DES FEMMES

Renée Côté

«Vous arrive-t-il de ne pouvoir vous arracher à une lecture? Ça a été mon cas avec la *JIF*...»

Marie-Claire Dumas, Châtelaine, nov. '84

«Mais l'important c'est la fierté que j'ai éprouvée en fermant la dernière page. Pour ce courage et cette espérance des femmes.»

Julie Stanton, La Gazette des femmes, mai/juin '84

240 pages, illustré. En librairie: 20,95$

les éditions du remue-ménage

La majorité silencieuse

France Chartrand

par Josette Giguère

1985, année bilan pour les femmes du monde entier. Année de mise au point et de souffle nouveau pour le féminisme québécois. Qu'en pensent les femmes d'ici ? À l'heure actuelle, les jeunes femmes dans la trentaine, celles qui ont été portées par la vague des années 70, se considèrent-t-elles comme féministes ? Oui... avec des nuances, des guillemets, des hochements de tête. Pourquoi mes amies, féministes dans leur comportement, leur perception du monde et leur vie privée, hésitent-elles à se *dire* féministes ?

«Je suis féministe individuellement. Féministe engagée ? Non, parce que je ne participe activement à aucun mouvement», précise France, 30 ans, gestionnaire dans une grande entreprise. Lise, 26 ans, technicienne en cartographie, se décrit aussi comme féministe seulement au niveau de son action personnelle. L'avant-garde du mouvement lui a trop souvent semblé extrémiste. Un extrémisme qu'elle définit comme des idéaux qui ne colleraient pas à sa réalité et auxquels elle n'arrive pas à s'identifier. «Comme si je faisais partie d'une majorité silencieuse par rapport au mouvement, ajoute-t-elle.» Claude, 30 ans, graphiste et mère de deux enfants, déclare ne pas toujours regarder les questions d'abord en tant que femme, mais en tant qu'être humain. «Dans mon entourage pourtant, je suis cataloguée féministe. Sans doute parce que je n'hésite pas à afficher mes idées lorsque je trouve qu'il y a injustice. Je ne me considère toutefois pas comme une radicale.»

Le rejet des hommes

Dans la discussion qui s'ensuit autour de la notion/définition du féminisme, elles mettent en cause une certaine attitude de méfiance face aux hommes. Elles croient à la possibilité d'un partage avec eux. Pourquoi faudrait-il toujours douter de la bonne foi de ceux qui désirent se dégager de leur éducation ? «Ce serait vouloir ignorer à tout prix les contradictions qui sont le tissu de chaque être humain. La cohérence exige-t-elle le refus de tout compromis ?», demande France.

Lise Leclerc

«C'est d'ailleurs ce qui m'intéresse dans le féminisme de *La Vie en rose*, poursuit Claude. Cette revue n'a pas la prétention de nous indiquer la voie à suivre.» Claude ne souhaite pas un «resserrement idéologique» car, en ce moment, il y a un grand besoin de discussion et très peu de certitudes. Elle aime trouver dans LVR des opinions différentes, même si elle n'est pas toujours d'accord. Elle pense, entre autres, à l'article sur le partage des tâches domes-

Photo : Suzanne Girard

tiques (novembre 1984) dans lequel on pouvait lire que c'est un autre piège.

«Je suis capable de m'en occuper, du gars qui est à côté de moi, et de savoir si c'est un piège ou pas. Le défaitisme, par rapport à toute association avec les hommes, me fatigue un peu. Des rapports d'autorité, on peut aussi en vivre avec une femme. Ça se joue entre deux personnes.»

La balance du pouvoir

Et voilà les rapports de force au coeur des propos. France se demande comment les relations au pouvoir se modifieront lorsque les femmes en auront davantage. «S'il y avait plus de femmes dans les gouvernements, c'est certain que les priorités seraient autres. L'organisation sociale autour de la maternité, par exemple, serait différente.» Lise est convaincue que les femmes ont un parti pris pour le pacifisme et la non-violence. Claude émet des doutes. «Les femmes comme championnes du pacifisme, j'y crois plus ou moins. Par contre, ce qui m'attire dans le féminisme, c'est que dans le désir de faire évoluer notre condition, il y a la volonté de changer le monde.»

Claude Leboeuf

Changer le monde, modifier les structures sociales impliquent nécessairement l'intégration des femmes au pouvoir. Sur cette question, il y a unanimité : celles qui ont la capacité et le goût d'exercer du pouvoir et de prendre des responsabilités devraient avoir toute liberté de le faire.

Ainsi, des idées qui n'avaient pas cours, il y a quelques décennies, font aujourd'hui partie des préoccupations courantes de jeunes femmes actives. Où situent-elles les points d'influence du féminisme dans leur milieu ? D'abord, dans la diminution des stéréotypes sexistes dans l'éducation et la publicité. Parce que le travail commence par l'éducation des enfants autant que de la population. Puis, dans la lutte contre le harcèlement sexuel. Que les blagues sexistes passent moins «naturellement» qu'avant constitue un progrès. Ensuite, dans l'effort collectif pour briser l'isolement des femmes.

La pornographie ?

Enfin, le débat autour de la pornographie a suscité bien des interrogations. «Il faudrait s'entendre sur les termes, fait remarquer Lise. Qu'est-ce que c'est la pornographie ? Les mauvais traitements infligés aux femmes, aux enfants ? Je suis certaine qu'il y a des hommes qui pensent comme nous, mais on ne les entend pas. Où sont-ils ?» France se demande pourquoi et comment l'érotisme devient pornographie.

«Qu'est-ce qu'il y a dans la tête et dans le coeur des personnes qui conçoivent les produits pornographiques ? Qu'est-ce que les hommes vont y chercher ?» Claude aimerait que nous précisions davantage nos positions. «Tant que nous nous en tiendrons à des généralités, il sera trop facile d'associer cette lutte au puritanisme.» «Pourquoi, suggère France, ne pas parler nous-mêmes d'érotisme ?» Explorer notre imaginaire sexuel, découvrir nos fantasmes au-delà des images imposées, pourrait être en effet un moyen de lutte efficace.

Josette Giguère

Non coupables

Lorsqu'elles envisagent l'avenir, qu'attendent-elles du féminisme ? Que les militantes continuent de veiller au grain. «Si je ne suis pas plus engagée, ce n'est pas une question d'idées, mais de temps» souligne Claude. Se culpabiliseraient-elles face aux militantes ? «Un peu, répond Lise. Parfois, je me dis que si le mouvement n'avait été composé que de modérées, comme moi, les choses n'auraient pas avancé aussi vite.» France ne se culpabilise pas. «Lorsque je me fais respecter des hommes avec qui je travaille, je gagne ce respect-là pour les femmes qui me suivront. C'est ma façon de faire ma part.» Et puis, d'ajouter Claude, La «militance», ce n'est pas le mode de vie de la majorité.»

Josette Giguère est traductrice et journaliste à la pige à Montréal.

La décennie est morte.

Vive l'avenir des femmes !

Au terme de cette décennie historique, le Secrétariat d'État tient à exprimer ses félicitations aux innombrables initiatives des groupes de femmes.

Le Secrétariat d'État est cependant conscient que les succès acquis ne sont que des étapes vers une amélioration de plus en plus grande de la condition de la femme canadienne.

C'est dans cet esprit que le Secrétariat d'État redoublera d'efforts notamment pour réduire la violence faite aux femmes et accroître leur accès à une autonomie socio-économique.

Secrétariat d'État Secretary of State

Malaises d'une casseuse de veillées

par Lucie Leboeuf

La Vie en rose me demande de faire une critique du féminisme comme je le connais et *le vis*. Je pensais faire l'article facilement. J'allais rencontrer mon groupe de recherche sur le vécu religieux des femmes et, ensemble, on aurait vite rempli trois pages. «Les filles, c'est l'temps de chialer contre les féministes», ai-je annoncé, encourageante. «Mais chialer contre quoi ?», ont-elles répondu. «Les féministes sont o.k.». Fin de la discussion.

Alors me voici face à mon papier et à mon crayon, à me creuser la cervelle. Procédons méthodiquement : j'ai 43 ans, dont dix-huit de vie commune avec le même homme, trois fils de 17, 15 et 13 ans, une formation universitaire.

Comment suis-je devenue féministe ? En organisant une garderie en milieu populaire, en luttant pour les droits des assistées sociales, en créant des liens entre les femmes du Tiers-Monde et les femmes d'ici.

Pause : mes fils viennent bouffer avant de dormir. Eux, vont certainement avoir des critiques. «Pourquoi critiquer ? Vouloir l'égalité, c'est bien normal. Les épais, c'est les hommes qui refusent», me rétorque l'aîné subito presto. Et tac !

Bon. Reprenons. Être féministe, qu'est-ce que ça veut dire ? Lutter en solidarité avec d'autres femmes, puisque j'en suis une. Parce que des femmes, ayant visages réels, ont donné un nom de chair, de personne aimée et respectée, à la lutte pour l'avortement, contre la pauvreté, le viol, l'inceste, l'exploitation.

Le féminisme que j'ai connu, que je connais, c'est le refus du mépris envers ces femmes que j'aime ; c'est la soif de dignité et de respect pour elles et pour moi. C'est la foi dans la parole des femmes, notre parole. Foi dans notre maturité, dans notre aptitude à prendre la vie, par tous les chemins, qu'ils dérangent ou dérogent. Mais me voilà assiégée par le doute : mon approche est-elle acceptable pour les féministes, les «vraies», ou bien est-ce que ça fait cul-cul ? ? ?

Défier le quotidien

Décidément, je n'ai ni le coeur ni la tête à l'analyse en bonne et due forme, mais plutôt des malaises à partager. Par exemple : j'ai mon chum, mon mari, et avec lui, le désir de continuer à relever le défi de bâtir un nouveau rapport homme-femme. Défier l'épaisseur du quotidien : c'est là, pour moi, le vrai test. Mais 18 ans de mariage, ça ne soulève pas de gros applaudissements en milieu féministe. Il faudrait plutôt annoncer son divorce. N'y a-t-il pas là une forme d'intolérance, une approche à sens unique ?...

En rejetant le modèle patriarcal, capitaliste, faut-il aussi renier la relation possible, essentielle (même si elle n'est pas la seule «vraie» ou «normale») entre femmes et hommes qui ont le goût de construire autre chose, mais ensemble ? Et sans doute aussi avec des enfants. Quelle place réserve-t-on aux enfants ?

Malgré les luttes pour des garderies et pour des grossesses librement consenties, ne concevons-nous pas la maternité un peu... à reculons ? Être mère n'est pas d'abord signe d'oppression, d'exploitation ! Au contraire, c'est souvent le levier de l'agressivité potentiellement révolutionnaire des femmes, de leur pouvoir, particulièrement en terrain populaire. Je pense, par exemple, à la force des femmes d'Afrique du Sud, qui luttent avec les écolièr-e-s contre l'apartheid. Je pense aux grand-mères de la Place de mai, en Argentine, qui, pour retrouver leurs enfants et petits-enfants kidnappés par les militaires, n'hésitent pas à défier un régime totalitaire de droite. Je pense aux femmes de l'OPDS[1], à Montréal, qui ont occupé le bureau d'un ministre pendant deux semaines pour résister à l'appauvrissement de leurs familles.

Et quelle place fait-on aux adolescent-e-s? On dirait que le féminisme n'intervient pas suffisamment auprès des jeunes, notamment à l'école[2]. C'est que les mères féministes sont loin d'être seules à éduquer, diriger, inspirer leurs enfants. Il y a les ami-e-s, les voisin-e-s, la télé, l'école... qui, eux, sont rarement féministes. Le rapport de force finit par être très inégal et nous passons pour les éternelles casseuses de veillées ! Ne pourrait-on pas développer des pédagogies plus appropriées ?

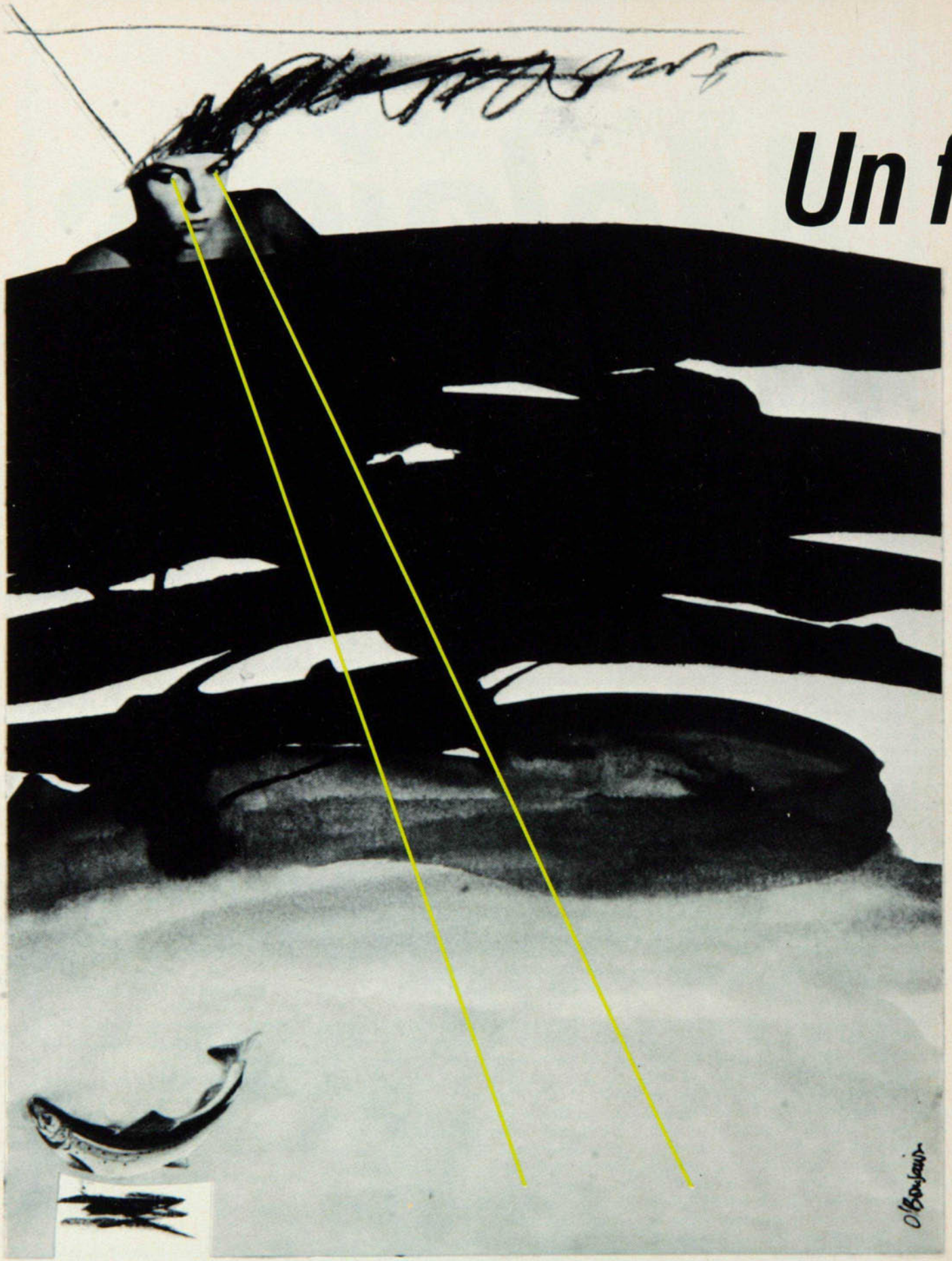
Et comment nous parler entre nous, les articulées qui savent tout et toutes celles qui sentent que c'est pas correct les revues porno chez le coiffeur de leurs jeunes, les grosses farces sexistes dans les partys de famille, mais ne savent pas comment faire, qui cherchent, qui s'effraient dans un quotidien qui deviendrait continuelle situation de combat ? Comment nous donner les moyens de *vivre* sans passer pour folles, et sans capituler ?

Ces malaises sont en même temps espoir, puisque accepter de s'en parler annonce déjà un demain de parole partagée. Ça me rend confiante en notre capacité de continuer la bataille. Ça pousse comme à mes accouchements. Rien ne peut arrêter cette puissance qui se dégage de nous.

Lucie Leboeuf est animatrice au Centre pastoral en milieu ouvrier et agente d'éducation pour des organisations populaires à Montréal.

1/ Organisation populaire des droits sociaux.
2/ Mise à part l'enquête exceptionnelle du comité de condition féminine de la CEQ, sur le harcèlement sexuel dans les écoles.

Un fé



*«Le féminisme québécois est **straight** parce qu'il n'est ni théorique, ni mouvementé.»*

minisme de préférence

par Nicole Brossard

Pour porter un regard critique sur le féminisme québécois, il faudrait tout d'abord voir en quoi il a réussi et en quoi il a échoué et ce à partir de ses objectifs. Il faudrait faire un bilan de ses réussites en regard des lois qu'il a fait modifier, disparaître et des nouvelles qu'il a fait passer ; il faudrait évaluer le pouvoir réel des féministes aux niveaux législatif, administratif et juridique. D'autre part, il faudrait établir le nombre et l'efficacité des lieux d'accueil et d'information créés par les féministes et enfin, dresser une liste des activités et des productions culturelles réalisées par des féministes.

Mais, me direz-vous, il ne s'agit pas de cela : il s'agit de savoir si le féminisme québécois a bien fait les choses aux niveaux idéologique et théorique. Mais à quoi évaluons-nous cela ? À l'amélioration (sic) de la condition féminine, à la colère et à la révolte des féministes, au nombre de factions et de tendances féministes, au nombre de lesbiennes, au succès de quelques chanteuses, écrivaines ou de *La Vie en rose*, ou à la violence et/ou à la bonne volonté des hommes ?

Une chose est certaine : toutes les femmes vivent dans un environnement qui leur est hostile, qu'elles soient braves femmes (obéissantes), féministes (contestataires) ou lesbiennes (dissidentes).

Photo de classe

Toutes sont soumises à un conditionnement (l'hétérôle) et à une propagande (la langue et l'imaginaire mythique et social) qui, lorsque bien assimilés, entraînent un état de soumission aux valeurs patriarcales, valeurs qui vont à l'encontre de l'autonomie, de l'intégrité et de la créativité des femmes, valeurs qui discréditent et dé/*classent* les femmes. *La majorité* des femmes sont dominées (subjuguées et commandées par des hommes ou un homme). *La majorité* des femmes sont exploitées dans leur corps sexué et dans leur corps de travail.

Ainsi pouvons-nous dire, inspirées par cette «photo de classe», que le féminisme doit travailler en des lieux multiples et élaborer des interventions stratégiques selon qu'il s'attaque à *l'imaginaire patriarcal* (féminisme radical et lesbien), au *pouvoir* des hommes (féminisme radical politique) et à *l'injustice* (féminisme réformiste et marxiste).

Donc, pour revenir au féminisme québécois, on peut dire qu'il a oeuvré dans chacun de ces domaines. Mais, phénomène étrange, alors que le mouvement féministe compte plusieurs féministes radicales et lesbiennes, le féminisme québécois est d'apparence certaine un féminisme *straight*. C'est, en 1985, un féminisme «droit», «d'aplomb», efficace et tolérant à l'égard des différences qui l'animent. C'est un féminisme sans excès de paroles, sans frasques, dévoué et compétent. Que le féminisme québécois soit *straight* n'est pas un mal en soi. Au contraire, c'est ce qui nous a donné le temps de nous organiser et de développer un certain nombre d'aptitudes à négocier, à administrer et à planifier ; mais si le féminisme québécois persiste uniquement en ce sens, que l'on peut qualifier de réaliste, il est certain que dans quelques années, très bientôt, nous nous retrouverons à nouveau dans un grand roman à l'eau de rose, rempli de «femmes libres» occupées individuellement à assouvir leur «féminité» et redevenant en moins de deux de «vraies femmes»[1].

Le féminisme québécois est *straight* parce qu'il n'est ni théorique, ni *mouvementé*.

Pourquoi la théorie ?

Que serait le féminisme québécois sans les essais de Kate Millett, de Shulamith Firestone, de Ti-Grace Atkinson, de Mary Daly, d'Adrienne Rich, d'Andrea Dworkin,de Simone de Beauvoir, de Monique Wittig, de Luce Irigaray[2], de Louky Bersianik, sans les textes de *Québécoises deboutte*, des *Têtes de Pioche* et d'*Amazones d'hier, Lesbiennes d'aujourd'hui ?* Sans ces analyses, les femmes en colère contre les injustices et la discrimination commises à leur égard seraient considérées (et peut-être se considéreraient-elles) comme n'importe quel autre groupe de pression, ce que d'ailleurs on aimerait bien nous faire croire. Aussi faut-il nous poser la question à savoir quel est le rôle de l'analyse théorique dans le mouvement féministe.

C'est par l'analyse théorique que nous pouvons observer le fonctionnement et les mécanismes du système patriarcal, ceci dans ses grandes lignes (valorisation de l'homme et infériorisation des femmes) ainsi que dans ses conséquences pratiques, c'est-à-dire quotidiennes et institutionnelles (violence, viol, pornographie, pauvreté chronique des femmes, aliénation, etc.). En somme, l'analyse théorique nous permet : 1) de décoder les métaphores et mythes à l'aide desquels les femmes sont enfermées dans des images négatives, méprisantes et asservissantes, 2) de comprendre les mécanismes discursifs qui marginalisent les femmes, qui les culpabilisent et qui leur enlèvent toute légitimité, toute crédibilité, toute identité, 3) d'identifier les comportements contradictoires qui sont les nôtres, compte tenu de l'état *effrayant* dans lequel nous sommes.

De telles analyses ont pour résultat de nous déculpabiliser, de nous permettre d'identifier ce qui est malsain, dangereux pour nous, de nous donner confiance en nous-mêmes, de nous donner le courage et l'énergie de nos propres émotions, de nos perceptions, de nos certitudes intérieures.

Ainsi pouvons-nous dire que la connaissance théorique est ce qui transforme les femmes révoltées et les femmes naïves en des féministes radicales, c'est-à-dire en des femmes qui comprennent que ce qui leur arrive et que ce qui arrive à toutes les femmes n'est pas un effet du hasard, une question de malchance ou de personnalité, mais bel et bien le résultat d'un *système*.

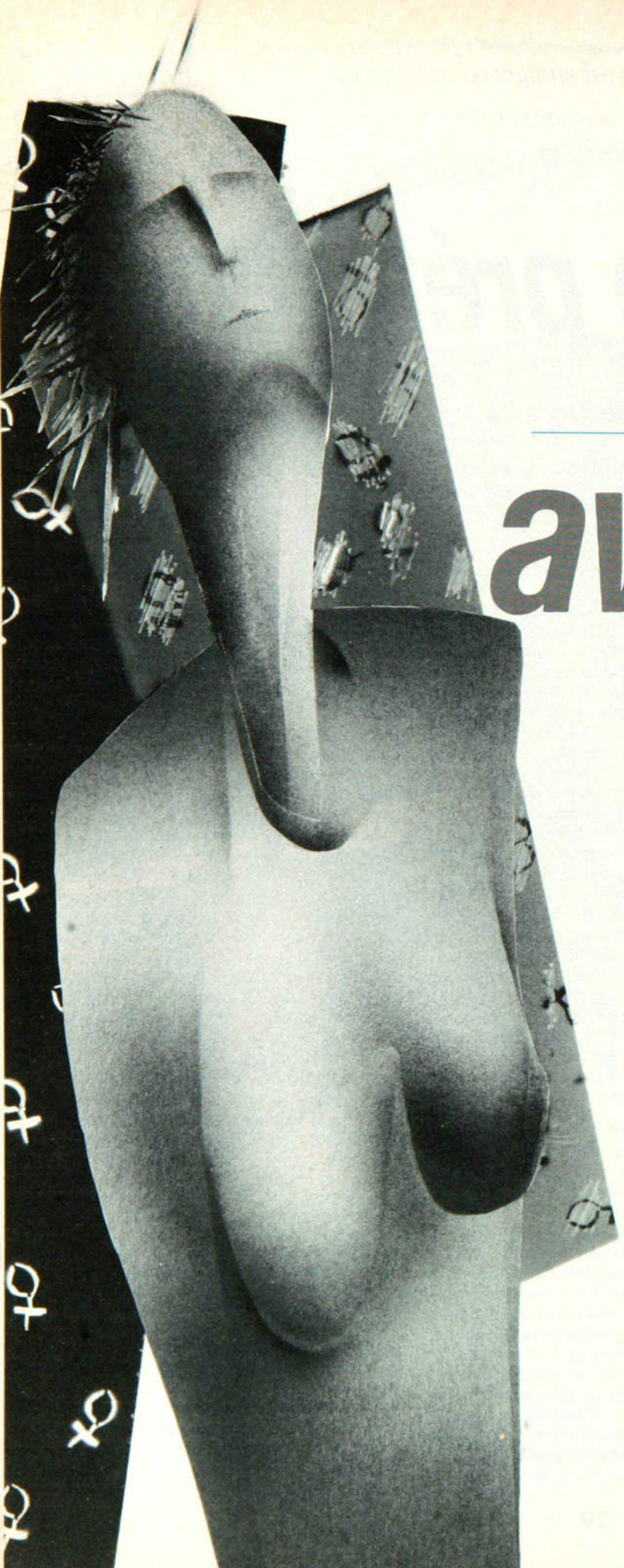
Suite à la page 56

Nicole Brossard est poète, romancière et essayiste, auteure de *Amantes* (Quinze, 1980) et *Picture Theory* (Nouvelle Optique, 1982), en plus d'être cofondatrice de la revue *La Barre du jour* (1965) et du journal féministe *Les Têtes de Pioche* (1976). Elle vit à Montréal.

1/ «L'aveu par l'oppresseur qu'être «femme» n'est pas quelque chose qui va de soi, puisque pour en être une, il faut en être une «vraie» (et les autres donc ?)». Monique Wittig, in *Questions féministes*.

2/ Comme la plupart des intellectuel-le-s québécois-es, les féministes importent massivement essais, analyses et théorie.

Illustration : Diane O'Bomsawin



Une aventure

par Françoise Collin

D'abord, je dirai que je n'adresse et n'ai à adresser aucune critique au féminisme si, par critique, on entend un jugement et une réprobation. Tout ce que je peux faire, c'est une analyse critique, qui est d'ailleurs une auto-analyse puisque je parle de l'intérieur du féminisme, et comme agente – parmi d'autres – de celui-ci (pour avoir fondé et animé depuis douze ans *Les Cahiers du Grif*). Chaque chose a son temps. Et ce dont je ne voudrais plus aujourd'hui a eu son sens avant. L'essentiel est de ne pas se figer.

Le féminisme est un mouvement, et constamment en mouvement. Son analyse critique est toujours liée à une exigence existentielle et à un agir. Il ne faut pas craindre de remettre en question cela même qui a pu paraître évident. Le féminisme est un travail de réinterprétation interminable. Toute autre attitude supposerait qu'il y a une orthodoxie féministe à laquelle il faut se tenir et à partir de laquelle on peut brûler les hérétiques (c'est-à-dire les autres). Le féminisme n'est pas une Église. C'est une pensée vivante et un *poiein*, un faire. C'est une aventure, une aventure à hauts risques, l'aventure des femmes, l'aventure de la société. Mon aventure aussi.

Ceci n'est pas un aveu de scepticisme, une acceptation de tout et de n'importe quoi. Au contraire, cette aventure parce qu'elle est dépourvue de programmation, exige une attention constante, un état de veille, d'éveil, de guet. Ne pas (trop) se

Illustration : Suzanne Côté

à hauts risques

tromper est plus difficile quand il n'y a pas de dogme. Car à chaque moment, il faut être la plus juste possible, au plus juste. C'est un peu comme quand on écrit : il n'y a pas de recette à appliquer et pourtant on ne peut pas écrire n'importe quoi, tous les mots ne sont pas bons à prendre.

L'explosion

Les débuts du féminisme ont été marqués par une énorme espérance, une énorme utopie – qui n'était pas sans rapports avec les courants sociaux des années 60 (mai 68 en France). Les femmes n'ont pas seulement dénoncé des situations, défini leurs objectifs, elles se sont véritablement retrouvées et, dans ces retrouvailles, ont explosé.

Nous avons succombé à la magie de tout moment révolutionnaire : nous avons cru que la libération des femmes, et déjà leurs retrouvailles, seraient la fin de tous nos maux. Nous avons cru pouvoir la hâter en la vivant tout de suite, entre nous, entre femmes. Nous avons succombé à la pensée dichotomique (que nous dénoncions) : les femmes sont bonnes, les hommes mauvais (par scrupule nous disions généralement : le patriarcat est mauvais). Repérant et dénonçant la source d'une injustice, nous en avons fait la source de toutes les injustices et de tous les malheurs du monde. Sans le déclarer nécessairement, nous avons pensé que l'opprimé-e a toujours raison.

Beaucoup ont rejeté en bloc tout ce qui était contaminé par le patriarcat : le pouvoir, l'argent, la politique, mais aussi la spécialisation, le professionnalisme, l'organisation... Ce travail d'épuration n'en finissait pas. Comme le médecin qui, à force de vouloir détruire le microbe, détruit le malade, chacune s'efforçait de supprimer en soi toute trace suspecte : le savoir, le nom, le passé, la compétence, la séduction, l'amour des enfants, l'amour d'un homme... On n'avait plus droit qu'aux valeurs «spécifiques», aux attirances «spécifiques», au monde «spécifique», à l'écriture «spécifique»... On en venait à s'identifier à une espèce. l'espèce élue, l'espèce femme.

Le cabotage

Aujourd'hui, nous avons abandonné ce purisme irréaliste et limitatif de nos propres ressources. Nous avons cessé de confondre féminisme et moralité. Nous avons entamé une navigation en forme de cabotage, où il faut, comme je le disais, être attentive en permanence, où rien n'est jamais définitif, où il ne faut jamais relâcher son regard et sa pensée pour discerner les écueils, saisir les chances, évaluer les situations complexes, avec, on le sait, des risques et même des certitudes d'erreurs

Nos positions et nos stratégies concernant des points déterminés, comme la question du travail ou celle des manipulations génétiques et de la reproduction, doivent elles-mêmes être constamment réajustées pour que nous ne soyons pas finalement victimes de nos revendications.

Certaines, parce que ça les arrange, disent que le féminisme est fini parce qu'il n'occupe plus la rue et que les femmes sont «rentrées à la maison». Si «rentrer à la maison» signifie rentrer en soi pour reprendre sa mesure, redéfinir ses contours, alors oui. L'unanimisme féministe qui a eu des effets positifs incontestables impose aujourd'hui ce passage, nécessaire à toute vie personnelle, interpersonnelle et socio-politique. Trop souvent, certaines ont vécu par procuration, parasitant les amies ou le groupe, d'autres se nourrissant de fantasmes, d'autres encore se culpabilisant d'exister trop, culpabilisées ou même extradées – non sans être plagiées ou pillées au nom de l'idéal collectif.

Aujourd'hui, rentrer à la maison peut donc signifier se confronter à son espace, à ses limites, pour nouer, à partir de là, un lien avec l'autre dans l'amitié ou dans le projet politique.

Les femmes qui s'étaient «retrouvées» entre elles ne se sont pas perdues. Elles ont apris à se trouver autrement, à négocier mieux leurs rapports pour éviter certains écueils. Et le rapport aux hommes s'est lui aussi modifié. Incontestablement, la femme n'est pas «naturellement bonne» et ce n'est pas «la société patriarcale qui la corrompt», même si elle l'opprime. La finitude humaine ne s'épuise pas dans ses conditions socio-politiques.

Nous avons donc appris à nouer des liens plus nuancés, à gérer nos rapports avec les hommes comme avec les femmes (tout en sachant que les premiers sont toujours plus autres, plus étrangers même quand ils sont proches) en vue de mener à bien notre projet socio-politique : la fin d'un système de domination prenant prétexte de la différence des sexes.

En fait, délaissant les principes moraux, nous avons réintroduit l'éthique dans la politique.

Suite à la page 57

Françoise Collin, fondatrice et animatrice de la revue *Les Cahiers du grif* (Bruxelles/Paris), est écrivaine et professeure de philosophie. D'origine belge, elle vit et enseigne aujourd'hui à Paris.

1975

DIX ANS DE FÉMINISME

1985

Dix ans d'images resserrées en huit pages: même en couleur, la rétrospective sera nécessairement partielle, plutôt montréalaise et fortement comprimée! Voici tout de même, pour les frissons et les soupirs, un petit scrapbook de ces années mouvementées, comme un clin d'oeil dans le rétroviseur, pour mesurer le nombre de lieux que les femmes ont envahis pour y imposer leur vision des choses.

De ce parcours, 1975 n'était pas, à notre avis, le vrai début. Tout au plus la date souligne-t-elle un haut fait de la diplomatie internationale: à l'ONU, 38 diplomates finissaient par concéder l'existence... d'un problème féminin!

S'il fallait dater les débuts de la deuxième vague fulgurante du féminisme québécois que nous venons de traverser, nous choisirions plutôt le tournant des années 70, avec la naissance du Front de libération des femmes (FLF). Leur extraordinaire slogan, Québécoises deboutte!, allait insuffler une énergie débridée à la décennie et donner son titre au premier journal «féministe et révolutionnaire» du Québec.

Chose certaine, les femmes ont bousculé les idées reçues depuis dix ans. Dans cette folle équipée, nous avons souvent pris les bouchées doubles. Pour y apprendre quoi, en plus d'accumuler quelques acquis... fragiles? Sans doute le plaisir de forcer les choses, ensemble et partout et de différentes manières.

De tout ce mouvement, 1985, nous le savons, ne sera surtout pas la fin. A.E.

Photo: Louise DeGrosbois

*Première troupe de théâtre féministe, le **Théâtre des cuisines** attache le grelot à l'idée encore saugrenue de la reconnaissance du travail ménager.*

*La poétesse Marie Savard fonde avec d'autres les **Éditions de la Pleine lune**, et elle en signe le premier ouvrage.*

Photo: Tiny Van Dijk

*La **Librairie des femmes** ouvre grand ses portes, rue Rachel, à Montréal.*

Photo: Marik Boudreau

*Le **Centre de santé des femmes** de Montréal commence à développer une approche globale, polyvalente et collective de la santé. Dix ans plus tard, Québec, Hull, Trois-Rivières et Sherbrooke ont des centres analogues.*

*1975-1979. Le premier journal féministe après **Québécoises deboutte!** 23 numéros publiés par un collectif de féministes, les premières ici à se dire radicales.*

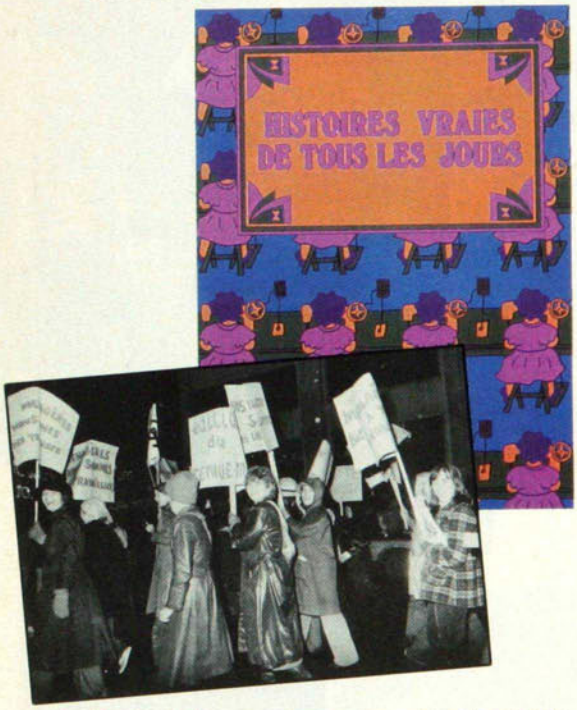
Photo: Germaine Beaulieu

1976

Photo: Normand Cadorette

MME LA MINISTRE

Élue députée péquiste le 16 novembre, Lise Payette devient la première ministre d'État à la condition féminine. Seule quelque temps au saint des saints ministériels, elle sera aussi responsable des Institutions financières et coopératives, et de la réforme de l'assurance-automobile.



*Les **Éditions du Remue-ménage** se lancent dans la galère de l'édition féministe: théâtre, agendas, essais, anthologies... et ce livre «pour enfants pas comme les autres».*

Photo: Marc Cramer

*Oeuvre monumentale à l'effigie du couple et du mariage, **La Chambre nuptiale** de Francine Larivée, tout en beauté et en douleur, bouleverse et indigne à la fois...*

*...tout comme **La Nef des sorcières** créée le 5 mars au TNM.*

NEF

Photo: Germaine Beaulieu

8 mars: dans un sous-sol d'église surchauffé, les groupes autonomes de femmes lancent aux syndicats et à la gauche en général, par un discours virulent, que les femmes ne sont pas «une réserve de main d'oeuvre pour la révolution».

1977

19

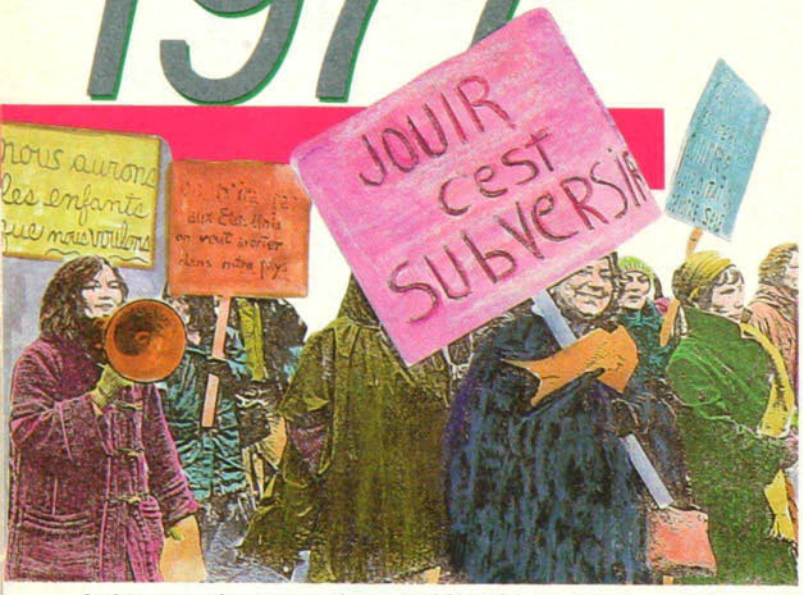


Photo: Louise DeGrosbois

La lutte pour des garderies contrôlées par les parents et les travailleurs(euses), subventionnées par l'État, continue.

2 avril: 2 000 femmes défilent pour l'avortement libre et gratuit.

Photo: Guy Turcot

Assistance aux femmes *est mis sur pied à Montréal. Le regroupement provincial comprend aujourd'hui 35 centres d'hébergement pour femmes et enfants battus.*

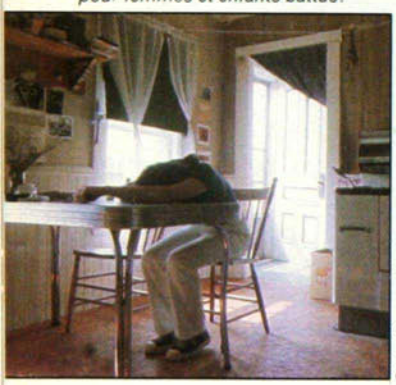


Photo: Suzanne Girard

Pauline Julien fait un malheur à l'Outremont avec son ***Femmes de paroles.***

Photo: Pierrette Coudray

Paule Baillargeon signe un premier film remarqué: ***Anasthasie, oh ma chérie...***

Photo: Suzanne Bergeron

À l'Université de Montréal: réflexion, mises au point, débats, cinéma, chanson. Le mouvement des femmes en plein essor, en plein espoir!

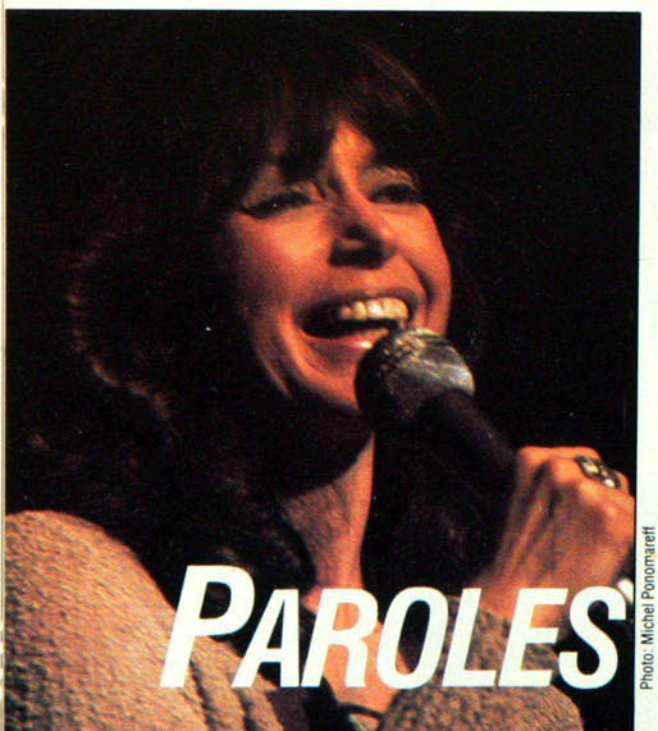


Photo: Michel Ponomareff

Photo: O.N.F.

...et Luce Guilbeault, son deuxième: ***Some American Feminists****, avec Kate Millett, Ti-Grace Atkinson, Betty Friedan.*

78 1979

C'est la grande mode du Wen-Do, ces cours d'auto-défense pour femmes: que de cris et de planches cassées!

WEN-DO

Photo: Canapresse et La Presse

FÉES

La création à Montréal des ***Fées ont soif*** de Denise Boucher déclenche une levée de boucliers de l'extrême-droite catholique... et une belle chicane!

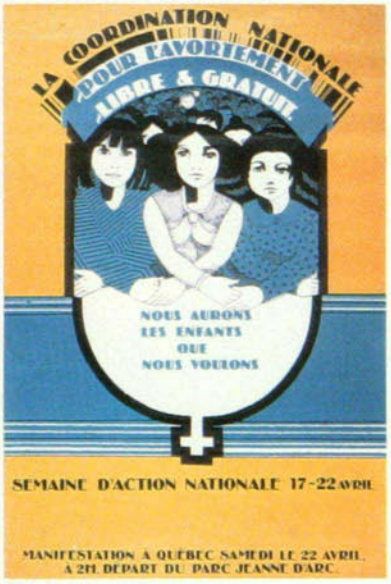
Photo: Tiny Van Dijk
Photo: Suzanne Girard

À ma mère, à ma mère, à ma mère, à ma voisine annonce la création du ***Théâtre expérimental des femmes***, avec Nicole Lecavalier, Louise Laprade et Pol Pelletier.

Le 24 décembre, à minuit, les téléphonistes de Bell Canada votent la grève pour la première fois de leur histoire, à 93%.

Le CSF publie son «manifeste»: une somme impressionnante d'informations et pas moins de 306 revendications sur la condition des femmes.

Le Grand Remue-ménage de Sylvie Groulx et Francine Allaire: un film percutant sur les stéréotypes sexistes.

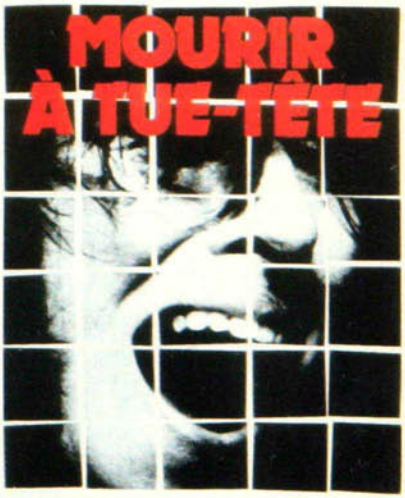


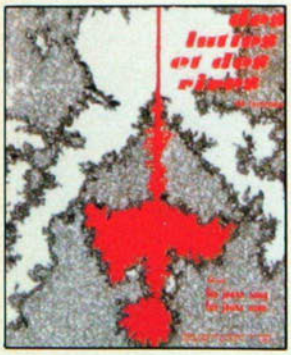
La lutte pour l'avortement s'étend aux régions et aux vedettes. ***La Coordination nationale*** récolte les noms de 100 Québécoises connues qui, toutes, endossent le slogan: «Les femmes ne sont pas nées pour se soumettre, nous aurons les enfants que nous voulons.»

Photo: Louise Girard

États généraux des travailleuses salariées de la CSN et de la CEQ.

Film choc d'Anne-Claire Poirier sur le viol.





Le bulletin de liaison ***Pluri-elles*** devient la revue ***Des luttes et des rires de femmes*** et, ainsi, la 3e publication féministe autonome à voir le jour au Québec.

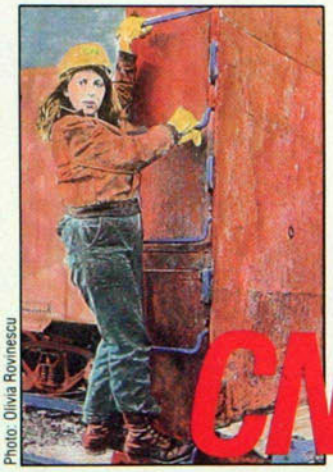


Photo: Olivia Rovinescu

Action travail des femmes entame son fameux procès contre le CN, jugé cinq ans plus tard coupable de «discrimination systémique à l'égard des femmes».

1. Louise Legault
2. Guillaume
3. Ariane Émond
4. Laurence
5. Marie-France Poirier
6. Claude Krynski
7. Lise Moisan
8. Francine Pelletier
9. Françoise Guénette
10. Andrée-Anne Delisle
11. Sylvie Laurendeau
12. Josette Giguère
13. Joanne Verdier
14. Denyse Coutu
15. Magali Marc
16. Marie Sabourin
17. Carole Gladu
18. Luce Venne-Forcione

LA VIE E

PAR ELLES-M

Vous mouriez d'envie de voir ce dont nous avions l'air, pas vrai
(L'homme en noir à droite est le seul qui soit indispensable a

Mais c'est pres de 200 collaboratrices qui ont prêté main-forte a LVR au cours des cinq dernieres années
Andrée Coté – Anne de Guise – Jovette Marchessault – Joyce Rock – Nicole Morisset – Nicole Bernier – Suz
Lise Nantel – Marie Décary – Danielle Blouin – Francine Tremblay – Monique Dumont – Chantal Sauriol – Jo
Trepanier – Madeleine Champagne – Greta Hofmann-Nemiroff – Sylvie Roche – Diane Petit – Anne
et toutes les autres qu'il nous est impo

EN ROSE

MÊMES!

ai? Voici donc un *petit* échantillonnage de la «gang»!
e au fonctionnement de la revue. Il est fin, en plus).

ée! ! ! Nous tenons donc à remercier: Sylvie Dupont – Claudine Vivier – Suzanne Ducas – Suzanne Girard (notre photographe)– Camille Gagnon – Yolande Martel – Andrée Brochu – Jocelyne Lepage – Hélène Lévesque – Anne-Marie Alonzo – Gloria Escomel – Marie-Claude e Morin – Arabelle – Marie Cinq-Mars – Rose-Marie Arbour – Christine Ross... mpossible de nommer ici!

19. Michel Gingras (notre facteur)
20. Diane Blain
21. Dana Zwonok
22. Diane Poitras
23. Lise Levasseur
24. Joanne Melanson
25. Louise Rolland
26. Suzanne Bergeron
27. Judith Gruber-Stitzer
28. Christine Lajeunesse
29. Diane O'Bomsawin
30. Louise De Grosbois
31. Ginette Clément
32. Marik Boudreau
33. Joanne Deschênes
34. Hélène Pedneault
35. Carole Beaulieu
36. Louise Fugère
37. Nicole Campeau
38. Madeleine Leduc
39. Ginette Loranger
40. Marie-Josée Lafortune
41. Louise Desmarais (la trop discrète)
42. Raymonde Lamothe
43. Patricia Clark
44. Marie-José Chagnon
45. Danièle Lapointe.

1980

19

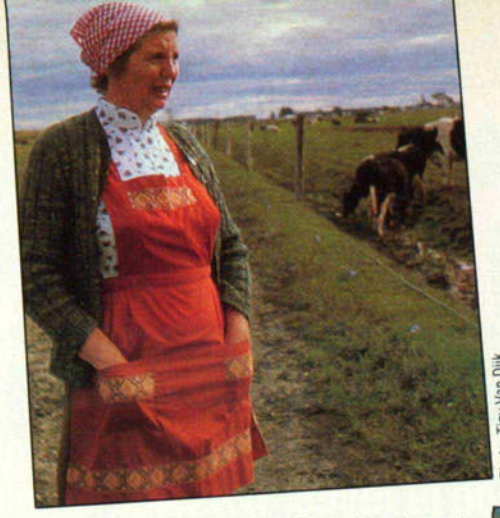


Photo: Tiny Van Dijk

L'Association des femmes collaboratrices *issue de nombreuses revendications de l'AFEAS, veut la reconnaissance de ce travail non comptabilisé et des avantages sociaux.*

Photo: Normand Cadorette

Les Québécoises pour le OUI: *15 000 femmes se rassemblent Place Desjardins, mobilisées par les enjeux du référendum.*

VS

Photo: Canapresse

L'assemblée des ***Yvette****: au Forum, 15 000 autres femmes, rassemblées par le Parti libéral, protestent contre le discours de Lise Payette, qui avait maladroitement comparé les femmes au foyer aux Yvette des manuels scolaires.*

Photo: Suzanne Girard

Retrait préventif: les travailleuses enceintes obtiennent le droit de se retirer de leur travail s'il est risqué pour elles, leurs foetus ou nourrissons.

Photo: O.N.F.

La Cuisine rouge *réalisée par Paule Baillargeon et Frédérique Collin: «L'enfant femelle, fille des soumises, se révolte et décide de faire sa valise».*

Photo: Rutvina

La nuit nous appartient: *à l'initiative du* ***Regroupement québécois des centres contre le viol,*** *des milliers de femmes proclament leur droit de circuler librement dans les rues à toute heure du jour ou de la nuit, sans peur d'être agressées.*

Môman, *de Louisette Dussault: le conflit mère-amour/mère-police. Comment élever ses enfants dans une société pensée pour les adultes?*

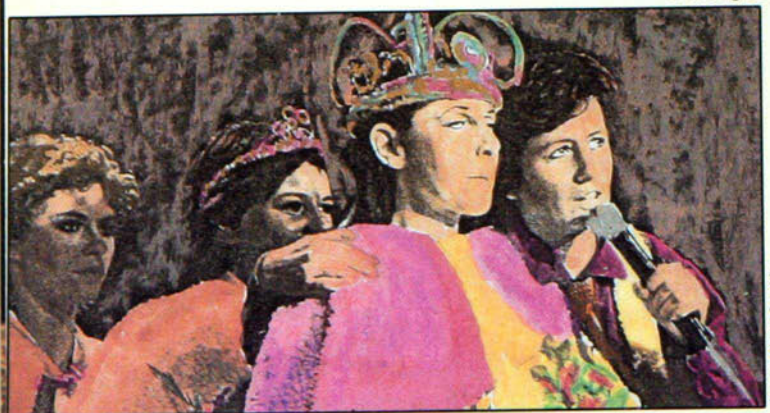
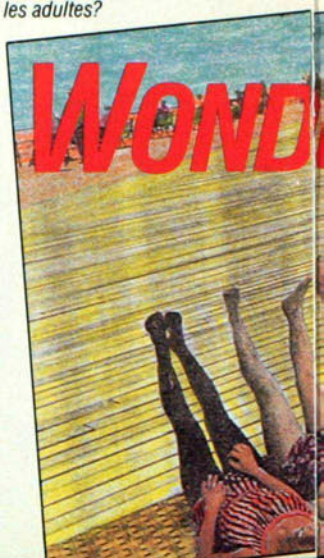


Photo: Michel Gauthier

Les ***Folles Alliées****, troupe de théâtre d'action féministe à Québec, connues surtout pour* ***Enfin Duchesses*** *une dénonciation des concours de «Miss».*

L'accouchement à la maison refait surface: ***Naissance-Renaissance*** *canalise toutes les ressources pour faire reconnaître le travail des sages-femmes, à l'hôpital comme à la maison.*



81 ROSE 1982

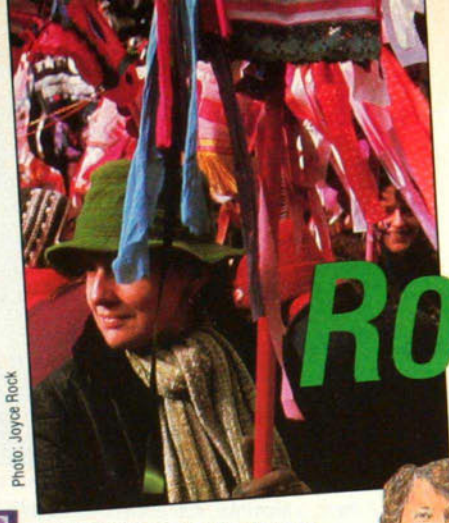


Photo: Joyce Rock

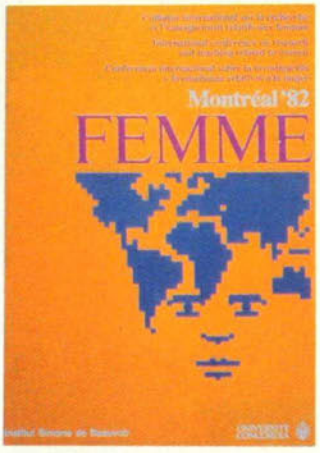
Film de Helen Doyle et Nicole Giguère: la maldie mentale comme conséquence sociale de la répression vécue par les femmes.

La Chevauchée rose: *la Journée internationale des femmes, sous les bannières de Marie Décary et Lise Nantel.*

Le Collectif Clio*, (Michèle Jean, Micheline Dumont, Marie Lavigne, Jennifer Stoddart) publie* ***l'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles****, un document de référence fondamental.*

Unique au Québec, ***Powerhouse****, galerie parallèle et lieu d'échanges, n'expose que des oeuvres de femmes.*

Juillet: organisé par l'Institut Simone-de-Beauvoir de l'université Concordia, le premier ***Colloque international sur la recherche et l'enseignement relatifs aux femmes*** *est le moment de définir des domaines de recherche prioritaires.*



L'Association des femmes autochtones du Québec*, lors des conférences constitutionnelles sur les droits aborigènes, revendique la clause d'égalité des sexes et demande la réintégration du statut d'Indien.*

Première au Québec, le colloque ***Perçons le mur du silence*** *analyse la situation des femmes journalistes et l'information faite sur les femmes.*

Photo: Claire Beaubrand-Champagne

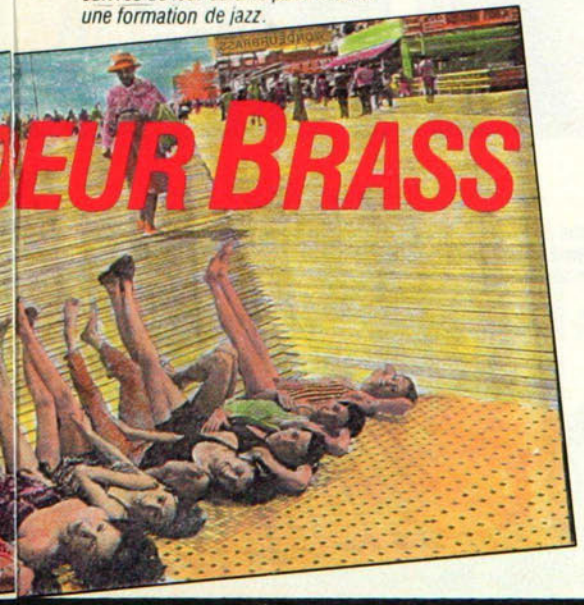
La crise économique frappe et appauvrit dramatiquement les femmes, particulièrement celles à la retraite.

Photo: Marik Beaudreau

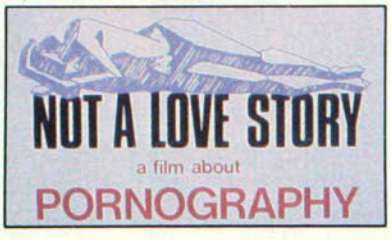
Photo: Kay Aubanel

Grève des travailleuses des Caisses populaires du Saguenay/Lac Saint-Jean, stratégique dans un secteur où les femmes sont défavorisées en termes de salaires et de promotions.

Wondeur Brass*: elles sont les premières à sortir leurs cuivres de leur cuisine pour monter une formation de jazz.*



C'est surtout pas de l'amour: *le film de Bonnie Klein s'attaque crûment à la pornographie et à la violence étalée partout, du dépanneur à la station de métro.*



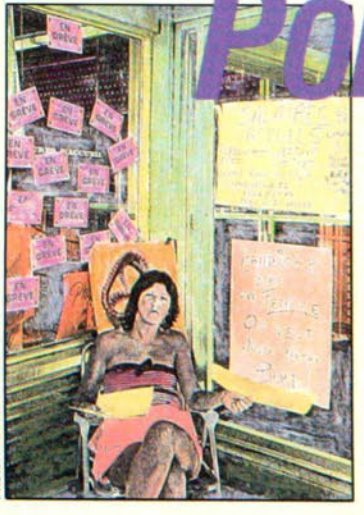


Photo: Archives C.S.N

1983

Photo: Louise DeGrosbois

8 mars: à Montréal, 400 lesbiennes, boucliers au poing, forment un contingent coloré, «de plus en plus visible».

Photo: Olivia Rovinescu

15-23 août: pour la 1ère fois en 43 ans, les 9 000 syndiquées du vêtement, des femmes à 90%, font la grève des boutons.

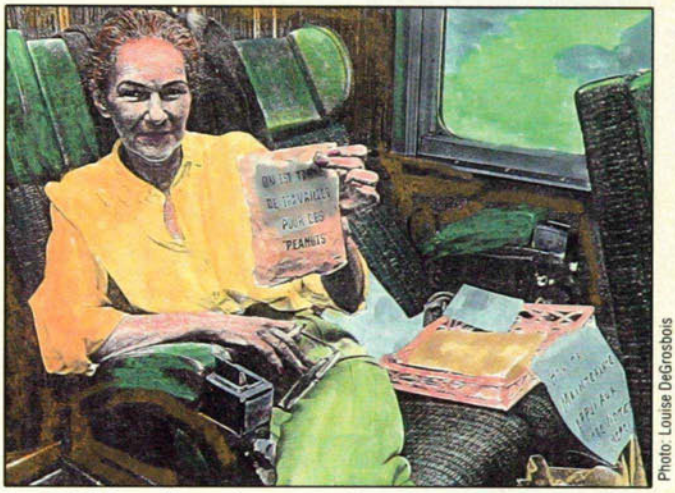


Photo: Louise DeGrosbois

Les 225 000 travailleuses du secteur public se font couper «dans le maigre»: les décrets gouvernementaux tombent malgré la mobilisation générale des syndicats.

Photo: Martine D'Amour

De plus en plus, les femmes deviennent les piliers du mouvement pour la paix, ici et ailleurs.

Féministe, syndicaliste et militante active depuis 1975, Monique Simard accède à la vice-présidence de la CSN.

*Le forum du CSF, **Les femmes, une force économique insoupçonnée**, attire 800 participantes enthousiastes. C'est aussi le testament politique de la présidente Claire Bonenfant.*

3 décembre: à Montréal, la bannière insultante du bar topless Café Caprice, «Nos modèles 1983 sont arrivés», soulève le coeur. Arrestation de manifestantes. La propriété privée est sauvegardée.

Photo: Robert Etchevery

*À l'aube des dix ans de **Vidéo Femmes**, **C'est pas parce que c'est un château qu'on est des princesses:** un film-réflexion sur les conditions particulières des femmes détenues.*

1984

Photo: Ginette Clément

ROSE TANGO

Rose Tango. *Pour la 2e année consécutive,* ***La Vie en rose*** *organise la fête du 8 mars. 3 500 femmes remplissent le Paladium.*

Photo: Sybil Plank

SOUVENIR

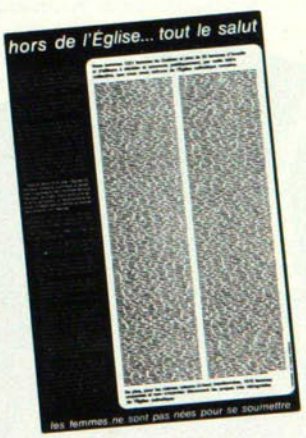
11 novembre: les ***Consoeurs du Souvenir****. Pour la 2e année aussi, Dana Zwonok rappelle les femmes violées en temps de guerre et sème l'émoi.*

Photo: Canapresse

Le 15 août, moment historique: avec le débat des chefs, la conditions féminine comme enjeu électoral.

Photo: René Levesque

15 mai: ***Les cordes à linge****, se mettent à parler... d'avortement, d'enfants, d'amour, de plaisir, de sexualité.*



Juste avant la visite de Jean-Paul II au Canada, 1 300 Québécoises s'excommunient elles-mêmes pour protester, à l'initiative du ***Centre de santé de Montréal.***

Photo: Archives «Cordes à linge»

Avec son 2e film, Léa Pool rafle tous les honneurs.

Les filles des féministes

par Carole Beaulieu

Elles ont survécu – très bien, merci ! – à une enfance sans poupée Barbie et sans lunch préparé par les douces mains de maman. Elles avaient huit, six, quatre et un an quand, à l'appel de *Québécoises deboutte*[1], leurs mères ont entrepris, chacune à sa façon, «dans les années chaudes du féminisme»[2], de dire la vie autrement. Quinze ans après le Front de libération des femmes du Québec (FLFQ), quinze ans après le «nous éduquerons nos filles autrement[3],» des *Têtes de Pioches*, que sont devenues les filles des féministes ?

Leur histoire de femme se conjugue-t-elle avec celle de l'humanité, comme le souhaitaient en épilogue les quatre auteures de l'*Histoire des femmes au Québec* ? Sont-elles féministes ? Quelles sont pour elles les luttes à mener d'ici l'an 2000 ? Pour tenter de répondre à ces questions, *La Vie en rose* en a rencontré cinq, pas nécessairement représentatives de la diversité du mouvement auquel leurs mères ont pris part, mais bien toutes «filles de féministes».

Saturées

«J'avais 13 ans. Je trouvais ça 'rushant', toutes ces énervées qui faisaient des réunions chez nous, qui disaient que les hommes étaient des cons», rappelle Nathalie Jean, sur les réunions des *Têtes de Pioche*. Overdose. Saturation. Recul nécessaire. Elles en parlent toutes un peu, les filles de féministes, qui ont grandi entre deux manifs, trois réunions et quatre remises en question.

D'ailleurs, aucune d'elles n'a été ou n'est actuellement impliquée dans ce qu'on pourrait appeler un groupe autonome de femmes. «Au cégep, les filles en étaient encore à discuter quels jouets donner aux enfants. Je savais tout ça. Ça me rebutait de ressasser les mêmes idées que j'entendais depuis que j'étais toute petite. J'ai préféré

Emmanuelle Barthau, Jennifer Alleyn et Dominique Jean

m'impliquer ailleurs», raconte Sylvie Trudel, 20 ans, étudiante à l'université en sciences politiques.

Féministes, les filles de féministes ? Oui. Non. Je ne sais pas. Tout dépend de leur âge ou presque. Pour Emmanuelle et Jennifer, 15 et 16 ans, le féminisme demeure encore abstrait, même si elles conviennent que des luttes restent à mener, qu'il «va toujours falloir un mouvement des femmes sinon on va reculer». «Je n'ai pas à être féministe en ce moment, lance Emmanuelle Berthou. Je sais que je vais l'avoir, ma job de mécanicienne sur un cargo. Je ne me sens pas concernée par ce pour quoi les féministes gueulent. À l'école, on leur réplique aux gars.»

Étonnées

Mais on ne relègue pas si facilement aux oubliettes l'héritage maternel. Pour Nathalie Jean la rebelle, qui a «envoyé promener tout ce que maman représentait» en arborant sa mini-jupe de cuir rouge et ses larges boucles d'oreille dans les corridors de l'École d'architecture, le féminisme a frappé à la porte cet été quand, dans le cadre d'un emploi d'inspecteur en bâtiment, elle a été confrontée à des «femmes à la maison qui ne lui faisaient pas confiance parce qu'elle était une femme dans une job d'homme». «Je ne comprenais plus. Ma mère s'était tellement battue. Je croyais que tout était réglé. Je ne comprenais pas comment ces femmes-là avaient pu ne pas être exposées aux idées féministes. Je trouve encore qu'elles ont été trop loin, ma mère pis sa gang, mais cet été, avec mes bonnes femmes, je ne manquais pas une occasion de leur dire ce que les femmes peuvent faire.»

Pour d'autres, comme Dominique Jean, 23 ans, le choix du féminisme s'est refait au quotidien, à mesure que «les idées de maman, pourtant acceptées et partagées», sont véritablement devenues les siennes. «Maintenant, c'est mon choix,» raconte celle qui, toute jeune, faisait des dessins pour ce qui allait être la voix du féminisme radical des années 70, le journal des *Têtes de Pioche*.

Outillées

Mère féministe ou non, les luttes à mener d'ici l'an 2000 ne sont pas plus évidentes ! Bien sûr, comme le rappelle Sylvie Trudel, il y a la légalisation de l'avortement, l'accès des femmes à de meilleurs emplois et de meilleurs salaires, «mais c'est en chemin, c'est inévitable», semblent-elles dire.

Chose certaine, même peu enclines à participer à des luttes collectives, elles se disent mieux outillées pour bâtir leur destin, plus intenses, plus agressives lorsque vient le moment de défendre leur autonomie. «J'ai jamais pensé que je pourrais dépendre d'un homme. Ça ne se négocie même pas,» lance Dominique Jean.

Elles sont d'ailleurs unanimes, les filles des féministes, sur la question de l'autonomie financière. «Mes bébelles, mes sous, mon indépendance économique,» comme le dit si bien Dominique, bachelière en histoire, «à 50-50 dans tout» avec l'homme qui partage sa vie. «C'est comme les sept filles avec qui je travaille l'été comme guide au canal Lachine. Sept filles avec des destins très forts, qui ont des passions et le courage de se donner ce qu'elles veulent, qui ne sont pas des militantes féministes mais qui ne parlent pas que de chums et de recettes.»

Admiratives

La question de la «féminité» est toute en mouvance chez ces femmes des années 80, auxquelles leurs mères ont appris à changer l'huile du moteur et à réparer les fusibles. «J'avais sept ans quand une femme avec la tête rasée est venue chez nous. J'ai dit à ma mère que j'étais pus capable. Je trouvais ça épouvantable», raconte Jennifer Alleyn.

Quoique conscientes des raisons de la révolte de leurs mères contre les stéréotypes féminins de beauté et/ou d'élégance, elles ne veulent pas être les «féministes mal habillées, pas maquillées», mais plutôt elles-mêmes, avec leur sensualité, leur goût de se plaire à elles-mêmes. «Je me trouve souvent plus ardente, plus convaincue. Mais c'est difficile de savoir si c'est moi ou si c'est parce que ma mère était féministe,» s'interroge Sylvie.

Moi. Elle. Difficile de faire la différence pour ces filles qui ont entretenu et entretiennent encore avec leurs mères des rapports privilégiés. «J'ai toujours vu la différence entre elle et les autres mères qui restaient à la maison, raconte Sylvie. Ça me plaisait. Je m'en faisais même une fierté.» Plutôt admirées, les mères, pour leur autonomie, leur audace, ce qu'elles ont osé dire ou faire. «Des fois, j'ai des mini-jalousies, raconte doucement Dominique Jean, devant le monde qui se font faire de la bouffe par leur mère, qui reçoivent des gâteaux faits à la maison. Bien sûr, maman cousait nos boutons et elle a repassé ma jupe le jour de ma graduation, mais c'était pas une «vraie» mère. Pourtant, jamais je dirai qu'elle s'est trompée. Je suppose qu'on pourrait dire que je marche sur ses traces.»

Optimistes

«Sur les traces de leur mère», ces femmes de moins de 25 ans marchent avec beaucoup d'optimisme, particulièrement en ce qui a trait à leur rapport avec les hommes. «Notre génération d'hommes est plus correcte,» disent-elles à l'unisson. «C'est important que je fasse attention à ne pas avoir les mêmes attitudes que ma mère, qui a un background très différent. Autour de moi, il y a des hommes intéressants,» explique Sylvie. Mais tout n'est pas encore gagné. «C'est aberrant. Si tu voyais le nombre de mes amies qui se cherchent un homme pour la vie, s'indigne Nathalie. Pourtant ces filles-là ont planifié des super carrières. Elles ont des bourses pour aller se perfectionner aux États-Unis mais elles pensent à se caser ! Moi aussi, je veux être deux mais pas à tout prix.»

Pour les plus âgées, qui ont établi de solides relations de couples, la question des enfants ramène sur le tapis toute la différence du «rapport au monde» qu'expérimentent les femmes. «C'est compliqué de réfléchir à ma vie avec des enfants. Quel temps ça va me prendre ? Est-ce que je 'handicape' mais projets ? La question revient beaucoup aux femmes, moins aux hommes qui disent souvent «si ma blonde veut». Je ne sais pas encore quoi en faire. C'est un 'bug' que ma mère n'avait pas. Elle nous a eues. C'est tout.»

Autonomes

Non, elles ne sont pas des super-femmes, les filles des féministes. Non, elles n'ont pas lu tous les classiques du féminisme qui traînaient dans les appartements de leurs parents et n'ont pas en mémoire tous les grands moments du féminisme québécois.

Et elles ont encore toutes «peur dans la rue». «Il y a des conditions objectives qui n'ont pas changé : la violence, le harcèlement sexuel, l'insuffisance du réseau de garderies. Nous vivons dans ce contexte-là, réfléchit tout haut Dominique. D'ailleurs plus j'avance, plus je trouve que les problèmes sont profonds. On a beau partager les tâches domestiques, ça va plus loin, comme une façon différente d'être au monde.»

Farouchement autonomes, porteuses d'un féminisme qui semble délaisser les luttes organisées pour investir avec assurance les multiples espaces de notre société, les filles des féministes mènent cette vie qui, comme leurs mères le voulaient, «ne serait plus ce qu'elle était»[4].

Derrière Dominique, la boulimique d'information, «en 'break' de militance, en démarche personnelle» ; derrière Sylvie, qui dit ne plus sentir en elle «ces relents de devoir-sacrifice» avec lesquels se défend encore sa mère ; derrière Nathalie, Emmanuelle, Jennifer... il m'a semblé souvent

Suite à la page 58

Carole Beaulieu est journaliste au *Devoir*, en plus de collaborer régulièrement à *La Vie en rose*.

1/ Le slogan «Québécoises deboutte !», devenu revue, a été lancé en 1971 par les militantes du Front de libération des femmes (FLF).

2/ *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Michèle Dumont, Marie Lavigne, Michèle Jean et Jennifer Stoddart. Coll. Idéelles, Éd. Quinze, 1982. Les auteures identifient les années chaudes du féminisme à la période 1965-1979.

3/ *Les Têtes de Pioche* 1976-1979, réédité aux Éd. du Remue-ménage.

4/ *L'Histoire...*, op. cit., p. 504.

Photo : Jean-Pierre Brisebois

BRASSERIE O'KEEFE

CARLING

Black Label

BIÈRE - BEER

DEPUIS 1840

Friedan
la mystifiée?

par Hélène Sarrasin

Vingt ans après *La Femme mystifiée*, Betty Friedan livrait récemment *Femmes, le second souffle*, une réflexion sur le vécu des femmes aujourd'hui et sur leur mouvement. Comme en 1963, c'est encore la perception d'un malaise qui l'incite à prendre la plume : «Comment, malgré toutes ces possibilités que nous avions arrachées pour elles et dont nous leur étions envieuses, comment (les femmes d'aujourd'hui) pouvaient-elles poser à haute voix certaines questions, évoquer certaines nécessités dont elles n'étaient pas sensées s'inquiéter, ces vieilles nécessités qui ont modelé nos vies, nous ont piégées, et contre lesquelles nous nous sommes rebellées ?»[1]

Mais contrairement à la réaction qu'avait suscitée *La Femme mystifiée* – enthousiasme chez les femmes en général, agressivité chez nombre d'hommes – *Femmes, le second souffle* a reçu un accueil mitigé des féministes et assez positif de personnes qui s'opposaient hier à la thèse de l'auteure.[2] Car certaines féministes considèrent que Betty Friedan marque un recul, abandonne la lutte. À l'inverse, ses nouveaux appuis y voient une autocritique du mouvement, de ses «excès», et un discours plus modéré, positif dans la conjoncture actuelle. Les uns et les autres devraient relire Friedan.

Dans le contexte socio-politique des années 60, la dénonciation de la «mystique féminine» a heurté les bases de toute la structure sociale. En écrivant que les femmes ne jouissaient pas en cirant le plancher de la cuisine et que redonner aux chemises un blanc immaculé ne constituait pas une expérience exaltante, Betty Friedan faisait voler en éclats cette image de la féminité dont les femmes avaient été bombardées de toutes parts après la Seconde Guerre mondiale.

Après vingt ans de féminisme, on se rend compte que ce que Friedan revendiquait – le droit d'être un être humain avant d'être épouse et mère – à peu près personne, en 1984, n'oserait s'y opposer publiquement. Mais elle ne s'est jamais située dans une perspective féministe radicale. C'est-à-dire qu'elle n'a jamais remis en question le système des rôles sexuels dans notre société. Pour Friedan, les enfants, l'entretien du foyer, sont et demeurent sous la responsabilité des femmes.

Un procès de trop ?

Dans *Femmes, le second souffle*, Friedan voit bien que le choix de faire carrière dans le cadre social actuel est difficilement compatible avec une vie affective riche, pour elle synonyme de vie de famille, et que les femmes en souffrent.

Friedan touche ici un point essentiel. On peut penser en effet que la réflexion et l'action féministes, bien qu'elles en aient toujours été préoccupées, doivent maintenant insister sur la qualité de la vie et des rapports humains. Malheureusement, plutôt que de prendre appui sur cette constatation, la réflexion de Friedan dévie et ce qui apparaissait fondamental – la difficulté d'articuler vie émotive et réalisation professionnelle – devient secondaire. L'auteure choisit plutôt de faire le procès d'une nouvelle mystique.

Selon Friedan, c'est la «mystique féministe» – développée en réaction à la «mystique de la féminité» – qui fait aujourd'hui obstacle à la pleine réalisation des femmes. Cette mystique est celle de toutes femmes qui, plutôt que de voir à changer le système, tentent plutôt de l'intégrer en arpentant les chemins traditionnels masculins et en omettant des dimensions importantes de la féminité : maternité, intimité, etc. Sans doute ne peut-on nier cette réalité, mais c'est déplacer le problème que d'en faire l'obstacle fondamental au plein épanouissement des femmes actuellement.

Longtemps on a hésité, c'est vrai (je l'ai moi-même ressenti), à parler de l'enfant désiré, du temps souhaité pour pouvoir s'occuper de soi, de son chum, de sa chum. On a hésité par peur d'être accusées d'être remplies de contradictions et sans doute le pensions-nous nous-mêmes. Je crois que nous avons maintenant mesuré les limites d'une telle attitude et que nous sommes en mesure de la dépasser[3].

Mais Betty Friedan semble faire fi de la volonté des femmes de poursuivre leur intégration au monde-malgré la difficulté de tout réussir à la fois. Elle identifie un problème majeur mais ne l'inscrit pas dans une réflexion théorique d'ensemble et ne donne aucune balise pour encadrer l'action à entreprendre. Sa critique sévère du mouvement féministe saborde même, d'une certaine façon, l'action qu'il aurait pu entreprendre là-dessus.

La démarche de Friedan est motivée par un sentiment de responsabilité face aux jeunes femmes mais aussi par un sentiment de culpabilité, qui l'amène à glisser vers des compromis douteux.

Bref, le nouveau souffle est faible.

Hélène Sarrasin, chargée de cours à l'Université de Montréal, travaille présentement à une thèse de doctorat sur les perspectives du mouvement des femmes au Québec.

1/ *Femmes, le second souffle*. Friedan, Betty, Éd. Stanké, Montréal, 1983.

2/ Voir l'éditorial de Marcel Adam dans *La Presse* du 28 avril 1984.

3/ La lutte pour la reconnaissance des sages-femmes, la participation importante des groupes de femmes à la consultation organisée par le gouvernement québécois sur une future politique familiale, pour ne donner que deux exemples, en témoignent.

BOUQUINEZ À L'AISE À
AGENCE DU LIVRE
1246 rue St-Denis Montréal
Tél.: 844-6896

Bon anniversaire

aux entêtées
de la Vie en rose!

CSN

Comme vous, les 80,000 femmes du secteur public CSN sont déterminées à aller de l'avant.

Le Gouvernement veut nous imposer un recul de 20 ans. Pas question!

Nous voulons garder nos jobs et pouvoir les faire bien.

Chacune à notre manière, travailleuses dans le secteur public ou le secteur privé, dans les groupes populaires, usagères des services publics, notre bataille est commune!

Un héritage insupportable

«Je suis tannée de me faire rabâcher les oreilles par les plus vieilles, de leur fatigue, de leur épuisement, de leur désespoir et de leur regard hautain sur la relève dont je suis.[1]»

Le texte suivant n'avait pas été prévu; nous ne soupçonnions pas la colère des «jeunes» féministes engagées, de celles qui, sans avoir connu l'euphorie des années 70, nous suivent de près, et que nous considérions simplement comme notre prolongement.

par Ginette Noiseux

À Francine Pelletier.

Je t'écris parce que j'ai aimé ton article dans l'*Agenda des femmes 85*[2]. J'y ai lu des constatations qui m'ont éclairée, auxquelles je pouvais enfin m'identifier. Tu dis qu'il nous reste à nommer de A à Z le monde dans lequel nous voulons vivre... ça me parle enfin d'avenir et d'action ! Pour nous, les jeunes, qui n'avons pas participé aux grandes manifestations des années 70, qui connaissons plus l'amertume que l'espoir créé par cette époque du féminisme, c'est essentiel. D'ailleurs, ce qui a surgi surtout, en lisant ta réflexion sur les dix dernières années du féminisme, c'est un sentiment de colère devant l'héritage insupportable que nos aînées nous ont légué.

De quoi aurait l'air un féminisme attirant et viable, dis-tu ? Mais de quoi a l'air celui qu'on nous propose maintenant, celui que l'on m'a proposé il y a quatre ans ? À 23 ans, on me demandait d'être codirectrice d'un théâtre féministe, et c'était merveilleux. Je n'avais pas à attendre la mort des aînées pour hériter de l'entreprise ! Nous étions deux nouvelles, nous créerions de concert. La création des femmes, du moins au Théâtre expérimental des femmes, s'effondrait sous le poids de la fatigue et des déchirements. Parce que nous considérions que c'était important, et par besoin d'identité collective, nous avons décidé de poursuivre le travail, car, sans en avoir comme vous la nostalgie, nous avions énormément mystifié les années 70.

Vous aviez tant parlé alors que nous n'y étions pas ! Comme le disait une jeune comédienne : «Je n'ose plus poser de questions à des femmes qui sont tannées de se répéter.»

À découvert

Nous avons peur d'être rejetées par les féministes, cette mauvaise peur de ne pas être assez informées, assez qualifiées. Alors nous lisons, nous lisons, sans vraiment trouver notre place. Bien sûr, nous nous reconnaissons à travers ces écrits mais nous nous demandons où nous allons, sans assises, sans alliées, à découvert, à l'intérieur de collectifs divisés.

On veut qu'émergent de notre génération de nouvelles théoriciennes géniales, et nous sommes marquées de la honte de notre infertilité. Ces théoriciennes naîtront de notre nouvelle conception de la sexualité. Il faut l'avoir vécue et en parler pour qu'elles puissent l'écrire. J'évoque ici la luxuriance, le narcissisme, la puissance sexuelle féminine. Mais il y a de quoi transformer le monde ! Serons-nous prêtes à soutenir ces femmes qui oseront les premières franchir *toutes* les barrières psychiques de leur identité d'opprimées ? Peut-on concevoir un amour lesbien de son corps dans une relation hétérosexuelle ?

Dans l'isolement

Nous, celles de 25 à 30 ans, sommes aussi les produits d'une lutte qui nous a éveillées à choisir des métiers monopolisés par les hommes. Nous sommes le produit du patriarcat qui a instauré, dans nos écoles, des structures favorisant l'individualisme, afin que mai 68 ne soit jamais plus. Mais nous n'avons pas dropé nos études à cause de la crise économique ou du haut taux de divorces.

Nous voilà aujourd'hui des spécialistes (scénographes, auteures, éclairagistes, etc.), compétentes, mais pour la plupart sans travail et sans organisation. C'est-à-dire sans réseaux pour nous «backer», pour nous recevoir. Nous manquons d'institutions pour refléter notre multiciplicité.

Notre spécialisation ne va pas à contre-courant de nos idéaux. Elle devrait tisser entre nous des liens et nous permettre de nommer de A à Z le monde dans lequel nous voulons vivre. Or, quels liens existe-t-il entre les femmes biologistes, philosophes, scénographes ? Tout se tient, entre ma recherche sur l'imaginaire féminin branchée sur le milieu écologique, la médecine bio-dynamique et la philosophe Mary Daly. Comment se fait-il alors que nous soyons si isolées ?

Il est temps de rétablir des ponts – et nos priorités. De nous dévoiler. Tant mieux si 1985 est l'année des bilans. Cela implique que c'est aussi l'année des perspectives d'avenir.

Ginette Noiseux est scénographe et, depuis quatre ans, codirectrice du Théâtre expérimental des femmes à Montréal.

1/ Lise Vaillancourt, écrivaine et codirectrice aussi du TEF, dans un texte qu'elle nous envoyait à la suite de la lettre de Ginette Noiseux.

2/ *Agenda des femmes 1985*. Éd. du Remue-ménage, Montréal, 1984. Des militantes féministes y analysaient «leur» décennie : Colette Beauchamp, Nicole Lacelle, Francine Pelletier, Hélène Pedneault, Colette Bétit et les éditrices.

CENSURE

Nécessairement moralistes

«Une féministe n'est pas nécessairement militante, mais elle est nécessairement moraliste. Il faut le savoir et il faut savoir le revendiquer.»

par Nancy Huston

«Une vague odeur de moralisme», dit-on. De quelque manière qu'on la formule, la question du moralisme féministe est dans l'air du temps – comme une odeur, justement – depuis quelques années. Et il devient urgent de lui donner une existence plus concrète. À travers des mots, oui. Mais des mots qui ont du poids, et qui produisent des effets... Qu'on me permette de raconter une expérience personnelle (et donc parisienne), parce qu'elle me semble édifiante.

En 1981, l'idée du féminisme comme moralisme, à force de flotter dans l'air, commence à me trotter dans la tête. J'en parle avec deux amies. La première, Léïla Sebbar, avait écrit un livre intitulé *Le Pédophile et la maman*, paru peu après mon propre livre *Jouer au papa et à l'amant* ; il se trouve que, toutes deux, nous dénoncions la pédophilie et que, toutes deux, nous avions été traînées dans la boue par le pédophile-star de Paris, Gabriel Matzneff, dans le journal homosexuel *Le Gai Pied*. Matzneff filait une longue et pénible métaphore sur nos méthodes policières, nous traitant respectivement de «commissaire» Sebbar et d'«inspecteur» Huston, sous prétexte que nous avions toutes deux émis des réserves à l'égard de la libération-des-enfants-grâce-aux-rapports-sexuels-avec-des-adultes. La deuxième amie, c'était Anne-Marie Dardigna, auteure d'une remarquable remise en cause de l'«érotisme noir» en littérature : *Les Châteaux d'Éros*.

À trois, donc, nous avons discuté plusieurs fois de ce «problème» du moralisme. Et il nous est apparu clairement que les prises de position féministes étaient très souvent, indiscutablement, moralistes. Pas moyen de le nier : condamner la pornographie, la prostitution, l'excision, lutter en faveur de l'avortement ou pour la reconnaissance du viol comme crime – tous ces efforts s'enracinaient dans une seule et unique conviction *morale* qui, pour être implicite, n'en était pas moins exprimable.

Cette conviction peut être formulée à peu près comme suit : *toute fille et toute femme, quelle que soit son appartenance nationale, culturelle, raciale, etc., doit être respectée dans son intégrité et considérée comme la propriétaire exclusive de son corps. Ce corps ne peut et ne doit être ni vendu, ni acheté, ni échangé, ni battu, ni mutilé, ni pénétré de force, ni obligé de porter un enfant, du seul fait de son appartenance au sexe féminin.*

Une idée en l'air

Dit comme ça, ça paraissait simple, et même tout à fait défendable. Fortes de ce premier consensus esquissé entre nous, nous avons contacté d'autres amies et connaissances, liées de près ou de loin au mouvement des femmes, pour leur demander si la question du «féminisme comme moralisme» les intéressait, elles aussi. À notre grand étonnement, elles ont toutes répondu que oui. C'était une idée dans l'air, comme je vous ai dit. Alors, nous sommes allées voir Simone de Beauvoir pour lui proposer un numéro spécial des *Temps Modernes* consacré à ce thème. Elle a immédiatement compris l'enjeu de la question, elle nous a écoutées attentivement, mais pour le numéro spécial elle a dit : «Travaillez, écrivez, allez-y, et nous verrons après si la quantité et la qualité des textes le justifient». Elle avait raison d'être prudente, comme vous allez voir.

Étape suivante : grande réunion dans mon studio de 25 mètres carrés ; nous étions une trentaine entassées là-dedans. Des femmes de plusieurs horizons différents : les responsables de la chronique du «Sexisme ordinaire» des *Temps Modernes*, justement ; des historiennes ; des écrivaines ; Simone Iff du Planning familial ; plusieurs collaboratrices de la *Revue d'en face*... Discussion houleuse, passionnée, désordonnée, foisonnante, comme dans les bons vieux temps des débuts du mouvement, dix ans plus tôt. Au bout de quelques heures, nous décidions, pour mener à bien ce projet, de former des «groupes de travail». Aussitôt dit, aussitôt fait. Tel groupe explorerait l'aspect historique de la question, tel autre l'aspect philosophique, tel autre l'aspect légal, et ainsi de suite. Très bien. Mais – par une sorte de prémonition difficile à expliquer – j'avais la certitude, à la fin de cette soirée-là, que ce numéro ne verrait jamais le jour.

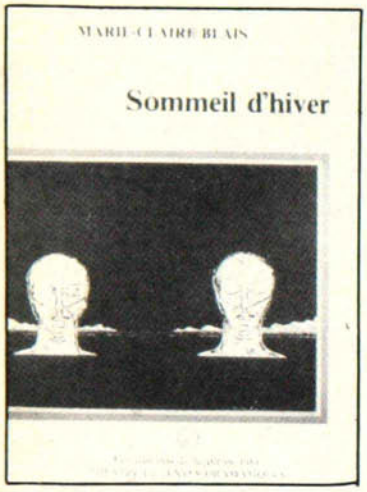
C'était exact. La raison en était peut-être l'état plus général du mouvement des femmes en France à ce moment-là : les journaux et revues mouraient comme des mouches, les querelles entre groupes s'étaient envenimées... Peu importe ; ce n'est pas mon propos ici.

Le groupe auquel je m'étais associée, avec Leïla et Anne-Marie, s'appelait «Fantasmes alternatifs». L'idée en était que nous ne pouvions pas passer notre temps à dénoncer les fantasmes phallocratiques si nous n'avions rien à «mettre à la place», comme on dit. Ce groupe s'est réuni pendant un an et demi – longtemps après que l'idée même d'un numéro des *Temps Modernes* se fut volatilisée. À cinq ou six, nous nous voyions tous les quinze jours ou tous les mois, et nous nous sommes vite rendu compte que nous ne parlions pas du tout des «fantasmes alternatifs». Nous parlions des mêmes fantasmes que d'habitude – phallocratiques, patriarcaux, aliénants –, en essayant de comprendre pourquoi certains d'entre eux continuaient de nous fasciner.

À ce moment, nous sommes revenues au «féminisme comme moralisme», mais par un autre biais : nous nous apercevions que ce genre de discussion était plus ou moins tabou dans le mouvement des femmes, et que nous nous étions souvent autocensurées afin de correspondre à l'image idéale que nous avions de la «bonne» féministe.

Nancy Huston est romancière et essayiste, auteure des *Variations Goldberg* (Seuil, 1981) et de *Mosaïque de la pornographie* (Denoël, 1982). Albertaine d'origine, elle vit aujourd'hui à Paris.

aux Éditions de la **Pleine Lune**



ET CHEZ VOTRE LIBRAIRE

Du théâtre qui se lit

MARIE-CLAIRE BLAIS
Sommeil d'hiver

Marie-Claire Blais dramaturge, qui connaît? Dès 1968, elle écrivait sa première pièce *L'exécution*, et en 1976, *La nef des sorcières*. *Sommeil d'hiver* est un recueil de quatre textes dramatiques précédés d'une pièce de théâtre. Des textes envoûtants sur la solitude, la création, l'amour, la liberté et l'oppression.
9,95$

JOVETTE MARCHESSAULT
Alice & Gertrude,
Natalie & Renée
et ce cher Ernest

Jovette Marchessault évoque les présences d'Alice Toklas, de Gertrude Stein, de Natalie Barney, de Renée Vivien et d'Ernest Hemingway, puis transforme le jeu dramatique en une célébration de la parole. Un texte flamboyant. Qu'on se rappelle *La saga des poules mouillées*, «ce très grand moment du théâtre au Québec».
9,95$

ANNE-MARIE ALONZO
Une lettre rouge
orange et ocre

La mère et la fille. Deux femmes s'attirent se lient et se déchirent. Se retrouvent aussi au pied de la croix car leur vie est vive et douloureuse. Il y a pourtant le rire. L'humour/amour des deux, les voix sont souvent douces, les sourires frôlent les regards éclatés. Un livre émouvant.
7,95$

MARIE SAVARD
Sur l'air d'Iphigénie

Marie Savard explore le lieu interdit de la rencontre amoureuse de la mère et de la fille. Son écriture, sauvage et lucide, tourne en dérision le dominant Imaginaire de la Culture.
7,95$

DANS LA COLLECTION «Rrose Sélavy» dirigée par Yolande Villemaire

COLETTE TOUGAS
Le porphyre de la rue Dézéry

Un premier roman au timbre de voix singulier et attachant. Colette Tougas évoque, avec une maîtrise étonnante, les mutations de l'âme de l'enfance à l'âge adulte. C'est d'une drôlerie et d'une intelligence à toute épreuve. *Le porphyre de la rue Dézéry* est un livre d'images et de secrets.
7,95$

J'exagère un peu et j'emploie peut-être abusivement le «nous», mais en substance c'était ça : le mouvement agissait sur nous comme un surmoi. Du reste, ce même conflit – entre le discours féministe et la vie intime de celles-là mêmes qui le tenaient – a éclaté au grand jour l'année suivante aux États-Unis, lorsque les lesbiennes S.-M. (sado-masochistes) ont conspué l'image de la «sexualité à la vanille» que trimballait depuis toujours le Women's Lib... Bref, toutes ces questions étaient dans l'air.

Un projet à l'eau

L'une des femmes de notre groupe, Ruth Stegassy, travaillait comme traductrice pour la maison Harlequin en France. Elle nous faisait des analyses fines et désopilantes de la structure (invariable, c'est bien connu) de ces romans à l'eau de rose. Nous nous sommes dit : Tiens ! Ces structures ne sont pas très différentes de celles de la pornographie, et pourtant Harlequin vise un marché presqu'exclusivement féminin. Peut-être ne faut-il pas aller trop vite dans la dénonciation des «mâles», sans chercher à comprendre l'attrait qu'exercent *sur les femmes* les histoires qui démontrent la supériorité des hommes.[1]

L'année suivante – après un certain nombre de péripéties et parmi les bonnes résolutions de la «rentrée» – nous sommes passées des «propos en l'air» à un «projet concret». Il n'y aurait pas de numéro de revue, tant pis, mais... Savez-vous ce qu'on a décidé de faire ? D'écrire, collectivement, un roman à l'eau de rose ! L'idée paraissait bonne : ça nous amuserait, ça nous permettrait d'explorer nos fantasmes rétro, nos «rêves de midinette», comme disait Leïla, et puis ça aurait l'avantage de nous rapporter de l'argent.

Vous l'avez déjà deviné, ce roman n'a jamais vu le jour. D'abord, nous ne nous accordions pas sur le prénom et la profession de l'héroïne ; ensuite, après avoir quand même écrit un premier chapitre drôle aux larmes, nos réunions se sont espacées, nous nous sommes perdues de vue, et le projet est tombé à l'eau.

Comme vous voyez, entre les idées en l'air et les projets à l'eau, le féminisme-comme-moralisme n'a pas fait beaucoup de progrès en France. Cet échec devrait d'ailleurs intéresser Luce Irigaray, dont le projet philosophique depuis quelques années consiste à montrer que les grands penseurs masculins ont systématiquement négligé ou refoulé ces éléments féminins que sont l'eau et l'air (sur Nietzsche : *L'Amante marine* ; sur Heidegger : *L'Oubli de l'air*). En effet, les morales échafaudées depuis toujours par les hommes ont tendance à être drôlement *solides*, et à produire des effets très palpables, notamment en ce qui touche (sans jeu de mot) le corps des femmes. Pensez aux morales chrétienne, islamique, juive, hindoue, aristocratique, libertine, bourgeoise, libertaire... C'est impressionnant, non ? Même quand ce ne sont pas des morales «officielles», elles ont toutes ce plus petit dénominateur commun : la conviction qu'il faut surveiller, tenir en bride, mâter, d'une manière ou d'une autre, le corps féminin.

Un credo individualiste

Le credo féministe esquissé plus haut n'est pas très loin de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* ; il tient de l'idéologie individualiste, dominante en Occident depuis 200 ans. En effet, si la société prime sur l'individu-e, on peut justifier toutes sortes de pratiques misogynes : la prostitution de certaines femmes préserve la vertu des autres ; l'excision des petites filles garantit leur soumission à leur futur mari et entérine leur destinée maternelle ; l'échange des femmes renforce la solidarité des clans entre eux, et ainsi de suite. D'une façon générale, la gestion de la féminité est un élément clé de la préservation des traditions culturelles, et le féminisme une réaction typiquement «moderne» là encore, puisqu'il valorise l'égalité des individue-e-s au détriment de la cohésion sociale.

Il s'agit donc d'assumer pleinement ce credo, avec tout ce qu'il implique d'anti-relativiste et d'anti-libéral. Cela ne veut pas dire réactionnaire et fasciste, mais cela veut bel et bien dire moraliste. C'est incontournable : dès l'instant où on n'est pas satisfait-e avec le monde tel qu'il est et où on agit dans l'espoir de le changer, on est moraliste. Parce que n'être pas satisfait-e avec le monde tel qu'il est, c'est faire une distinction entre le bien et le mal. C'est estimer que le *statu quo* a du mal, fait du mal, et c'est imaginer un bien pour lequel il vaut la peine d'agir. Je ne dis pas *lutter* parce que c'est un vieux mot fatigué et fatigant.

Agir en faveur d'un bien, on peut le faire par sa parole et par sa façon d'être ; une féministe n'est pas nécessairement militante, mais elle est nécessairement moraliste. Il faut le savoir et il faut savoir le revendiquer. Parce que de nos jours, le mot «moraliste» est une injure. Il a des connotations négatives dans nos sociétés qui ne savent conjuguer la liberté individuelle qu'au masculin. Appliqué aux institutions, il évoque la répression ou le désir de répression.

Appliqué aux femmes, «moraliste» signifie bien pire encore : la frigidité, le ressentiment, la menace castratrice. Surgit tout de suite l'image de la Mère punissante dont les garçons croyaient s'être affranchis en quittant la maison. Ils vont dans le grand monde et il s'attendent à ce que leurs blondes, au moins, les laissent faire ce qu'ils veulent (plus : qu'elles coopèrent ; qu'elles les aident à bafouer les règles

1/ Après tout – fait également bien connu – ce sont les lectrices qui déterminent en grande partie le contenu des romans sentimentaux, et quand elles se «lassent» d'une formule, celle-ci se transforme aussitôt pour s'adapter à leurs goûts, l'unique critère de qualité étant la *vente*.

il faut lire
les lettres de

FLANNERY O'CONNOR

Qu'aurait pu faire Flannery O'Connor sinon écrire? À 27 ans, elle apprend qu'elle est atteinte d'une maladie incurable. Il lui reste juste assez d'énergie pour écrire, et comme, à l'en croire, elle n'est "bonne qu'à ça", elle parvient, "en clignant de l'oeil à considérer cette épreuve comme une bénédiction". Pourtant, la littérature ne lui suffit pas, elle a de la vitalité à revendre et se lasse, à la longue, de "parler de gens qui n'existent pas à des gens qui n'existent pas". Alors, elle s'adresse aux amis de chair et d'os pour leur dire ce qui est: la ferme, les métayers noirs, les démêlés de sa mère avec le bétail, la difficulté d'être une femme de lettres dans une petite ville du Sud.

"C'est une grande découverte. Celle d'une femme exceptionnelle par sa lucidité, son don pour noter le grotesque, c'est-à-dire le mélange de comique et de tragique, de ceux qui passent à sa portée, son humour qui ne la lâche pas, même aux portes de la mort, et qui n'est pas la moindre forme de son courage, une franchise et une honnêteté dont je ne vois pas d'autre exemple que Kafka."
(Roger Grenier, *Le Monde*)

"Il ne pouvait pas nous échoir un plus grand bonheur de lecture." (Angelo Rinaldi, *L'Express*)

Éditions Gallimard — En librairie à $24.95

maternelles). Et puis qu'est-ce qu'ils entendent ? Encore des «non». Encore des interdits : «Ne touche pas ci, ne fais pas ça» – C'est enrageant. Ils enragent.

Et nous ? Nous culpabilisons.

Tergiversations féministes

En France – puissent nos déboires servir de mise en garde aux Québécoises – les deux cas exemplaires à cet égard sont l'affaire *Détective* en 1978 et l'actuelle «Proposition de loi antisexiste».

Dans le premier cas, un mensuel spécialisé dans les faits divers à caractère sexuel a été interdit d'affichage et de vente aux mineur-e-s ; presque tous les journaux ont attribué cette interdiction aux «féministes» (alors qu'elle était le fait d'instances institutionnelles dont les groupes de femmes avaient pris bien soin de se distancier) ; ils ont hurlé à la censure, à l'atteinte à la liberté d'expression. Entendre leurs chums libéraux (progressistes) crier haro sur le féminisme a provoqué une crise de conscience chez bon nombre de femmes. Elles se sont culpabilisées, pour rien, en fait, puisque *Détective* est immédiatement réapparu sous un autre titre *(Qui ? Police)*, sans rien changer à sa couverture ni à son contenu. Depuis l'an dernier il a même repris son titre d'origine. *Détective* est mort, vive *Détective !*

Dans le deuxième cas, le malentendu a été encore plus flagrant, car à la seule mention d'une «loi antisexiste» les journaux de gauche, *Libération* en tête, se sont mis à pleurer hypocritement sur Flaubert et Baudelaire. Et les féministes de tergiverser : d'une part, ont-elles répété, il s'agit non pas d'une loi mais d'une *proposition* de loi ; depuis maintenant plus de deux ans, Yvette Roudy, ministre des Droits de la femme, échoue même à la faire inscrire à l'agenda de l'Assemblée nationale. D'autre part, cette loi n'interdirait pas les publicités, livres et films sexistes ; elle permettrait simplement à certaines associations féminines de se constituer partie civile pour demander cetete interdiction. En dernière instance, donc, ce serait un *juge* – probablement mâle – qui trancherait.

Mais il ne faut pas être de mauvaise foi. Ce n'est pas parce que le pouvoir décisionnel sera délégué que nous n'aurons rien à voir avec les décisions prises. On ne peut pas jouer sur tous les tableaux à la fois. Ou bien on pense qu'un certain type de représentation des femmes doit disparaître, et alors on intervient directement ou indirectement en ce sens, ou bien on se déclare non-interventionniste sous prétexte que la «liberté d'expression» est sacro-sainte.

Mais la censure

La censure est une question complexe, et grave. Nous sommes loin de la belle simplicité du credo évoqué tout à l'heure. Si nous ne voulons pas être assimilées aux forces répressives avec lesquelles nous sommes parfois amenées à conclure des alliances (l'Église au Québec, l'État dans l'Indiana[2]), nous devons à la fois revendiquer une position de principe et savoir entrer dans des considérations stratégiques. Nous devons parvenir à *agir* en faveur de nos valeurs, plutôt que de continuellement *réagir* aux valeurs qui nous sont imposées.

À mon avis, il faut censurer le moins possible, mais censurer quand même : les films *snuff* (dans lesquels de vraies femmes sont vraiment tuées), les publicités les plus avilissantes, l'affichage des magazines pornographiques, pas beaucoup plus. Il faut insister sur des distinctions que le libéralisme tend à effacer : obliger les gens à voir une image *n'est pas* la même chose que de leur permettre de la voir ; un-e enfant *n'est pas* la même «chose» qu'un-e adulte ; un livre (fait avec des mots) *n'est pas* la même chose qu'un film (fait avec des corps vivants)...

Mais la censure n'est en aucun cas une panacée. Le sexisme n'est pas une chose si superficielle qu'il suffirait d'une loi pour l'éliminer. Notre moralisme doit absolument tenir compte de cette nuance : distinguer entre le bien et le mal ne veut pas dire diviser le monde en «bons» et en «méchants». Si l'expérience loufoque de notre groupe «Fantasmes alternatifs» nous a appris quelque chose, c'est que l'identification du mal au mâle est un leurre. Les femmes ne sont pas spécialement bonnes. Même pas les féministes. «Les hommes en général» ne sont pas les méchants. Même les hommes pornographes-proxénètes-clients-machos-violeurs sont «méchants» pour des raisons qu'on ne peut pas faire l'économie d'analyser.

Des raisons qui tiennent, entre autres, à la place assignée aux mères dans nos arrangements familiaux. Car la haine de la femme, c'est avant tout l'ambivalence à l'égard de la mère et cette ambivalence, beaucoup de femmes la partagent. Elle a des racines profondes, et le fait de couper quelques-unes de ses branches les plus hideuses n'empêchera pas l'arbre lui-même de pousser de plus belle.

Sans une transformation globale – qui ne peut être que très graduelle – de nos modes de vie *et* privés *et* publics, les causes de notre oppression demeureront intactes, et tous nos efforts pour en enrayer les effets seront voués à l'échec. En d'autres termes, si nos analyses de ces problèmes sont simplistes, les remèdes que nous proposerons le seront forcément aussi. Ce qui veut dire qu'ils ne marcheront pas, qu'ils tomberont à l'eau, qu'ils s'évaporeront pour redevenir une «vague odeur de moralisme»...

Et que notre point d'arrivée sera le même que notre point de départ.

2/ Allusion à la lutte anti-pornographique : les évêques québécois se sont opposés à la porno télévisée ; la ville d'Indianapolis a adopté un règlement permettant à des citoyen-ne-s, bafoué-e-s dans leurs «droits civiques», d'intervenir contre la porno.

Mon pè

par Hélène Pedneault

Je voulais dire à Sylvie, mon amie Sylvie, que j'avais 24 ans quand mon père est mort. Et j'ai dit : j'avais 24 ans quand je suis mort. C'est ce qui est sorti de moi, de ma bouche, spontanément, et c'est aussi ce qui m'a coupé la parole ensuite : comme si après cette phrase, je n'avais plus rien à dire. Ce n'est pourtant pas ce que je voulais dire, en bonne fille précise, bien engoncée dans ses événements importants comme dans une cagoule protectrice, l'hiver, sous zéro. Ce n'est pas du tout ce que j'aurais voulu dire, je l'ai dit quand même, bien malgré moi, et après je ne me suis plus du tout souvenue de ce que je voulais dire à Sylvie. C'était sans doute sans intérêt. D'ailleurs, j'ai été obligée de partir presque tout de suite après la phrase tant je venais de me couper la parole d'un coup. On m'aurait tranché la carotide ou la langue que je n'aurais pas été plus muette et terrorisée. À cause de sept mots sortis en lapsus – parce que c'est comme ça qu'on appelle ça – sept mots bien courts qui m'en ont dit plus long que huit années de rationalisation ardente.

La veille, j'avais écrit à Suzanne et j'avais signé – je ne sais trop pourquoi – Hélène Pedneault, fille de Louis-Philippe. C'est sorti comme ça, je ne l'ai pas retenu, mais je me suis étonnée. Ça faisait des années que je n'avais pas nommé le prénom de mon père. Et le lendemain, je me rends compte qu'il est mort avec une grande partie de moi et que je n'arrête pas de bouder depuis ce temps-là. Parce que je suis une fille qui boude, j'ai pris connaissance de ça dernièrement. Je ne le savais pas, parce qu'en général personne n'emploie ce mot pour qualifier le comportement d'une adulte bien portante et saine en général. Mais je boude. Comme s'il pouvait me le payer d'être mort avant son temps. Ou le mien ? Bouder au lieu de bouger, ce qui est le cas de beaucoup de monde, hommes et femmes, qui bloquent sur un passage de leur vie au lieu d'avancer. Les trois quarts du temps, quand on ne va pas bien, c'est qu'on est en train de bouder. Sinon on bouge, même si on n'oublie pas les marques.

Ça faisait déjà douze ans d'ailleurs que je boudais mon père parce qu'il avait arrêté, du jour au lendemain sans prévenir, de m'amener à la chasse et à la pêche. J'étais probablement devenue trop une fille, ça devait commencer à paraître. Il ne m'a donné aucune explication et à douze ans je n'ai pas compris. J'ai sangloté et ensuite boudé dans ma chambre pendant quelques jours. Peut-être un seul mais il a été long. C'est après sa mort que je me suis donné des semblants d'explications. Il m'a obligée à devenir une fille avant que je ne le veuille : j'avais été son seul garçon pendant si longtemps. Le salaud, il m'a laissé tomber, lâchement. Mais il ne pouvait pas m'expliquer, il n'aurait jamais trouvé les mots qu'il fallait : il ne pouvait que sentir qu'il devait agir comme ça avec moi puisque je n'aurais jamais décollé toute seule de son ombre, qu'il aille chez Canadian Tire ou à la pratique de la fanfare de Jonquière où il m'assoyait parmi les boîtes d'instruments vides, par terre. C'était un bon musicien, j'étais fière de lui, il savait jouer l'Arlésienne de Bizet et aussi le Washington Post pour les parades. Je ne décollais pas de lui. Marie-Claude dirait que j'étais une vraie tache.

Mais c'était un père qui collait aussi, qui savait coller, qui prenait dans ses bras, qui chantait des chansons et qui berçait sans jamais avoir l'air de se fatiguer. C'était un père qui aurait pu être une mère, mais qui n'avait pas les désavantages de ce rôle ingrat, qui a eu la chance de ne pas en être une. C'est sûr qu'il avait moins de responsabilités. Mais il était un homme avec quelque chose en plus que tous ceux que je connaissais à l'époque. À la différence de ma mère, il avait des liens avec l'extérieur, il avait des activités, et l'extérieur m'a toujours attirée quand il s'agissait de l'extérieur de la famille. Il ne faisait pas le ménage, il bricolait : ce qui est bien plus intéressant à regarder et à aider pour une enfant entre 0 et 12 ans. Il ne faisait pas la cuisine, il allait à la pêche l'été, ce qui est une activité passionnante à faire (même s'il faut toujours se taire) avec l'homme qu'on aime, surtout quand il vous amène à la rivière sur la barre de son bicycle, par les petites routes en gravelle.

Il n'y avait que lui qui pouvait me consoler quand le docteur Lapointe à la grosse voix impressionnante venait me donner une piqûre. (Il fallait que je sois dans ses bras, et là le docteur pouvait me donner toutes les piqûres qu'il voulait.

Illustration : Marlène Devost

re à moi

Après je m'endormais, épuisée d'avoir eu si peur, toujours dans ses bras.) Mon père avait une manière de nous bercer assez particulière, une jambe pendante par-dessus un des bras de la chaise berceuse, ce qui nous faisait un appui-dos très confortable.

Je faisais tout ce qu'il faisait : il lisait, je lisais, je lis encore énormément. Il bricolait, je bricolais, (nous avons même construit une chaloupe ensemble dans la cave), et je bricole encore, ce qui m'a valu de ma voisine d'en bas le surnom de Rona. Il faisait de la musique, j'ai fait de la musique et j'en fais encore. J'aime ce qu'il aimait : les choses techniques, l'électronique et les ordinateurs. Il aimait les animaux, et aujourd'hui je parle à mes chats comme il le faisait.

Parfois, quand la nostalgie me gagne, j'ai l'impression que tout ce que j'ai de bon me vient de lui. J'oublie que, de ma mère, j'ai «le front» (pas celui au-dessus des yeux, l'autre, celui qui permet d'avancer à travers les difficultés). Mon père était gêné, timide, et ma mère en souffrait d'ailleurs. Il n'avait aucune ambition, sauf celle de prendre les plus grosses truites de toute l'histoire de la Rivière-aux-sables, un presque ruisseau qui sépare Jonquière en deux. Il était doux et mou, en cela il n'était pas très différent de beaucoup d'hommes québécois. C'est ce qui permet à certains esprits irréfléchis et boudeurs de dire que le Québec est un matriarcat. Je ne m'attarderai pas à répondre à ces inepties, il faut que je vous parle de mon père.

«J'avais 24 ans quand je suis mort». Pourquoi ai-je parlé de moi au masculin ? Les psychanalystes pourront s'en donner à coeur joie, moi je sais que ça doit être le petit garçon de mon père qui a été enterré avec lui ce jour-là, au nouveau cimetière de Shipshaw.

Quand il est mort, le 29 mai 1976, j'étais en France, en train de finir le plus beau voyage de ma vie dans le bout de Collioure, Canet, Saint-Cyprien, et toutes ces merveilles qui donnent sur la Méditerranée du côté de l'Espagne. J'étais euphorique. Et au moment exact de sa mort – je m'en suis rendu compte par la suite – je rêvais que ma mère était en train de mourir. Je me suis réveillée en sursaut, angoissée, en disant à mes amies que je devais absolument téléphoner chez moi parce qu'il était arrivé quelque chose à ma mère. *À ma mère.* Mes amies m'ont rassurée : ce n'est qu'un cauchemar, tu t'en vas dans deux jours, profite de la fin de ton voyage. Et c'est ce que j'ai fait, insouciante. Quand je suis revenue, on m'attendait pour enterrer mon père. Quelques années après, j'ai rêvé que je faisais l'amour avec lui.

J'ai aussi écrit, dans un texte encore caché : «J'ai vu mon père nu pour la première fois quand j'ai lu le rapport de son autopsie».

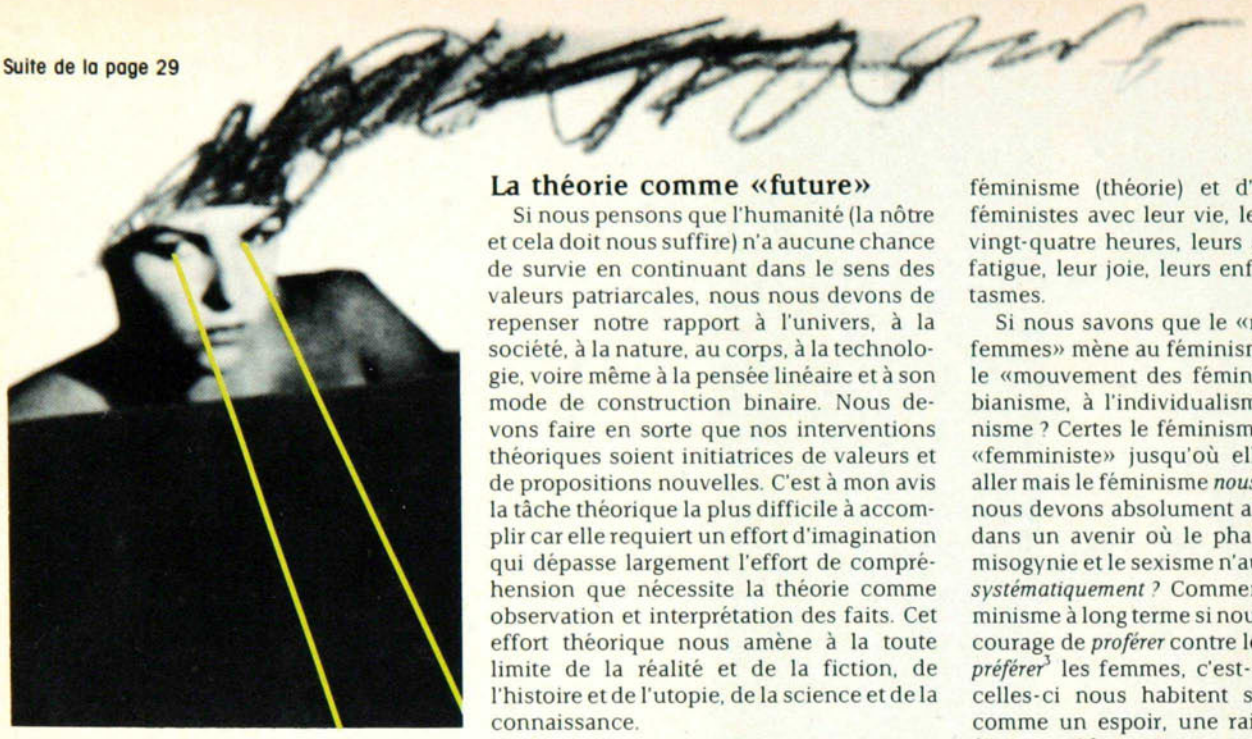
Je ne devrais pas tout dire comme ça. C'est indécent. Mais je voudrais entendre parler des pères des autres femmes, ça n'arrive presque jamais. Je sais que Denise a aimé son père, que Pol l'a admiré beaucoup, que Marie-Claude a été proche de lui, qu'Évelyne a eu peur du sien pendant longtemps et que c'est l'idylle entre eux maintenant, mais je ne sais rien. Les filles ne donnent pas tellement de détails sur leur père. Et les féministes ont beaucoup parlé de leurs mères en oblitérant, en négligeant l'importance de leurs pères. C'est une erreur, quel que soit le père qu'on ait eu.

C'est pour ça que j'ai dit aux filles de *La Vie en rose* qu'il fallait qu'on parle des pères dans ce numéro spécial, critique du féminisme. Je voulais qu'on parle d'un sujet dont on ne parle jamais, qu'on n'analyse jamais. Moi je ne sais que parler du mien. J'ai aimé mon père d'amour et, comme Clémence l'a chanté si magnifiquement, il a été «l'homme de ma vie». Je voudrais savoir si d'autres femmes ont vécu ce lien aussi fort que moi et quelle importance cette identification au père a eu dans la vie de ces femmes – comme dans la mienne – par la suite. Je voudrais le savoir. Quelle différence de comportement donne un lien très fort avec sa mère ou un lien très fort avec son père ? Et est-ce que ça fait une différence ? Je pose des questions, j'ouvre une porte.

Je sais que j'ai du mal à parler de mon père en adulte parce que je l'ai plus connu dans ma vie d'enfant (puisqu'après, je boudais...) J'ai du mal à parler de lui de toute façon comme on a du mal à parler d'un grand amour après une rupture qu'on n'avait pas vu venir. Je voudrais que la parole soit donnée «aux filles de leurs pères». C'est un oubli important dans l'inventaire féministe et donc une avenue à ouvrir dans la suite de la réflexion féministe.

À suivre j'espère, dans une enquête, un reportage ou des témoignages.

Suite de la page 29



La théorie comme «future»

Si nous pensons que l'humanité (la nôtre et cela doit nous suffire) n'a aucune chance de survie en continuant dans le sens des valeurs patriarcales, nous nous devons de repenser notre rapport à l'univers, à la société, à la nature, au corps, à la technologie, voire même à la pensée linéaire et à son mode de construction binaire. Nous devons faire en sorte que nos interventions théoriques soient initiatrices de valeurs et de propositions nouvelles. C'est à mon avis la tâche théorique la plus difficile à accomplir car elle requiert un effort d'imagination qui dépasse largement l'effort de compréhension que nécessite la théorie comme observation et interprétation des faits. Cet effort théorique nous amène à la toute limite de la réalité et de la fiction, de l'histoire et de l'utopie, de la science et de la connaissance.

«Le féminisme est tout à la fois visible et invisible. Visible en ce qu'il réclame, propose et inscrit de notre présence dans l'histoire, invisible en ce qu'il s'offre à notre conscience comme une voix qui évoque en nous de la certitude, comme une piste nouvelle dans le quotidien et le futur de la pensée.» (N.B.)

BOUQUINEZ À L'AISE À

AGENCE DU LIVRE

1246 rue St-Denis Montréal
Tél.: 844-6896

Mouvementer le mouvement

Le féminisme est une théorie, une pensée, une doctrine qui commande certaines réponses pragmatiques et je ne veux pas revenir sur cette définition. Ce n'est que récemment que nous avons substitué l'expression «mouvement des femmes» à féminisme. La question que j'aimerais poser est celle-ci : peut-il y avoir un «mouvement des féministes» et dans quel sens celui-ci peut-il s'orienter ? Car d'une part, il y a le féminisme (théorie) et d'autre part, les féministes avec leur vie, leurs désirs, leur vingt-quatre heures, leurs amour-e-s, leur fatigue, leur joie, leurs enfants, leurs fantasmes.

Si nous savons que le «mouvement des femmes» mène au féminisme, à quoi mène le «mouvement des féministes» ? Au lesbianisme, à l'individualisme, au révisionnisme ? Certes le féminisme mène chaque «femministe» jusqu'où elle veut et peut aller mais le féminisme *nous* mène-t-il là où nous devons absolument aller, c'est-à-dire dans un avenir où le phallocentrisme, la misogynie et le sexisme n'auront plus cours *systématiquement* ? Comment penser le féminisme à long terme si nous n'avons que le courage de *proférer* contre les hommes sans *préférer*[3] les femmes, c'est-à-dire sans que celles-ci nous habitent symboliquement comme un espoir, une raison d'être, une émotion d'être, une connivence absolue. Sans ce rapport symbolique aux femmes, les «femministes» trouveront toujours de bonnes excuses pour *préférer* à la lutte féministe d'autres luttes (nationaliste, linguistique, religieuse, raciale, sociale).

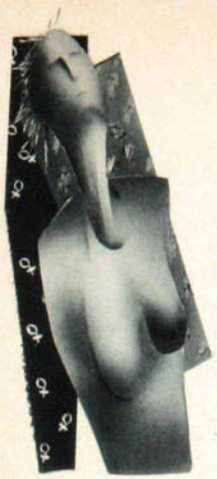
Actualiser notre préférence pour les femmes, c'est mouvementer le mouvement féministe car c'est réactualiser le potentiel de chacune dans la perspective d'une intégrité collective. C'est porter un jugement de valeur en faveur de *l'essentielle* en nous et de l'essentielle, personne ne peut nous enlever la passion et l'énergie qui s'en dégage.

3/ Préférer et proférer proviennent du même mot latin : *pro(e)ferre* qui veut dire «porter en avant». Proférer contre les hommes, c'est porter en avant notre réquisitoire, «discours par lequel on accuse quelqu'un en énumérant ses fautes, ses torts». Préférer les femmes, c'est porter en avant l'enthousiasme qui s'anime en nous comme une fête du corps et de l'esprit lorsque nous reconnaissons être au coeur de *notre sujet*.

À LA VIE EN ROSE

la presse

souhaite un heureux anniversaire et longue vie!



Suite de la page 31

L'art de la question

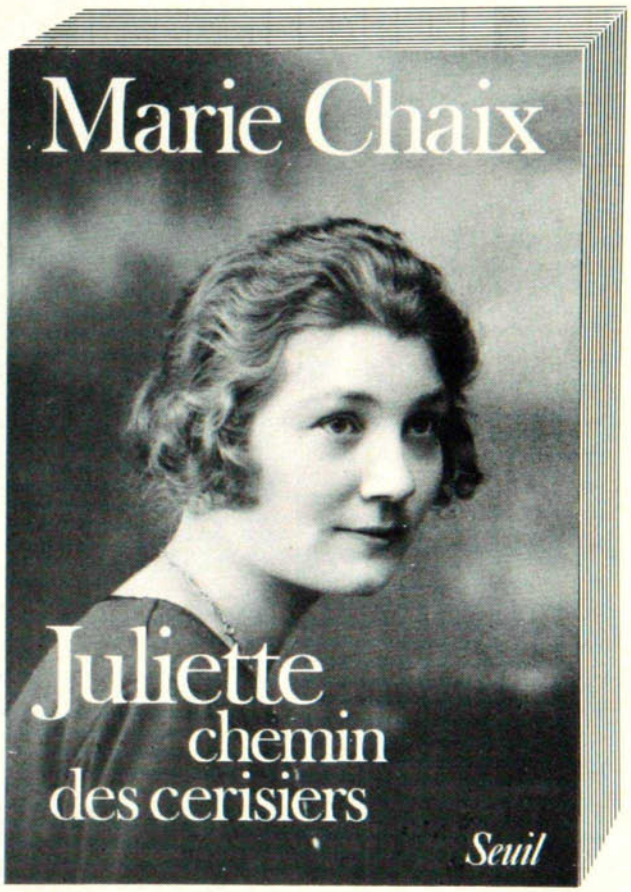
Qu'est-ce que l'éthique ? L'éthique est le rapport au présent, à la présence. Quelles que soient nos luttes, tendues vers un objectif proche ou lointain, il reste que nous avons à vivre avec ce et avec ceux qui nous sont donnés, ici, maintenant. Perdre le contact avec le présent et la présence, c'est sombrer dans un militantisme abstrait et bientôt oublieux de son sens premier. C'est préférer le fantasme au réel.

L'éthique – qui ne doit donc pas être confondue avec la morale et ses diktats, qui en est même le contraire – c'est non pas l'accord avec n'importe qui ou n'importe quoi, le règne des concessions, mais c'est une fois encore, la vigilance, une attention intense, toujours différente, aux contours, aux nuances, aux particularités de chacun-e et de chaque situation, pour en saisir et en faire advenir le meilleur, le plus positif. C'est, dans le travail de transformation socio-politique qui est le nôtre, le refus des slogans, des idées toutes faites, des classements sans recours, c'est l'art de la question plus que de la réponse.

Tel est sans doute l'itinéraire que nous avons dû suivre, nous, femmes qui avons aujourd'hui trente-cinq, quarante, cinquante ans et plus. Tel n'est sans doute pas celui des filles qui ont vingt ans, nos filles. Leurs problèmes à elles sont autres, ou elles ont une autre manière de rencontrer les mêmes problèmes. Elles ont sans doute acquis une plus forte conscience de soi. Elles sont moins menacées de se laisser envahir par les hommes, par les femmes, par les idéaux ou les idéologies. Le risque serait peut-être qu'elles ne soient plus envahies du tout et qu'elles flottent, solitaires au milieu du monde des copains et copines. Leurs conditions objectives sont-elles meilleures ? Aussi mauvaises qu'elles soient en raison de la crise – du moins en Europe –, elles sont quand même sans mesure avec celles de leurs mères et de leurs grand-mères. Les filles d'aujourd'hui ont franchi le seuil. Elles sont dehors. Mais c'est un autre problème, celui de l'avenir, de l'an 2000. Vous m'aviez demandé de parler du présent et du passé.[1]

1/ Ces réflexions poursuivent celles que j'avais élaborées dans un article paru dans *Les Cahiers du Grif* nº 28 (D'amour et de raison»), intitulé «La même et les différentes».

MARIE CHAIX



Après avoir mis en scène son père dans «Les lauriers du lac de Constance» et sa relation avec sa mère dans «Silences ou la vie d'une femme», Marie Chaix nous révèle «Juliette», celle qui fut sa nourrice, mère et amie, portrait d'une femme au regard aigü et à la parole vive.

JULIETTE chemin des cerisiers.
224 p. 15,95 $

Seuil

Suite de la page 43

Sylvie Trudel

entendre les voix de celles qui avaient osé écrire : «Le féminisme n'est pas qu'un mouvement de contestation. Il implique aussi le choix de vivre autrement que par le passé.»[5]

Épilogue

Belles et fortes, elles vivent autrement, les filles de féministes. Mais elles me font peur aussi, moi dont la mère était ménagère et à qui j'ai dû «faire l'hommage»[6] de la combattre.

En elles, je cherche en vain la colère. Cette colère qui faisait écrire à leurs mères «nous devons rejoindre les femmes les plus exploitées»[7]. Cette colère qui m'habite, moi, depuis que ma mère devait fermer sa machine à coudre «parce que ça faisait de la statique dans la 'game' de hockey à la TV» ; depuis que je l'ai vue pleurer sa «chienne de vie» devant une laveuse à tordeur qui coulait. Cette colère que j'escomptais trouver mieux préparée, plus collective, puisqu'elle avait facilement, contrairement à la mienne, eu accès aux livres et aux idées. Cette colère qui, me disent-elles, n'est plus vraiment nécessaire. Que faire alors de la mienne ?

Nathalie Jean

5/ *L'Histoire...* op. cit., p. 477.
6/ «Un manifeste pour les femmes», Gisèle Tremblay, in *Possibles*, vol. 5, 1981.
7/ *Québécoises deboutte !*, Tome 1. Anthologie des textes du Front de libération des femmes (1969-1971) et du Centre des femmes. Éd. du Remue-ménage, p. 133.

Les mères

L'une des fondatrices des Têtes de Pioche, **Michèle Jean** est actuellement sous-ministre adjointe à la formation professionnelle pour le ministère québécois de la Main-d'oeuvre et de la Sécurité du revenu. Mieux connue par la commission d'enquête sur l'éducation des adultes qu'elle présida, madame Jean demeure, comme le dit si bien sa fille Dominique, «une des big shots du féminisme». De nombreux groupes de femmes appuyèrent sa candidature à la présidence du CSF, au printemps 1984.

Membre du comité de la condition féminine de la CSN, **Lina Trudel** fut aussi du comité des femmes du Mouvement socialiste. Longuement impliquée dans les mouvements populaires et à l'Institut canadien pour l'éducation aux adultes (ICEA), elle déclarait en 1970, dans le *Quartier latin* : «Autrefois, j'étais contre l'idée des femmes organisées entre elles pour agir et revendiquer. Maintenant, il me semble que c'est une nécessité parce que les femmes se sentent marginales dans les organisations d'hommes.»

Francine Ouellette, mère d'Emmanuelle, est secrétaire-rédactrice à l'UQAM. Avec sa fille comme équipière, elle navigue sur un voilier à quille, ce qu'elle considère comme une expérience féministe !

Photographe, graphiste, artiste, **Anne Alleyn** participa à plusieurs rencontres du collectif qui produisit le livre *Retailles*. Comme Francine Ouellette, elle milita peu mais se considère comme féministe.

Photo : Suzanne Girard

BOUQUINEZ À L'AISE À
AGENCE DU LIVRE
1246 rue St-Denis Montréal
Tél.: 844-6896

LES FUTONS DE
FUTONIA
INC.
220 Laurier Ouest, Montréal 270 8175
370 Duluth Est, Montréal 843 4739

Liaison
une réflexion depuis l'Ontario français
La lecture serait-elle du genre féminin ?
titrait *Chiffre à l'appui* le bulletin des Affaires culturelles du Québec en avril dernier.
Deux conclusions: l'habitude de lecture est bien ancrée chez les femmes qui puisent à une diversité de média et qui conservent stable l'intensité de leur pratique.
La baisse de la lecture de livres se produit chez ceux qui ont des habitudes moins ancrées, les hommes notamment.
Le taux de lecture de revues est de 10 % plus faible chez les hommes que chez les femmes (femmes 62 %, hommes 52 %).
A chaque trimestre, la revue Liaison vous offre une réflexion sur l'actualité culturelle et artistique de l'Ontario français et de la francophonie périphérique en Amérique du Nord.
Prenez tout de suite l'habitude de la lire et abonnez-vous !
Ci-inclus un chèque de ☐ 10 $ (1 an) ou ☐ 17.50 $ (2 ans)
Adressez-moi mon abonnement à partir de ☐ mars 1985 ou ☐ juin 1985
Retournez aux Editions Interligne C.P. 358 succ. A Ottawa Ontario K1N 8V3 (613) 236-3133

Suite de la page 18

LVR : *Les femmes se posent beaucoup de questions sur la nature du pouvoir. Croyez-vous possible de l'exercer d'une façon moins arbitraire, plus respectueuse des citoyens et citoyennes, vous qu'on définit comme une femme de pouvoir très autoritaire ?*

PL : Selon moi, ce n'est pas une question de sexe. Le pouvoir a aussi ses difficultés. Moi, j'ai une conception très nette de ce qui doit être fait. J'agis beaucoup en concertation mais, quand je sais où je vais, je comprends difficilement pourquoi les autres ne le voient pas de la même manière ! ! !

Il y a de grands dangers au pouvoir. Quand je faisais la maison Seagram, à New York, j'avais 29 ans, je disais que le ciel était jaune et on disait : «Oui, madame Lambert, c'est jaune !» C'est affreux, ça. On ne peut pas vivre avec des gens qui vous donnent raison quand vous dites n'importe quoi. Parfois, je me trouve corrompue, c'est sûr... et très autoritaire, c'est désolant. Mais il faut souvent faire vite.

LVR : *Vous êtes-vous déjà sentie concernée par le discours féministe ?*

PL : En fait, je ne m'y suis jamais arrêtée... parce que j'avais d'autres batailles à livrer, qui m'intéressaient davantage.

LVR : *Mais trouviez-vous les revendications des femmes justifiées ?*

PL : Ah oui ! certainement ! Je trouve leurs conditions de vie souvent effroyables. Un jour, à Londres, un ami se plaignait qu'une dame l'avait insulté. J'ai dit : «Mon pauvre vieux ! Si vous étiez une femme, on vous insulterait tous les jours !»

LVR : *Vous-même, vous êtes-vous sentie souvent insultée ?*

PL : Mais tout le temps ! Par quoi ? Vous savez, dans ma famille par exemple, on ne parle toujours que des garçons, que de mes frères. Et je me souviens, en Californie, j'arrivais quelque part avec mon associé et on me prenait toujours pour sa secrétaire... Quand je disais que j'étais architecte, on me répondait : «Alors, vous vous occupez des intérieurs...»

Vous arrivez dans une réunion, dans une salle d'exposition et on fait très attention aux hommes et pas aux femmes. Ce sont de gros exemples, mais je crois que tous les jours, on est insultée d'une façon ou d'une autre, et moins prise au sérieux parce que femme. Et les femmes sont toujours présentées comme «la femme de», «la fille de». Moi-même, on glisse toujours mon frère quelque part ; on ne parle jamais de moi sans parler de lui !

LVR : *Vous dites que vous endossez les revendications des féministes, en gros. La lutte contre la pornographie, par exemple, vous paraît-elle justifiée ?*

PL : Ah oui ! d'ailleurs, il est question de poursuivre les prostituées, à Montréal... et je trouve ça ridicule, grotesque.

LVR : *Mais si on vous demandait d'associer votre nom à la lutte contre la porno, ou de signer certaines pétitions, vous le feriez ?*

PL : Sûrement.

L'entrevue doit se terminer, mais la parole ne cesse pas. Debout contre l'angle blanc, prête à la caméra, Phyllis Lambert continue de répondre. Partout autour, la fulgurance du blanc, jusqu'à la cafetière et aux tasses, jusqu'au plateau. Peu de tableaux, mais des croquis, et sur le bureau des livres : Balzac, Nadar, des traités d'architecture... Partout, des traces de l'architecture comme passion. Avant, autour et pour toutes choses.

RÉDACTION
FRANÇOISE GUÉNETTE

1/ «Notre dame de la restauration», Georges-Hébert Germain, in *L'Actualité*, mars 1983.

2/ Pour en savoir plus sur l'architecture selon Phyllis Lambert, voir «Garder la ville en vie», (une excellente entrevue par) Nicole Campeau, in *Châtelaine*, juin 1982.

AUBE-ÉPINE
LA LIBRAIRIE DES FEMMES
livres & revues en français & en anglais
4050 St-André (coin Duluth) 524-9890

BOUQUINEZ À L'AISE À
AGENCE DU LIVRE
1246 rue St-Denis Montréal
Tél.: 844-6896

Rita Therrien – Louise Coulombe - Joly
Rapport de l'AFEAS
Sur la situation des femmes au foyer

Une vaste enquête dont l'objectif était d'étudier la situation réelle des ménagères québécoises et de chercher les mesures concrètes susceptibles d'améliorer leurs conditions d'existence.

Volume de 214 pages, 13,95$

Boréal Express

Mary Meigs

Livres

Portrait sexagénaire

Lily Briscoe : un autoportrait.
Mary Meigs, Montréal, traduit de l'anglais par Michelle Thériault, Éd. HMH, coll. l'Arbre, 1984, 367 p.

J'avais lu, il y a quelques années, *Lily Briscoe* en version originale. J'avais été séduite par la beauté, par la forte poésie de l'écriture. Je dois dire que j'aime lire en anglais de temps à autre, comme on aime changer d'air ou se changer un goût de «langue». Le livre de Mary Meigs m'apportait un tel plaisir et m'emmenait avec elle, dans un ailleurs plus grand qu'un pays, plus étranger aussi. Nous voyagions, semblait-il, de Philadelphie où elle naissait en 1917, à Washington, Wellfleet, Paris, l'Italie, la Bretagne, Montréal et les Cantons de l'Est.

Lily Briscoe, ce personnage artiste-peintre de *La Promenade au phare* de Virginia Woolf, devient ici le modèle, la complice secrète, celle en qui l'auteure se retrouve, se re-connaît. Lily Briscoe vit pour et par l'art, ne plie pas vers le mariage, n'abdique pas. Mais une question est posée par M. M. en première ligne de la première page : «Toute vie mérite-t-elle d'être racontée?». «Et la mienne ?» ajoute-t-elle.

Amie de l'activiste-féministe américaine Barbara Deming et de l'auteure Marie-Claire Blais, Mary Meigs raconte les heures, les années exceptionnelles vécues auprès de ces femmes et de tant d'autres, artistes, peintres, romancières, poètes. Et comment vivre une homosexualité «du coeur» (car l'éducation puritaine de cette auguste famille de Pennsylvanie ne parle pas de sexe), comment réagir lorsqu'à près de quarante ans, alors qu'elle vit avec une femme, elle se fait dire par un Edmund Wilson vieillissant et amoureux d'elle, qu'elle doit être un «genre de» lesbienne ? La question-affirmation crée un choc, provoque un long questionnement dont l'auteure nous fait part.

Peu de lesbiennes sexagénaires nous parlent d'elles avec autant de sincérité et de candeur mêlées. L'homosexualité féminine n'a pas toujours eu sa place et si l'entre-deux-guerres a eu sa période de flamboyance en Europe, les États-Unis se gardaient bien d'ouvrir les portes de leurs placards. Comment pouvait-on alors souhaiter «demeurer célibataire, devenir une artiste et être à l'écoute de ses voix intérieures» sans se déplacer à la recherche constante d'un coin de terre où vivre en harmonie avec soi et les autres aimé-e-s ?

Traduit avec beaucoup de finesse par Michelle Thériault, *Lily Briscoe* est le premier livre de Mary Meigs, dont la vocation première est la peinture. Écrite à plus de soixante ans, cette autobiographie témoigne non seulement de l'oeuvre d'une femme mais aussi de toute une époque. (Il est paru aussi en anglais, chez Talon Books, Vancouver, sous le titre *The Medusa Head*.)

ANNE-MARIE ALONZO

Chef-d'oeuvre obscur

Film d'amour et de dépendance. chef-d'oeuvre obscur, France Daigle, Éd. D'Acadie, Moncton, 1984, 119 p.

Après son très touchant recueil *Sans jamais parler du vent* (Éd. d'Acadie, 1982), France Daigle nous offre un film *écrit*. Sur les pages de gauche, un texte court, poétique, écriture du scénario d'atmosphère ; sur les pages de droite, le dialogue uniquement. Pas de noms, prénoms mais des paroles données, ouvertes, dialogue d'amour s'il en est.

Le livre se lit donc et se voit, se regarde comme ce film à faire, déjà fait et regardé, déjà revu. Et le livre se lit d'une page à l'autre ou d'une page *par-dessus* l'autre, passant ainsi d'un texte à l'autre sans faire cas du dialogue (voici donc un recueil de textes poétiques) puis en ne lisant que les

Photo : Lucille Leduc

JOURNÉE INTERNATIONALE DE LA FEMME
Disponible en 16mm:
– L'entraînement des femmes
– Piquez sur la ligne brisée
– La cuisine rouge
– Un homme un vrai
– Plus qu'imparfait
Les Films du Crépuscule
Pour informations: Sylvie Renaud 849-2477

ANDRÉ JACQUES
psychologue
Psychothérapie gestaltiste
Séances individuelles et de groupe
3950 Drolet, Montréal, H2W 2L2
(514) 843-3452

pages de droite sans se soucier des textes (voici donc une longue conversation, un texte dramatique, filmique). Ce «chef-d'oeuvre obscur» est en fait deux livres en un. Ingénieux mélange des genres, amoureux partage des choses et des dires.

Une histoire se trame donc, toute en images, parfois un mot, une phrase prend place, déroule l'action. L'oeil se tourne alors vers l'intérieur et fait son propre découpage. Humour, amour, (in)dépendance, mélo des années sages, l'oeil *est* caméra. D'une part décrire, de l'autre écrire et parler, d'une part dire ce qui est à faire, de l'autre, le faire. Flashes de la quotidienneté sur fond d'Adagio d'Albinoni : «L'Orchestre avait joué l'Adagio. Nous rêvions de plages désertes et de vies pieuses. Un film commençait de ses multiples débuts.» Quelque part un décor, une maison, une raison. Quelque part la vision réelle d'un imaginaire. Un livre, un film, un chef-d'oeuvre peu obscur et au générique le nom de celle dont les livres s'implantent un à un et tous à la fois.

ANNE-MARIE ALONZO

Naître et grandir autochtone

Être née autochtone, Recherches amérindiennes au Québec, automne 1984, vol. IV, n° 3.

Le numéro d'automne de *Recherches amérindiennes*, consacré entièrement aux femmes autochtones, nous offre quelque chose d'inédit et parfois même d'émouvant. À la fois socio-historique et anthropologique, le contenu de deux articles sur la vie «médicale» intime de femmes inuit et amérindiennes a particulièrement attiré mon attention. Les propos de ces femmes sont par moments insolites mais l'expression de leurs limites et de leur vécu de femmes a une grande résonance pour nous aussi, femmes «blanches».

Rose Dufour a choisi de laisser la parole à cinq femmes inuit d'Iglulik dans «Les menstruations et la grossesse chez les Iglulingmiut». On devine l'immense respect de l'auteure pour celles qui racontent le souvenir impérissable de leurs enfantements à l'inuit. On découvre

Recherches amérindiennes

aussi que, contrairement à bien d'autres peuples, chez les Iglulingmiut, la connaissance de l'anatomie et de la physiologie humaine, quant à la reproduction est claire et explicite. On constate à quel point la relation de la femme à son corps est intense, «son rythme s'accordant au rythme lunaire».

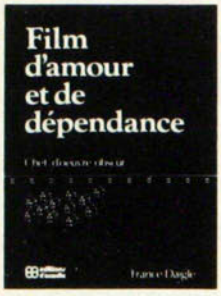
Marie-Josée Routhier, quant à elle, a reconstitué l'histoire de l'accouchement et de la pratique des sages-femmes lors d'un séjour à la réserve attikamèque de la Manouane. Elle rappelle le démantèlement par le pouvoir médical blanc de tout un mode de vie et d'un solide réseau d'entraide entre les femmes. Car avant 1940, tous les accouchements étaient vécus dans la réserve, quatre ou cinq femmes assistant la sage-femme. Cette dernière jouait un rôle social extrêmement important, et il y a fort à parier qu'elle a dû accoucher plus d'une femme blanche aussi... Depuis les années 40, les femmes ont été progressivement acheminées vers l'hôpital de Joliette, en dépit des trajets longs et pénibles. Heureusement, des brèches se sont formées dans la «forteresse blanche» : des femmes attikamèques, de plus en plus nombreuses, tentent de renouer avec le réseau de solidarité d'antan, à l'hôpital ou au village.

Ne serait-ce que pour ces deux articles, il faut se procurer ce numéro de *Recherches amérindiennes au Québec*. À lire aussi, l'entrevue avec la présidente de l'AFAQ (l'Association des femmes autochtones du Québec) et l'article sur les femmes autochtones et le gouvernement indien autonome.

SYLVIE BÉLANGER

éditions d'acadie

NOUVEAUTÉS EN VENTE PARTOUT



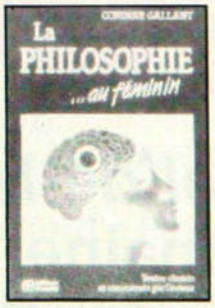
France Daigle

FILM D'AMOUR ET DE DÉPENDANCE

Chef-d'oeuvre obscur

119 p., 7.50$

ISBN 2-7600-0105-9



LA PHILOSOPHIE AU FÉMININ

Textes choisis et commentés par

Corinne Gallant

276 p., 14.95$

ISBN 2-7600-0108-3

LES ÉDITIONS D'ACADIE

Nos livres sont distribués par DIFFUSION PROLOGUE

Cet espace a été réservé
et payé pour rendre
hommage aux 5 ans
de la Vie en Rose
pour sa lutte contre:
LE PATERNALISME
LE MACHISME
LE SEXISME
et aussi parce que vous êtes
des saprées belles
p'tites poupounes.

CROC
LE MAGAZINE
QU'ON RIT

Cinéma

La vraie dope

L'émotion dissonante, réalisation de Fernand Bélanger, ONF, 1985.

Dans le corridor achalandé du cégep, une femme lit une lettre en marchant : «Papa, maman,... Ça fait trois mois qu'on s'est vus c't'à dire depuis not'dernier affrontement. J'vous en prie, assoyez-vous. Alors, à l'école, ça n'va plus... J'ai tout simplement abandonné.»

Indifférente au va-et-vient des étudiants, la femme s'asseoit sur une marche d'escalier : «...j'ai été à Vancouver avec le gars qui m'avait vendu mon once de pot. Nous avons cueilli des champignons sur la côte. Y a fallu s'surveiller de près parce que les flics commencent à connaître ça ! Moi, j'les revends, ça paie la chambre, la bouffe, pis les rêves. On a parlé de vous l'aut'jour, mon pusher et moi, avant qu'y parte pour l'Amérique du Sud, après y avoir annoncé que j'étais enceinte de lui (...)». On sent que la lectrice commence à avoir des chaleurs ! «...Maintenant que j'vous ai mis au courant des dernières nouvelles, disons que... même si j'fume du pot à l'occasion... j'chus pas allée à Vancouver ! J'ch'pas enceinte, pis j'poursuis mes études. Mes derniers résultats vous feront certainement plaisir ! J'voudrais qu'vous envisagiez cette confession dans cette perspective. Vot'fille, Valérie.»

L'émotion dissonante

C'est sur ce ton affectueux et humoristique que Fernand Bélanger aborde le phénomène de la drogue dans *L'Émotion dissonante*. Avec humour, mais aussi avec intelligence et, je dirais presque, avec un gros bon sens ! Car ce dernier a tendance à disparaître bien vite lors de discussions sur la drogue... surtout chez certains parents apeurés. Bélanger veut donc dédramatiser le phénomène et chercher à comprendre les problèmes réels qui en sont la source.

Très novateur, ce documentaire réussit, de manière exceptionnelle, à incorporer des éléments de fiction pour «densifier la réalité». Il arrive parfois que deux ou trois actions se déroulent parallèlement dans la même séquence, dans le même plan... et ceci, sans jamais créer de confusion ! Les «interventions animées» de Pierre Hébert poursuivent les personnages comme des rêves fragiles et persistants. Une des séquences est même construite sur le modèle d'un vidéo-clip, avec la musique du groupe Offenbach ! Ce film est captivant.

Passé en coup de vent à L'Autre Cinéma et à l'Outremont, à Montréal, en janvier dernier, *L'Émotion dissonante* sera présenté dans les écoles de la CECM. Heureuse initiative. Mais on ne peut que souhaiter ardemment qu'il revienne en salle.

DIANE POITRAS

Photo : Alain Gauthier/Cinémathèque québécoise

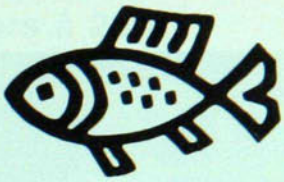
275,000
femmes lisent le *Journal de Montréal* chaque jour de la semaine, 67% PLUS de lectrices que *La Presse*

le journal de montréal
le no 1 des quotidiens français d'Amérique

Bon anniversaire
à «La Vie en Rose»
et à ses lectrices

Dans le prochain numéro de La Vie en rose!

L'Année internationale de la jeunesse n'est-elle qu'un poisson d'avril? **COMMENTAIRE**



La garde partagée est-elle un remède miracle ou un guet-apens pour les parents séparés? **REPORTAGE**

Après 25 ans d'écriture, Christiane Rochefort approche-t-elle du «repos de la guerrière»? **ENTREVUE** d'Hélène Pedneault.

Que pensent et que font des femmes juives et arabes face à la cause palestinienne? **ANALYSE** מלכיטחזוהדגבא ص ض ص ش س ش

Un jour la jument va parler...

Un best-seller à lire absolument

«Un roman qui ressemble à la vie, écrit avec le cœur.»
Réginald Martel (La Presse, 04/02/84)

On rit avec Élise, on pleure avec elle, on suit le cheminement de cette femme attachante qui goûte l'ivresse d'une re-naissance la menant irréversiblement vers une vie nouvelle.

Marcelyne Claudais, *Un jour la jument va parler...*
Éditions de Mortagne, 526 pages (15,2 × 22,9 cm), 14,95 $.

Éditions de Mortagne

Photo : Gloria Escomel

Thérèse Guilbault, Françoise Fournelle, Dyne Mousso, Madeleine Gagnon et Yolande Taillon.

Eh oui ! La cinéaste Léa Pool rafle tous les honneurs. Après le Prix de la presse internationale au festival de Montréal (août), le Prix de l'excellence au festival de Toronto (septembre), LA FEMME DE L'HÔTEL sortait des Rendez-vous du cinéma québécois, en janvier, avec le Prix de la critique québécoise et est en nomination pour un César français. À quand le troisième film, Léa ?

Arts visuels

*D*ouble coup de maître

Une poète, une comédienne, deux peintres : Madeleine Gagnon et Dyne Mousso exposaient leurs toiles à la Galerie La Malvas, à Montréal, en novembre dernier.

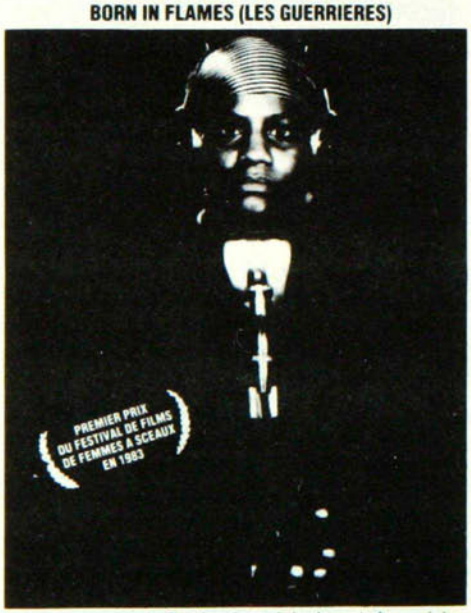
Dyne Mousso commence à peindre en 1949, quand elle fait connaissance avec le peintre Jean-Paul Mousseau et entre dans le cercle des automatistes. Elle participe à une exposition de groupe en 1952 qui, pendant une trentaine d'années, ne sera suivie d'aucune autre : Dyne se consacre au théâtre, où elle tient une trentaine de rôles majeurs et atteint une célébrité malgré laquelle, depuis quelques années, elle s'obstine à ne faire que de la radio, au grand désespoir de ses admirateurs et admiratrices.

Elle revient à la peinture vers 1980, encouragée par Thérèse Guilbault et Yolanda Taillon, et c'est avec cette dernière qu'elle expose de nouveau en 1982. Encres et huiles d'une extrême diversité et richesse, d'un mouvement dynamique et tourmenté, aux tons contrastés et chauds, caractérisent sa peinture.

Madeleine Gagnon, dont la formation est d'abord musicale, puis littéraire – elle a enseigné à l'UQAM de 1969 à 1982 – est essentiellement connue par son oeuvre poétique et de fiction, ayant publié jusqu'à présent une dizaine de livres, parmi lesquels *Pour les femmes et tous les autres, Antre, Lueur, Au coeur de la lettre, Autographie I*, etc. Ses

Photo : Marik Boudreau

Qu'arrive-t-il 10 ans après une révolution et que rien n'a changé...?
BORN IN FLAMES (LES GUERRIERES)



Un film de Lizzie Borden (v. originale, s.t. français)
précédé de **LA CHEVAUCHÉE ROZE** de Marie Décary
AU CINÉMA PARALLÈLE, 3682 boul. Saint-Laurent
du 1er au 14 mars à 19h30 et 21h00
du 15 au 28 mars à 21h00
sauf les lundis
Distribution: Cinéma Libre

édipresse (1983) INC

APRÈS:
– **UNE FEMME (C. Claudel)**
– **SUZANNE VALADON**

DANS LA MÊME COLLECTION:
LUCILE DE CHATEAUBRIAND OU LA NOSTALGIE DU GÉNIE

À LIRE ABSOLUMENT...

Demandez nos catalogues gratuits.

5198, rue Saint-Hubert – Montréal (QC)
(514) 273-6141

textes ont connu une diffusion internationale, publiés dans diverses anthologies et traduits en anglais, espagnol et italien.

Elle peignait depuis vingt ans, sans se résoudre à dissocier l'image de la lettre, puisque c'est au coeur de ses livres qu'elle ose commencer à dévoiler ses encres sobres et stylisées, puis à reproduire quelques acryliques – auxquelles la photo blanc et noir ne rend pas justice –. C'est à la Galerie La Malvas que revient le plaisir de nous faire découvrir dans toute sa justesse l'oeuvre picturale de Madeleine Gagnon, dans des tons pâles – blancs, demi-teintes rosées et bleutées – contrastant avec les lignes ou taches noires évocatrices.

GLORIA ESCOMEL

Spectacle

L'autre monologuiste

Dans le milieu du théâtre, une femme monologuiste, ça ne court pas les rues. Et quand viennent se greffer à ça les étiquettes «militante», «féministe» et «lesbienne», eh bien ! c'est encore plus rare, pour ne pas dire courageux.

Avec son air inimitable, Johanne Doré parle d'elle, de ce qui la touche et la dérange – et par le fait même, parle de nous. Nous, les femmes militantes, souvent pauvres, souvent isolées, avec nos problèmes de coeur et de cul, avec tout ce que ça amène de triste et de drôle.

Son spectacle, intitulé *Confidences à voix haute ou Qu'est-ce qu'on attend pour être heureuses ?*, est un collage de cinq monologues créés et écrits en collaboration avec deux femmes du Théâtre de Quartier. Un show accessible et sans déguisement inutile. Ce soir-là, je me tordais de rire par moments et j'avais à d'autres moments des noeuds

À L'AFFICHE CE MOIS-CI
EN PRÉSENCE DES VIDÉASTES

mardi le 19 mars 1985 (19 h 30)

FEMMES
Marie-Haute a la marée basse

vidéo. 111 min.. coul.. réal. : M.J. Adam et Y. Baril
Une oeuvre émouvante, féministe et positive, qui aborde avec sensibilité le rapport de la femme avec son corps et avec l'environnement social

mardi le 26 mars 1985 (19 h 30)

« JEUNES »
« Infans »

vidéo. 30 min.. coul.. réal. : P. Gauvin
Un montage fait à partir de témoignages d'enfants et de parents qui tente de faire surgir ce que l'on n'ose pas dire ou se dire entre parent et enfant.

Biscuit Soda

vidéo. 52 min. coul. réal. : R. Faulkner, R. Jutras et L. Rainone
Biscuit Soda se veut le reflet du quotidien de trois jeunes de 16 à 20 ans, à la recherche d'eux-mêmes et d'une place dans la société.

Au : Vidéographe 4550 rue Garnier (coin Mt-Royal) tél. : 521-2116
Contribution volontaire : 2.00 $

vidéo

Le vendredi 8 mars à 22 h
à Radio-Québec

un document particulièrement émouvant

J'ai toujours rêvé d'aimer ma mère

au cœur du film, la réalisatrice,
Francine Prévost
du côté du passé, sa mère,
Béatrice
du côté de l'avenir, sa «fille»,
Claudia
trois femmes qui explorent ensemble la relation mère-fille

Une production de
l'Office national du film du Canada

Office national du film du Canada
National Film Board of Canada

dans le ventre et des pincements au coeur.

«La griffe de la jalousie a posé sa main velue sur mon destin lesbien», dit Johanne dans son monologue *Histoire à dormir assise*, et : «Moi qui l'aime tant... plus encore même depuis qu'a vit une autre relation». J'ai été particulièrement touchée par ce monologue, car c'est une situation on ne peut plus familière. Mais avec elle, je me suis permis d'en rire.

JOANNE MELANSON

* Pour ceux et celles intéressé-e-s à découvrir ce spectacle, contacter le *Théâtre du Quartier*, 3702, rue Ste-Famille, Montréal, H2X 2L4, (514) 845-3338. Johanne crée aussi des monologues sur demande, pour animer vos fêtes populaires et soirées bénéfices, (514) 274-4071.

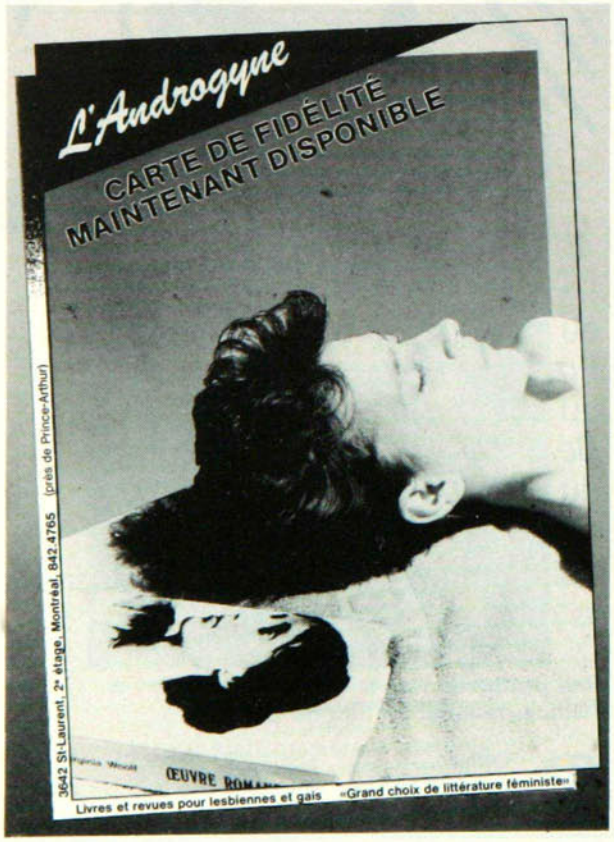
La Manoeuvre : Jean-René Ouellet et Andrée Lachapelle

Photo : André Lecoz

*D*éjouer le théâtre

La Manoeuvre, de John Lewis Carlino, au Café de la Place de la PDA du 9 janvier au 4 mars. Avec Andrée Lachapelle et Jean-René Ouellet. Mise en scène : Daniel Roussel. Traduction : Jean Leclerc et Henri Barras.

Dramaturge et cinéaste, John Carlino Lewis, un Américain né à New York en 1932, fait de *La Manoeuvre (The Exercise)* une pièce intimiste basée sur «une série de soi-disant improvisations». Deux comédiens se retrouvent pour travailler un texte, un homme et une femme, ayant déjà été amants, se re-font face après une douloureuse rupture,



pour jouer ensemble devant un public qui ne sait d'eux que ce qu'ils ont bien voulu leur raconter.

Saviez-vous qu'en grec ancien, acteur se disait *hypocrita* ?... La mise en scène est ici basée sur le *non-jeu*, c'est-à-dire sur le spontané, le plus-que-naturel : s'éloigner de la magie pour la retrouver, donner l'impression (étonnante dans ce cas) de ne pas jouer pour mieux jouer, justement. Que nous dit-on et qu'y a-t-il de vrai dans ce qui est dit ? L'un et l'autre nous donnent à voir, fouillent leur mal, retrouvent la vie d'avant eux-mêmes, continuent de se chercher.

Les problèmes ne changent pas. Elle joue/improvise la naissance. Il est/fait l'enfant. Elle vit au bord de l'abîme, se tient timidement entre la raison et la folie. Il est là pour l'aider, dit-il constamment, uniquement cela, ce cher coeur. Mais l'aimable Samaritain se trouve piégé dans les méandres de sa propre improvisation, celle où il revit, déchiré, la maladie puis la mort du père. On retrouve un homme effondré, cachant (à nous comme à lui-même) ses blessures. Jean-René Ouellet joue juste, crédiblement, un rôle plutôt ingrat et, me semble-t-il, pas tout à fait achevé, l'auteur nous laissant en suspens.

Plus qu'une pièce sur le couple, *La Manoeuvre* est une mise en abîme du théâtre même, une remise en question de la (non) vérité du théâtre. Les spectateurs-trices sont apostrophé-e-s, on leur demande de voir et de comprendre que le théâtre n'est qu'illusion, n'est pas qu'illusion.

Andrée Lachapelle, troublante, bouleversante comme rarement il est possible, joue/ne joue pas sur une corde si raide qu'elle en est invisible, rappelant ainsi ses étonnants personnages de *Toi et tes nuages* et de *La Maison de poupée*. Ne perdant ni pied ni tête, et dans des moments d'extrême fragilité, où la vulnérabilité ressemble à une fêlure, elle se lève, se relève, comédienne jouant une comédienne jouant à déjouer. Aussi simple sur cette scène que dans la vie.

ANNE-MARIE ALONZO

Prix : 16,95 $

Un ouvrage clé qui va au coeur de la vie quotidienne

Repas à préparer, linge à laver, chagrins d'enfants à consoler, LA PRODUCTION DOMESTIQUE est un tissage de gestes emmêlés aux sentiments.

Activité carrefour de la sexualité, de la maternité et des mille et un gestes qui entretiennent la vie quotidienne, LA PRODUCTION DOMESTIQUE constitue la base et la face cachée de notre système économique et social.

EDITIONS SAINT-MARTIN
4073, rue St-Hubert
Montréal H2L 4A7

Cinéma

L'art et les femmes

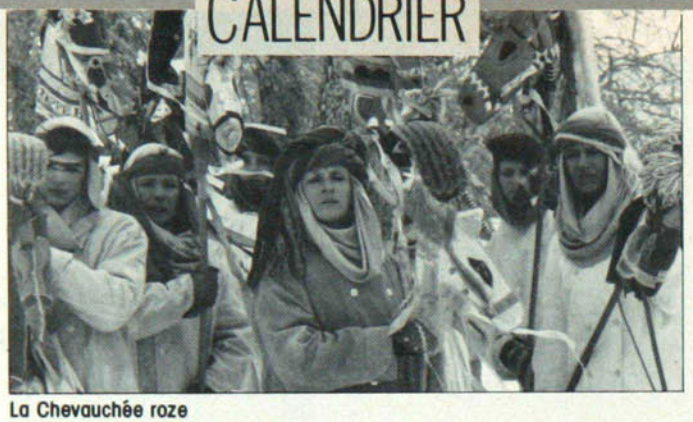
Au Musée des Beaux-Arts de Montréal, une série de films sur la vie et l'oeuvre de plusieurs femmes artistes, peintres, sculpteurs artisanes et danseuses. *Portrait of The Artist as an Old Lady : Parasheva Clark :* la pétillante Parasheva Clark, artiste canadienne d'origine russe et sa lutte pour s'imposer en tant qu'artiste: dimanche 3 mars, 13 h 30. *Kenojouak, artiste esquimau :* à travers l'oeuvre de Kenojouak, les moeurs des artistes du Grand Nord : 3 mars, 13 h 30. *Pina Bausch : Un jour Pina a demandé :* les chorégraphies novatrices de Pina Bausch et de sa troupe, suivies par Chantal Akerman à travers l'Europe : 3 mars, 15 h et jeudi 4 mars, 19 h. *Ce monde éphémère, Miyuki Tanobe :* Tanobe, Québécoise d'origine japonaise, se sert de techniques orientales pour peindre des scènes du Québec traditionnel : dimanche 10 mars, 13 h 30. *Quilt in Women's Lives :* la courtepointe traditionnelle et ses artisanes ; et *The Artist was a Woman,* une présentation de femmes artistes européennes et américaines, de la fin de la Renaissance au début du 20e siècle : 10 mars, 15 h. Au Musée des Beaux-Arts de Montréal, 1379, rue Sherbrooke ouest, Mtl. 2$ la séance. Inf. : 285-1600.

Les femmes au Parallèle

Au Cinéma Parallèle, à Montréal, toute la programmation de mars est réservée à des films de femmes.

La Chevauchée Roze, de Marie Décary : téléguidée par une visionnaire myope, une cavalerie se lance à l'assaut d'un verger enneigé et s'empare de la dernière récolte de pommes du monde. Pour rire, du 1er au 14 mars, 19 h 30. *Born in Flames (Les Guerrières),* de Lizzie Borden, 1er Prix du Festival international des films de femmes, Sceaux (1983) : à New York, dix ans après la révolution socialiste aux États-Unis, la violence menace toujours la vie des femmes. Du 1er au 14 mars, 21 h, *Les Tatouages de la mémoire,* de Helen Doyle : à travers l'errance d'une femme, les traces indélébiles de la souvenance ; Sarah est tour à tour désert, femme-oiseau, déesse, rythme noir, à la recherche de sa propre vérité. Les 9 et 10 mars au centre Guy-Favreau, 19 h et 21 h ; le 11 mars au Parallèle, 19 h 30 et 21 h 30. *On fait toutes du show business,* de Nicole Giguère : la réalité des femmes dans le monde la musique «rock», avec Belgazou, Chantal Beaupré, Diane Dufresne, Louise Forestier, Marjolaine Morin, Paule Morin, Blue Oil, Geneviève Paris, Louise Portal, Sylvie Tremblay, Wonder Brass, Nanette Workman. Au Centre Guy-Favreau, les 9 et 10 mars, 19 h et 21 h et au Cinéma Parallèle, le 11 mars à 19 h 30 et 21 h 30.

Pour informations : le Cinéma Parallèle, 3682, boul. Saint-Laurent, Montréal, 843-6001 et le Centre Guy-Favreau, 200, boul. Dorchester ouest, Montréal, 283-7925 ou 283-3225.



La Chevauchée roze

Théâtre

Je t'aime ben qu'trop

Une pièce de Jocelyne Beaulieu, mise en scène de Geneviève Notebaert, scénographie de Danielle Lévesque, avec Madeleine Aubin-Lemaire, Lily Bilodeau, Denys Contant, Richard Ducharme, Aline Strogosz. Cinq personnages ont des démêlés avec l'amour, le couple, la violence et la liberté. À Montréal, au 2020, rue de la Visitation, à partir du 6 mars et par la suite disponible sur demande pour les groupes intéressés à la sensibilisation sur la violence familiale. Inf. : Aline Srogosz, 274-9324.

Les Folles Alliées en en tournée

Amorcée le 1er mars à Sherbrooke, la tournée des Folles Alliées *Enfin Duchesses !* se poursuivra tout au long des mois de mars et d'avril dans différentes régions du Québec. Cette joyeuse virée les mènera dans une quinzaine de villes, dont Tracy (5 mars), Drummondville (6 mars), Joliette (7 mars), Mont-Laurier (9 mars). Pour en savoir plus, contactez Michèle Pérusse : (514) 844-2928.

Exilio in pectore extranamiento

Conçue et réalisée par Alberto Kurapel, une performance conjuguant vidéo, cinéma, diapositive, théâtre, musique électro-acoustique et poésie, afin d'exprimer (en espagnol et en français) la réalité du monde de l'immigrant latino-américain. Le 16 mars à l'Espace Exilio, 645, rue Wellington, local 230 (Métro Square Victoria), à 20 h. Information ou réservation : Yves Langlois, (514) 270-8664.

Événements

Mary Meigs

La librairie Hermès vous invite à rencontrer Mary Meigs, le 9 mars, de 14 h à 16 h, au 1120, rue Laurier ouest, Montréal, (514) 274-3669.

Expositions

Dazibao, centre d'animation et d'exposition photographique, 4060, Saint-Laurent, suite 104 : Judith Crawley et Sheila Greenberg (photographie), du 6 au 31 mars. **Galerie Aubes,** 3935, 3935A, Saint-Denis : Pnina Gagnon (dessin) en mars. **Galerie d'art la Malvas,** 3859, Saint-Denis : Lucie Duval (peinture), du 10 au 28 mars. **Galerie Esperanza.** 2144, MacKay : Nancy Pettry (photographie, oeuvres sur toile et sur papier) et Jane Adams (aquarelle), jusqu'au 9 mars. **Galerie Interaction,** 4060, Saint-Laurent : Francine Potvin (paysages portatifs, céramique), à compter du 17 mars. **Galerie Noctuelle,** 307, Sainte-Catherine ouest, suite 555 : Christiane Lemire, du 2 au 27 mars. **Galerie Oboro,** 3981, Saint-Laurent, suite 499, en collaboration avec **Galerie Skol,** 3981, Saint-Laurent, suite 810 : Exit No 19 (exposition collective en photographie), du 5 au 16 mars. **Galerie Optica,** 3981, Saint-Laurent, suite 501 : June Leaf (sculpture et dessin), du 5 au 23 mars ; conférence de June Leaf («Les mains qui parlent») 10 mars à 14 h ; soirée vidéo avec Elsa Cayo (dates à confirmer). **Galerie Powerhouse,** 3738, Saint-Dominique, suite 203 : Carol Wainio (peinture) et Danielle Fillion (sculpture-constructions), jusqu'au 9 mars ; encan annuel du 12 au 17 mars ; Joyce Blair et Danielle Sauvé (installations), à compter du 23 mars. **Galerie Skol,** 3981, Saint-Laurent, suite 810 : Hélène Blouin («Couleurs en Sud», peinture), du 19 au 30 mars. **Galerie Treize,** 3772, Saint-Denis : Francine Simonin (peinture et dessin), à compter du 14 mars. **Michel Tétreault Art Contemporain,** 4260, Saint-Denis : Lise Landry (éléments-fictions, oeuvres en papier), à compter du 13 mars. **Vu,** Centre d'animation et de diffusion de la photographie, 44, Garneau, suite 202 : Linda Rutherford (photographie), du 7 au 31 mars.

Photo : Radio-Québec Photo : Alain Chagnon

Le Deuxième sexe

La condition des femmes aujourd'hui, 30 ans après *Le Deuxième sexe,* et à travers le regard de Simone de Beauvoir : une série de quatre émissions de télévision, tournée en France, au Maghreb, aux USA, en Chine et en Inde, et réalisée par Josée Dayan. À Radio-Québec, les jeudis à 20h, du 7 au 28 mars.

CONCOURS 5e ANNIVERSAIRE

Pour souligner notre 5e anniversaire, La Vie en Rose a pensé offrir à 5 personnes, 5 cadeaux d'anniversaire!

Soyez parmi les 5 chanceuses qui recevront les 5 ouvrages ci-contre.

Pour participer au concours, il suffit de vous abonner, de vous réabonner ou d'abonner une amie à LA VIE EN ROSE. Autant de chances de gagner que d'abonnements annuels!

Ces livres, d'une valeur approximative de 100 $ sont gracieusement offerts par les Éditions du Seuil et les Éditions du Boréal Express.

Le tirage sera effectué dans les bureaux de LA VIE EN ROSE, le 5 avril 1985, à midi, par un représentant des Éditions du Seuil.

Les règlements de ce «concours 5e anniversaire» sont affichés à LA VIE EN ROSE, au 3963, rue St-Denis, Montréal, Qc, H2W 2M4.

Cette offre est valable jusqu'au 31 mars 1985.

☐ Nouvel abonnement ☐ Réabonnement à partir du numéro ___

NOM DE FAMILLE PRÉNOM

RUE

VILLE

PROVINCE ET/OU PAYS

☐ 3 ANS / 30 # : 45$
☐ 2 ANS / 20 # : 33$
☐ 1 AN / 10 # : 19$

CODE POSTAL TÉLÉPHONE

☐ À L'ÉTRANGER : 30$, ☐ PAR AVION : 44$

☐ ABONNEMENT DE SOUTIEN: 1 AN / 25$ OU PLUS

☐ VISA
☐ MASTER CARD

NUMÉRO DE LA CARTE EXPIRATION

SIGNATURE

* S.V.P. N'OUBLIEZ PAS D'INSCRIRE VOTRE ADRESSE PLUS HAUT.

☐ J'abonne une amie à partir du numéro ___

NOM DE FAMILLE PRÉNOM

RUE

VILLE

PROVINCE ET/OU PAYS

☐ 3 ANS / 30 # : 45$
☐ 2 ANS / 20 # : 33$
☐ 1 AN / 10 # : 19$

CODE POSTAL TÉLÉPHONE

☐ À L'ÉTRANGER : 30$, ☐ PAR AVION : 44$

☐ ABONNEMENT DE SOUTIEN: 1 AN / 25$ OU PLUS

☐ VISA
☐ MASTER CARD

NUMÉRO DE LA CARTE EXPIRATION

SIGNATURE

* S.V.P. N'OUBLIEZ PAS D'INSCRIRE VOTRE ADRESSE PLUS HAUT.

1 an
10 numéros
27% de réduction
19$

2 ans
20 numéros
37% de réduction
33$

3 ans
30 numéros
42% de réduction
45$

VOUS ÊTES EN AMOUR AVEC LA VIE EN ROSE?

Protégez-la pour toujours avec cette superbe reliure et complétez votre collection dès maintenant!

Offre spéciale
Pour seulement
5,95 $
(si vous êtes abonnée)
ou
6,95 $
(si vous ne l'êtes pas encore)
(plus 1,00 $ de frais de manutention)

1. Mars 1981
   Gagner son ciel ou gagner sa vie?
2. Juin 1981
   L'éducation sexuelle, dossier
3. Septembre 1981
   Quand Janette et les autres ne veulent plus rien savoir
4. Décembre 1981
   La nouvelle famille et la loi 89
7. Septembre 1982
   Mises à pied, mises au pas?
8. Novembre 1982
   D'une mère à l'autre, dossier maternité
10. Mars 1983
    Les femmes en prison, dossier
11. Mai 1983
    Bouffer, c'est pas d'la tarte!
12. Juillet 1983
    Une fourmi flottait dans sa margarita
13. Septembre 1983
    Apprivoiser l'informatique, dossier
14. Novembre 1983
    Les femmes veulent renégocier le syndicalisme, dossier
16. Mars 1984
    Simone de Beauvoir, féministe
17. Mai 1984
    Marie Cardinal, entrevue
18. Juillet 1984
    Histoires d'amour et d'eau salée
19. Septembre 1984
    Oh BOY! Jean-Paul et l'Eglise des hommes
20. Octobre 1984
    Spécial U.S.A., Les américaines et le pouvoir
21. Novembre 1984
    Quelle voyageuse êtes-vous?
22. Décembre 84 – janvier 85
    Spécial littérature pour enfants.
23. Février 1985
    Vive les sages-femmes!

Je joins mon paiement de:

☐ 6,95 $ mon no. d'abonnée est _____
☐ 7,95 $ Frais de poste et de manutention inclus pour chaque reliure demandée
☐ par chèque ☐ Visa ☐ Master Card

Nº carte _____ Expiration _____

Signature _____ Tél. _____

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

Allouez de 4 à 6 semaines pour la livraison

LA VIE EN ROSE, 3963, rue St-Denis, Montréal, Qc H2W 2M4

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Code postal _____ Tél. _____

Ci-inclus un chèque ou mandat-poste au montant de _____ 2,50$ par numéro

1	2	3	4	7	8	10	11	12	13	14
☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐

16	17	18	19	20	21	22	23
☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐

LA VIE EN ROSE, 3963, rue St-Denis, Montréal, Qc H2W 2M4

LIBRAIRIES CLASSIC

NO:1 au Québec

825 BOULEVARD ST-LAURENT, PLACE LONGUEUIL, LONGUEUIL, TÉL.: 677-8341 – 1430 OUEST STE-CATHERINE, MONTRÉAL, QUÉBEC, TÉL.: 866-8276 – 1 PLAZA ALEXIS NIHON, WESTMOUNT, QUÉBEC, TÉL.: 933-1806 – GALERIES D'ANJOU, VILLE D'ANJOU, QUÉBEC, TÉL.: 353-6950 – LE CARREFOUR LAVAL, BOUL. LE CARREFOUR, LAVAL, QUÉBEC, TÉL.: 681-7700 – CENTRE LAURIER, 2700 BOUL. LAURIER, STE-FOY, QUÉBEC, TÉL.: 653-8683 – LES GALERIES DE LA CAPITALE, 5401 BOUL. DES GALERIES, QUÉBEC, QUÉBEC, TÉL.: 627-3855 – PLACE FLEUR DE LYS, 550 BOUL. HAMEL, QUÉBEC, QUÉBEC, TÉL.: 529-9609 – PLACE DE SAGUENAY, BOUL. TALBOT, CHICOUTIMI, QUÉBEC, TÉL.: 543-3882 – LES PROMENADES D'OUTAOUAIS, 1100 BOUL. MALONEY, GATINEAU, QUÉBEC, TÉL.: 561-1319 – CENTRE PLACE VERTU, 3205 BOUL. CÔTE VERTU, VILLE ST-LAURENT, QUÉBEC, TÉL.: 335-2971 – LES GALERIES DE GRANBY, 40 RUE ÉVANGÉLINE, GRANBY, QUÉBEC, TÉL.: 378-6547 – CENTRE LES RIVIÈRES, 4125 BOUL. DES FORGES, TROIS-RIVIÈRES, QUÉBEC, TÉL.: 378-8708.

PRIX VEDETTES POUR 3 GRANDS NOMS

«Adieu Volodia»
Simone Signoret
Éd. Fayard

~~19.95 $~~ RÉG. **16.95 $** PRIX CLASSIC

«La cité des sortilèges»
Han Suyin
Éd. Québec-Livres

~~16.95 $~~ RÉG. **13.95 $** PRIX CLASSIC

«Détresse et enchantement»
Autobiographie de Gabrielle Roy
Éd. Boréal Express

~~19.95 $~~ RÉG. **16.95 $** PRIX CLASSIC

Offre valable jusqu'au
31 mars 85

De plus, n'oubliez pas que nos gérants-tes démarquent 5 best-sellers de leur choix à tous les quinze jours.

BONNE FÊTE À TOUTES!

Le deuxième sexe

Le jeudi 7 mars à 20h

Avec Simone de Beauvoir.

Première d'une série de 4 émissions qui témoignent de 30 ans de féminisme.

L'autre télévision Radio Québec